

Mme de Staël & Chateaubriand, l'avant-garde du romantisme

Étude comparative de deux expressions issues d'un même
zeitgeist



Annik Mølmen Bonnenfant

Våren 2014

Mastergrad i fransk litteratur

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

UNIVERSITETET I OSLO

Mme de Staël & Chateaubriand, l'avant-garde du romantisme

**Étude comparative de deux expressions issues d'un même
zeitgeist**

Annik Mølmen Bonnenfant

Veileder: Karin Gundersen

Våren 2014

Mastergrad i fransk litteratur

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

Universitetet i Oslo

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice de mémoire, Mme Karin Gundersen, professeur à l'Université d'Oslo, en tant que source d'inspiration ainsi que pour son aide et ses conseils précieux.

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	5
2. La Nature	11
3. La Nuit, la Mort et les Tombeaux	23
4. Perfectibilité et Progrès	34
5. Mélancolie et Mal du siècle	46
6. L'Enthousiasme.....	58
7. L'Imagination et le Génie.....	69
8. Celtes, Sauvages et Moyen Âge	80
9. L'Âme et le Moi	87
10. Conclusion	95
11. Bibliographie	99

INTRODUCTION

Ils ont le même âge – Mme de Staël et Chateaubriand – sont de la même époque, font face aux mêmes bouleversements politiques et sociaux et ils sont tous les deux considérés comme les représentants du mouvement littéraire dit le *préromantisme*. Mais on serait tenté de dire que les ressemblances s'arrêtent là. Face aux grandes questions engendrées par l'anéantissement d'un univers connu et de la naissance d'un autre, chacun y répondent et l'interprètent à sa façon.

En quoi consistent leurs différences et sur quels points éventuels pourrait-on affirmer que leurs idées se rejoignent ? Dans l'effervescence générale de leur quotidien, y avait-il des idées sur lesquelles ils s'accordaient ? Serait-il possible d'identifier une sorte de « grand thème » unificateur justifiant leur qualificatif commun de « préromantiques » à tous les deux ? Pourrait-on y détecter une sorte de « essence » commune ? Face à la perte des repères, quels remèdes préconisent-ils, chacun de leur côté, et dans quelle direction pensent-ils qu'il faut mettre le cap ?

Il serait également intéressant de cerner, dans une moindre mesure et dans la limite du possible, les causes de leurs différences, ainsi que le pourquoi de leurs ressemblances, et pour cela il faudra certainement jeter un regard, quoique bref et furtif, du côté de leur enfance et vécu respectifs.

Quels étaient leurs messages et leurs idées et lesquels d'entre eux la postérité a-t-elle retenus ?

Mais tout d'abord il me semble nécessaire de parler un peu de l'air du temps de cette époque, pour essayer de rendre compte du contexte et du quotidien dans lequel ils vivaient.

La société vient d'être éventrée par la Révolution française. Leur monde connu jusque-là n'existe plus. L'ordre établi depuis des siècles a été renversé et le pouvoir a changé de mains. Désormais c'est le peuple qui tient les rênes, du moins dans la théorie. La monarchie a été abolie dans un bain de sang et les horreurs et les atrocités commises au nom de la liberté sont au-delà de tout entendement. Ceux qui ont survécu à la guillotine et à la fureur des nouveaux dirigeants ont pris la fuite, dépossédés de tous leurs biens. Les anciens privilégiés, les détenteurs du raffinement et de l'érudition, sont devenus les parias de cette nouvelle société. Les valeurs ne sont plus les mêmes, le peuple opprimé opère un « retour de manivelle » et réclament sa part du gâteau. Tout à coup les barrières sont tombées, les portes se sont

ouvertes, et l'enrichissement personnel et l'ascension sociale devient possible à tout un chacun. Les bourgeois ont remplacé les nobles et la société marchande est née. Sur un fond d'idéologie des Lumières il faut faire table rase dans les esprits ainsi que dans les institutions et faire prévaloir la raison et la clarté sur la foi et l'obscurantisme. A bas les oppressions politiques et religieuses, désormais on met tout son espoir dans le *progrès*, sous le leitmotiv de liberté, fraternité et égalité. Ivre d'un sentiment de liberté démesurée l'homme est comme désancré et affranchi de tout impératif sociétal, moral ou religieux. Il n'y a plus d'absolu qui tienne. Le nouveau système moderne encourage et donne libre cours à l'émulation des citoyens dans leur course à l'enrichissement et la satisfaction de leurs ambitions égoïstes. Les valeurs anciennes comme l'honneur, l'honnêteté, la foi et la bonté n'ont plus leur statut traditionnel, elles sont remises en question par la *raison*.

Sans les lignes directrices qu'offraient la foi et la morale traditionnelle l'homme moderne est, pour ainsi dire, livré à lui-même dans un univers de flou et de doute. Il faut se remettre en question, il faut retrouver ses repères face à une nouvelle réalité. Quelles sont les valeurs qui subsistent ? Y a-t-il encore quelque chose d'intact et d'immuable dans cette société sens dessus-dessous ? Ballotté d'un état de passion et d'exaltation d'un côté à l'état de doute et de mélancolie de l'autre, l'homme se cherche. Qui suis-je, où vais-je ? Face à l'insensibilité, le superficiel et le matérialisme de la nouvelle société l'homme cherche les réponses en son for intérieur. Il cherche sa vraie nature, il tâche de se situer et se tend vers l'infini et l'absolu à travers la nature, en solitude. Il en résulte un schisme entre la société d'un côté, aperçue comme superficielle et artificielle, et la nature de l'autre, considérée comme la seule entité capable de fournir des réponses.

L'influence des Lumières y est aussi pour quelque chose, car tout en ayant accordé à la raison la première place, les Lumières prônent en outre la mise en avant de l'individu et sa quête du bonheur, favorisant ainsi l'exploration de la subjectivité et du *moi*. Dans le domaine de la littérature – comme dans d'autres domaines artistiques – on assiste ainsi à l'éclosion d'une *nouvelle sensibilité*, partiellement comme un résultat de la situation politique et idéologique mais aussi comme une réaction au classicisme, considéré comme impersonnel, froid et sec. Il faut absolument retrouver la *vraie* poésie, celle de l'innocence, de la naïveté et des sentiments spontanés, c'est à dire la poésie d'avant le classicisme et les artifices de la société. Les Celtes, Le Moyen Âge, les peuples dits barbares ou sauvages sont les sources d'inspiration.

On a déjà vu les tendances de cette nouvelle sensibilité dans la littérature anglaise et allemande, avec par exemple Young, Gray, Shakespeare, Herder et Goethe, mais également de la plume des écrivains français comme Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Diderot. Ce dernier a d'ailleurs, en 1767, donné aux poètes de son époque les conseils suivants :

Poètes, parlez sans cesse d'éternité, d'infini, d'immensité, du temps, de l'espace, de la divinité, des tombeaux, des mânes, des enfers, d'un ciel obscur, des mers profondes, des forêts obscurs, du tonnerre, des éclairs qui déchirent la nue. Soyez ténébreux. Les grands bruits ouïs au loin, la chute des eaux qu'on entend sans les voir, le silence, la solitude, le désert, les ruines, les cavernes, le bruit des tambours voilés, les coups de baguette séparés par des intervalles, les coups d'une cloche interrompus, et qui se font attendre, le cri des oiseaux nocturnes, celui des bêtes féroces en hiver, pendant la nuit, surtout s'il se mêle au murmure des vents.¹

Car c'est quand l'âme est « étonnée » et saisie par un « sentiment de terreur » que l'on arrive au *sublime* ; « la clarté est bonne pour convaincre, elle ne vaut rien pour émouvoir. »² Mais en voulant se révolter contre les règles et l'artificiel du classicisme Diderot en fait trop ; au lieu de rehausser la sensibilité il verse souvent dans de la sensiblerie larmoyante et ridicule. Il faudra *d'autres* influences, plus fortes et plus profondes, il faudra une part de sombre et de souffrance pour solidement assoir ce contre-courant idéologique dans l'histoire de la littérature. Pourtant le ton a été donné, l'homme doit se laisser aller à *sentir* ; à travers ses sentiments et ses passions il se connaîtra et retrouvera sa place dans le monde. Il faut écouter son cœur et sonder son âme, car la vérité est *ailleurs*, accessible uniquement par le portail de l'intérieur.

C'est Mme de Staël et Chateaubriand qui vont, chacun à sa façon, apporter le poids manquant à ce nouveau courant qui se dessine. Au moment de la Révolution, en 1789, Mme de Staël avait vingt-trois ans et Chateaubriand vingt-et-un. Face aux transformations de la société ces jeunes gens semblent réagir très différemment. C'est justement cela qui m'a le plus frappée : Comment peuvent-ils tous les deux être considérés comme les représentants d'un *même* mouvement littéraire ? Là où Mme de Staël se montre intriguée et enthousiasmé par toutes les nouveautés et les nouvelles possibilités de cette époque tumultueuse, Chateaubriand semble plutôt sceptique et réticent. Quand les écrits de Mme de Staël peuvent laisser parfois un arrière-goût du *décrié*, ceux de Chateaubriand portent témoignage du *vécu* et du *ressenti*. Si Mme de Staël donne une impression générale d'optimisme et de gaieté, Chateaubriand paraît relativement sombre et pessimiste. Là où Mme de Staël semble, du moins jusqu'à un certain

¹Denis Diderot, *Œuvres de Denis Diderot*, Paris, Chez J.L.J. Brière, 1821, Tome II, p. 239.

²*Id.*

degré, embrasser la modernité, Chateaubriand affiche une attitude de conservateur, voire de réactionnaire.

Une des causes principales se trouve probablement, à mon avis, dans leurs enfances et jeunesse respectives, c'est-à-dire dans leurs vies familiales. Mme de Staël est issue d'une famille richissime, où le père est banquier et ministre des finances sous Louis XVI. Dès son plus jeune âge elle assiste au salon tenu par sa mère, où se réunit régulièrement le gratin des intellectuels français. Tout nouveau courant culturel, politique ou idéologique, tout phénomène de la société seront discutés, analysés et comparés. A l'âge adulte elle suit l'exemple de sa mère et devient le centre du célèbre *Groupe de Coppet* – ainsi nommé par la postérité – lieu d'échange de nombreux penseurs, poètes et hommes d'État.

L'enfance de Chateaubriand est toute autre. Issu d'une vieille famille aristocratique aux traditions ancrées dans l'Ancien Régime, il voit tout son univers basculer au moment de la Révolution. Blessé et meurtri, il cherche à se reconstruire et à se resituer, essayant de trouver de quoi combler le vide et le manque de sens et de valeurs manifeste dans le nouveau système.

Leurs confessions respectives sont également d'une grande importance quand il s'agit d'expliquer leurs différences. Mme de Staël est de confession protestante, et Chateaubriand catholique. Nous savons que, historiquement, le protestantisme a contribué à l'expansion des Lumières et la diffusion des idées nouvelles, tandis que le catholicisme est resté campé sur ses positions dans une attitude de rejet général. Il est évident que ces deux convictions divergentes ont eu un impact considérable sur leurs façons d'approcher la vie en générale et la restructuration de la société en particulier. Mais même si pour Chateaubriand la religion catholique allait occuper une place centrale dans sa vie, la religion n'a jamais été exclue de la vie de Mme de Staël non plus. Elle a tout simplement dû se contenter d'une place un peu moins prééminente.

J'ai toujours considéré cette période comme particulièrement dynamique et intéressante : d'une société figée et évolutivement bridée depuis des siècles, d'un état d'anesthésie générale de la créativité dû au dictats du classicisme, les esprits se réveillent et une nouvelle prise de conscience émerge ; c'est le début d'une nouvelle ère. Mais le chamboulement ne se fera pas sans heurts ; l'époque est un mélange singulier d'enthousiasme et d'inquiétude, d'optimisme et de désespoir, d'exaltation et de vide. « Le mal du siècle » est le nom qu'a donné la postérité à ce malaise profond, dont les hommes de cette période sont victimes.

L'objet de mon étude sera donc une tentative de cerner les tendances et les idées principales de cette période et en même temps tâcher de rendre compte de la façon dont elles trouvent leur expression à travers les écrits respectifs de Mme de Staël et de Chateaubriand, leurs différences et leurs points communs éventuels. Les thèmes seront traités un par un, chacun dans son chapitre. Toutefois, vu que ces thèmes sont tous des manifestations d'un même *zeitgeist*, je vais dire comme Mme de Staël au début de son œuvre *De l'Allemagne* : « Ces divers sujets se mêlent nécessairement les uns avec les autres. »³

Je me suis concentré sur leurs œuvres principales parues pendant la période en question, à quelques exceptions près. Concernant les œuvres de Mme de Staël j'ai choisi *Corinne ou l'Italie*, paru en 1807, et *De l'Allemagne*, prêt en 1810, mais publié seulement en 1814 en France, à cause de la censure de Napoléon.

De Chateaubriand j'ai choisi *Atala*, paru en 1801, *René*, paru en 1802 et *Le Génie du Christianisme*, également paru en 1802.

Comme littérature secondaire j'ai fait le choix de me concentrer principalement sur l'œuvre de Paul Van Tieghem, *Le Préromantisme. Etudes d'histoire littéraire européenne*, en trois volumes. Je ferai également référence à d'autres sources, comme des livres ou des articles que j'ai trouvés sur le net, ayant pris soin de vérifier leurs sources auprès des bases de données comme *Bibsys* et *MLA*.

Van Tieghem est, à ma connaissance, le seul, en tous cas le premier, à avoir entrepris une analyse de cette période de façon systématique et extensive, tout en incluant la littérature des autres nations européennes. Le concept de « préromantisme » a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses discussions, car *qu'est-ce que le préromantisme ?* Est-ce une véritable période, un mouvement littéraire *per se*, une époque pleine avec sa propre signification, où est-ce une période de transition, un courant tâtant et brouillon en voie vers sa réalisation et sa forme finale ? Les tendances qui se laissent deviner, un peu comme des contours flous à travers le brouillard, mènent-elles toutes à une sorte d'état « cristallisé » quelques décennies plus tard, dans le Romantisme ? Bien conscient de la problématique, en réagissant à un reproche fait par M. Baldensprenger, qui lui faisait comprendre que le fait de traiter le préromantisme comme une période à part n'était autre qu'une illusion d'optique, Van Tieghem déclare :

³Mme de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, GF-Flammarion, 1968, tome 1, p. 47.

[Ce reproche] est fondé toutes les fois qu'on étudie le préromantisme avec l'arrière-pensée du romantisme pour chercher dans le passé l'explication de l'avenir. Mais on peut très bien l'étudier comme l'expression littéraire de tendances qui ont régné pendant un certain temps, distinctes de celles qui ont suivi comme de celles qui ont précédé. On peut et on doit décrire le préromantisme comme si le romantisme n'avait jamais existé. Mais il serait excessif de s'interdire tout rapprochement avec les tendances analogues d'autres écrivains, qu'ils soient antérieurs ou postérieurs.⁴

Cet angle d'approche-là me paraît être le plus adapté et le plus fructueux. Le fait de considérer cette période comme un mouvement littéraire plein et à part, et non pas comme une manifestation embryonnaire ou inférieure à une époque accomplie, c'est lui rendre justice, ainsi qu'aux auteurs qui ont produit certains de leurs œuvres les plus remarquables en plein milieu de cette ambiance effervescente. Il n'est pas contradictoire de considérer certains auteurs comme des *précurseurs* ou des *avant-gardistes* de l'époque consécutive, tout en considérant l'époque initiale comme pleine et distincte de celle qui la suit. Les paroles de Chateaubriand ci-dessous semblent venir étayer ces propos :

La littérature qui exprime l'ère nouvelle, n'a régné que quarante ou cinquante ans après le temps dont elle était l'idiome. Pendant ce demi-siècle elle n'était employée que par l'opposition. C'est madame de Staël, c'est Benjamin Constant, c'est Lemercier, c'est Bonald, c'est moi enfin, qui les premiers avons parlé cette langue.⁵

Chateaubriand donne l'impression de considérer le romantisme comme la *prolongation* du mouvement dont il était parmi les instigateurs, et non pas comme l'*épanouissement* d'une sorte de premier romantisme balbutiant – incomplet ou inférieur au second.

⁴Paul Van Tieghem, *Le Préromantisme, Etudes d'histoire littéraire européenne*, Paris, Sfelt, 1924, tome 2, p. VII. (Préface)

⁵Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, tome 1, p. 467.

LA NATURE

La nature est un des grands « thèmes » du préromantisme, et les poètes y trouvent une source d'inspiration sans égale. Dans ce nouveau contexte social et artistique, on porte désormais un autre regard sur la nature et le rôle qu'elle peut jouer dans la vie de l'homme.

Nul mieux que Diderot n'a exprimé au XVIII^e siècle le rapport de l'inspiration poétique avec la nature sauvage et pittoresque. Il ne s'agit pas [...] de peindre la nature extérieure, mais d'en ressentir la forte et vivifiante impression. [...] C'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie ? Il quitte la ville et ses habitants. Il aime... à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrète. Il erre. Il cherche un antre qui l'inspire.⁶

Certains voient un contraste entre la nature et la civilisation. Dans une société devenue méconnaissable et aliénée l'homme ressent le besoin de se rapprocher à des valeurs immuables et éternelles. Par rapport au caractère superficiel et artificiel de la société la nature incarne les vraies valeurs profondes. La nature représente la liberté, où l'homme peut se retrouver et son âme s'épanouir, sans les contraintes et les conventions imposées par la civilisation. Les écrits du philosophe Jean-Jacques Rousseau reflètent ce besoin, propre à l'époque, de dévoiler la vraie nature de l'homme et de libérer ses forces et ses capacités. Et c'est à travers la nature, la nature sauvage et non manipulée par la main de l'homme, que l'être humain peut se ressourcer et libérer son âme.

Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine [...] Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux⁷

Les idées de Rousseau, et notamment celle de la dichotomie entre la nature et la civilisation, étaient fondatrices et d'une grande inspiration pour toute une génération d'écrivains de l'époque qui nous intéresse. Ces idées ont même altéré, et cela de façon permanente, le regard de l'homme sur l'importance et le rôle de la nature. A l'aube du XXI^e siècle cette idée a été internalisée et elle est même devenue une partie intégrante de la conscience collective. Ce n'est plus considéré comme révolutionnaire de vouloir se retrouver soi-même par un retour à la nature !

⁶Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 1, p. 33.

⁷Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou De l'éducation*, Paris, Garnier Frères, Libraires-Éditeurs, 1866, p. 34.

Mais à l'aube du XIX^{ème} siècle ce nouveau regard sur la nature diffère considérablement de celui proposé par les classiques, où la nature était généralement présentée comme un tableau symétrique, obéissant à des règles d'esthétique strictes, et subordonnée à la raison et à l'intellect.

Et justement, les nouveaux littéraires ne portent pas de *regard* sur la nature, ils la *vivent*. Intensément et intimement. Le but étant de se fondre en elle, de *s'ouvrir* à elle, car à travers elle l'être humain peut se reconnaître et se *connaître*. C'est par cette osmose, quand l'homme entre en communion avec la nature, que la nature est vécue comme le *miroir de l'âme* :

Ce n'est pas un vain jeu de l'imagination que ces métaphores continues, qui servent à comparer nos sentiments avec les phénomènes extérieurs, la tristesse, avec le ciel couvert de nuages, le calme, avec les rayons argentés de la lune, la colère, avec les flots agités par les vents ; c'est la même pensée du créateur qui se traduit dans les deux langages différents, et l'un peut servir d'interprète à l'autre.⁸

A travers la nature extérieure l'homme peut atteindre son for intérieur et mieux comprendre sa propre nature. La nature sauvage libère la spontanéité et les passions dans le cœur de l'être humain. Du fait de cette libération et de la reconnaissance de sa dimension irrationnelle l'homme sent renaître en lui le sentiment de l'enchantement, du mystère de la nature dont il fait lui-même partie, de l'immensité et de l'infini. La nature ouvre la porte vers l'au-delà et incite à la réflexion métaphysique. Comme le dit Aniko Adam : « Cette philosophie de la nature part d'une intuition selon laquelle les mêmes lois régissent originairement la nature visible et le monde invisible de l'âme humaine. »⁹

C'est Madame de Staël qui, la première, introduit et propage en France les idées du mouvement littéraire allemand appelé *Sturm und Drang*. Par l'intermédiaire de son œuvre *De l'Allemagne*, parue en 1814, elle fait connaître aux Français cette nouvelle sensibilité, en réaction à l'intellectualisme « froide » des Lumières au siècle précédent.

Pourtant, à travers ses descriptions diverses de la nature Mme de Staël ne donne pas l'impression de réellement embrasser les notions évoquées ci-dessus, en tout cas pas entièrement. Ses rapports avec la nature semblent plutôt distants, comme si elle l'observait d'un point éloigné – comme s'il s'agissait d'une description *esthétique* plutôt que d'une émotion profonde de force à ébranler son âme.

⁸De l'Allemagne, tome 2, p. 167.

⁹Aniko Adam, *La poétique du vague dans les œuvres de Chateaubriand: Vers une esthétique comparée*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 67.

Ses récits me laissent une impression générale de délicatesse et de douceur, frôlant parfois le doux. La nature y est souvent qualifiée de « délicieuse », « douce », « charmante », ou « ravissante » :

Corinne et lord Nelvil se promenèrent lentement et avec délices dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir les parfums de leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portaient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves ; tous les charmes de la nature s'attiraient mutuellement ; mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. [...] vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. [...] La nature, dans les pays chauds, met en relation avec les objets extérieurs, et les sentiments s'y répandent doucement au dehors.¹⁰

Ces extraits nous donnent l'impression de la nature vécue comme un arrière-plan, comme un décor agréable, gentiment accompagnant les êtres-humains qui s'y meuvent. C'est comme si la nature n'avait pas d'existence propre : elle n'est pas aperçue comme une entité indépendante vivante, elle ne fait qu'agrémenter l'existence des humains, adossant la fonction de *décor*. Contrairement à Chateaubriand – attiré par la nature sauvage, sans traces d'homme – Mme de Staël trouve que

Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun événement remarquable, sont dépourvues d'intérêt, en comparaison des pays historiques.¹¹

Voici, en guise de comparaison, le point de vue de Chateaubriand sur le sujet :

En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.¹²

Mme de Staël semble penser que dans les cas de contrariété, de tourmentes personnelles ou de douleur, il n'y a aucun réconfort ou consolation à trouver dans la nature : « Une pensée fixe et douloureuse l'occupait ; la nature, qui ne dit rien que du vague, ne fait aucun bien, quand une inquiétude positive nous domine. »¹³

La nature est là, mais semble loin. Est-ce le cas ?

¹⁰Madame de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Gallimard, Folio Classique, 1985, p. 287.

¹¹*Ibid.*, p. 230

¹²Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, p. 184, tome 1, GF-Flammarion, 1996.

¹³*Corinne ou l'Italie*, p. 403.

En lisant les descriptions analogues chez Chateaubriand nous nous trouvons tout de suite dans une autre atmosphère :

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures ; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de le décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.¹⁴

Ou encore ce passage-ci, extrait du *Génie du Christianisme* :

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent ! quelles voix inconnues, [...] La lune sort enfin de l'Orient ; [...] Le voyageur [...] se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu ; un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité.¹⁵

En quoi consiste cette différence ? Cet extrait est-il si différent de celui de Mme de Staël ci-dessus ? On pourrait avancer, il me semble, que la différence réside dans l'*effet* qu'il produit. C'est l'expérience du *sublime*, plus que du beau, qui transpire par les textes de Chateaubriand. En lisant cet extrait de Chateaubriand on a tout de suite une impression de *présence*, de présence *omniprésente* mais invisible, de quelque-chose de vivant et de conscient. Il y a comme un sentiment de courant *sous-jacent*, une atmosphère de mystère. Cet effet est voulu de la part de l'auteur, mais on sent qu'il est aussi authentiquement vécu et ressenti.

L'image que crée Chateaubriand de la nature n'est pas forcément réaliste, mais plutôt une image métaphysique et symbolique, voire paradisiaque. Car Chateaubriand voit et vit la nature comme une création d'ordre divin, et l'être humain qui la contemple s'en rapproche et atteindra idéalement un état d'osmose avec elle. L'âme s'élève, s'agrandit et se rapproche de l'absolu, de Dieu :

Dieu des chrétiens ! c'est surtout dans les eaux de l'abîme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance ! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as

¹⁴Chateaubriand, *Atala*, Paris, Le Livre de Poche, Les Classiques de Poche, 2007, p. 65.

¹⁵*Génie du Christianisme*, tome 1, p. 316.

plus troublé de ta grandeur, que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds !¹⁶

La nature est le portail vers l'absolu. L'homme *croyant* en face de la nature sera toujours dans un état d'enthousiasme et émerveillement et la nature sera pour lui toujours magnifique, majestueuse, merveilleuse et mystérieuse. Son état d'âme sera le reflet de la nature ainsi aperçue et par conséquent jamais froid, confus ou morose. Pour Chateaubriand les merveilles de la nature prouvent l'existence de Dieu, elle incarne la magnificence de l'intelligence divine.

Je ne vais pas analyser l'étude qu'a fait Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, où il dresse un tableau de la nature et de ses différentes catégories de plantes et d'animaux, leur organisation interne et leur rôle dans l'univers, mais simplement citer un petit extrait qui résume bien sa position en plein milieu d'une époque de flou et de grands bouleversements : « Nous voulions opposer une Histoire Naturelle Religieuse à ces livres scientifiques modernes, où l'on ne voit que la *matière*. »¹⁷

La nature ne sera jamais muette ou « indifférente » mais toujours communicative, et même quand l'âme se trouve dans un état de tourmente et de souffrance la nature incite à la réflexion sur soi-même:

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre. L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrais avec ravissement dans les bois des tempêtes. [...] le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il me fallait peu de choses à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait !¹⁸

Quelque soit l'état de la nature – nature silencieuse propices aux rêveries, nature orageuse et sauvage éveillant les passions correspondantes – elle communique toujours avec l'être humain, il y a toujours une *interaction*.

On voit donc une approche à la nature différente de celle de Mme de Staël. Là où Chateaubriand exprime une sensibilité vibrante et existentielle, Mme de Staël transmet une

¹⁶ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 182.

¹⁷ *Ibid.*, p. 157.

¹⁸ Chateaubriand, *René*, Paris, Editions Hatier, Classiques et Cie, 2012, p. 30-31.

interprétation que je qualifierais plutôt de *délicate* et d'*esthétique*, ou, comme j'ai dit ci-dessus, c'est une interprétation qui me semble moins *vécue* et davantage *descriptive*.

Se pourrait-il qu'une partie de l'explication se trouve tout simplement dans le fait que Mme de Staël soit une *femme* ? Nous savons tous que le regard sur la femme a beaucoup évolué en deux siècles, et que d'autres normes et valeurs régissaient le comportement et l'apparence de la femme dans le passé. Une femme se devait d'être vertueuse, calme et douce. L'exubérance, les passions et l'agressivité étaient réservés au mâle. Serait-il concevable à l'époque qui nous intéresse, qu'une femme donne une description comme celle que nous venons de lire de la plume de Chateaubriand ? Tenue par les impératives de son temps il ne fallait surtout pas qu'elle verse dans la provocation, personne ne l'aurait prise au sérieux. Malgré ce nouveau vent de liberté et de débridement la dictature des convenances sociales est toujours de mise, surtout pour une femme.

On pourrait également se demander si les vieux fantômes du classicisme, les règles de *vraisemblance* et de *bienséance*, ne rôdaient pas dans les parages et mettaient des bornes à toute expression un peu trop expansive. Les passions y sont douces, il n'y a pas de fureur, et s'il y en avait, il serait deviné et sous-entendu mais jamais exprimé.

Ne trouvez-vous pas, dit Corinne en contemplant avec Oswald la campagne dont ils étaient environnés, que la nature en Italie fait plus rêver que par-tout ailleurs ? On dirait qu'elle est ici plus en relation avec l'homme, et que le créateur s'en sert comme d'un langage entre la créature et lui. – Sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi ; mais qui sait si ce n'est pas l'attendrissement profond que vous excitez dans mon cœur qui me rend sensible à tout ce que je vois ? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets extérieurs peuvent faire naître.¹⁹

Il y a plusieurs éléments dans cet extrait qui méritent un peu de réflexion. Premièrement le fait que Mme de Staël évoque, comme le fait Chateaubriand, le *créateur* en parlant de la nature. Nous avons compris que pour Chateaubriand la nature, en tant que création divine, est, pour ainsi dire, inséparable du reste de la création, tout comme l'être humain est inséparable du même *tout* : l'univers. Tout est lié, tout fait partie du même continuum divin. Pour lui il n'y a pas de doute, il en est intimement convaincu, dans chaque fibre de son être. Mais de la part de Mme de Staël, adepte notoire du progrès et des Lumières, et affichant une approche davantage intellectuelle que celle de Chateaubriand, cela peut paraître, au premier coup d'œil, un peu déconcertant. Ceci dit, il est sûr que l'un n'exclut pas nécessairement l'autre. Chateaubriand n'est pas *exclusivement* croyant, dans le sens où il n'est pas quelqu'un de borné ou

¹⁹Corinne ou L'Italie, p.141.

fanatiquement campé sur ses positions. Il ne se détourne pas des écrits philosophiques ou scientifiques sans les avoir sérieusement scrutés. Chateaubriand se montre au contraire relativement ouvert à ces nouveaux courants de son époque, malgré les quelques réticences dont il fait preuve. Mme de Staël, sans la veine apologétique vibrante de Chateaubriand, nous fait part de sa conviction intime, mais sans pour autant transmettre, dans ses descriptions de la nature, le même sentiment de *sens*, de *vécu* ou de *transcendance*. Est-ce dû à son côté intellectuel, plus distancé, plus analytique ? La religion chez elle, serait-elle moins ressentie et davantage un effet des conventions sociales de son époque historique ? D'un autre côté, on pourrait se poser la question à savoir si la dimension métaphysique, pas forcément chrétienne ou religieuse, est essentielle pour ressentir et transmettre ce *sens* et ce *mystère* dans la nature ? Voici un passage qui reflète assez bien cette approche éclectique de Mme de Staël :

Les vraies causes finales de la nature ce sont ses rapports avec notre âme et avec notre sort immortel ; les objets physiques eux-mêmes [...] sont là pour concourir au développement de nos pensées, à l'œuvre de notre vie morale. Les phénomènes de la nature ne doivent pas être compris seulement d'après les lois de la matière, quelque bien combinées qu'elles soient, ils ont un sens philosophique et un but religieux, dont la contemplation la plus attentive ne pourra jamais connaître toute l'étendue.²⁰

L'idée de la nature comme étant le *miroir de l'âme* est également évoquée. Oswald et Corinne sont amoureux, heureux et pleins d'espoir, donc la nature environnante est comme teintée de leurs émotions. Notons qu'il n'y pas d'*interaction* ou de *réciprocité* entre le couple amoureux d'un côté et de la nature de l'autre ; la nature n'est pas une entité vivante et indépendante agissant sur son « interlocuteur », mais revêt des apparences différentes selon l'état d'âme de l'homme interprète. C'est une espèce de sens unique, où, encore une fois, la nature semble adosser la fonction de décor ou d'arrière-plan.

Cela contraste avec le rôle de la nature chez Chateaubriand où la nature incite à la réflexion métaphysique, au questionnement de la place et de la condition de l'homme dans l'univers et réveille le sentiment de mystère. Son poème « La forêt » illustre fort bien cette réciprocité entre l'homme et la nature :

La forêt

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !

²⁰De l'Allemagne, tome 2, p. 300.

Prestiges de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
 Des arbres, des gazons une douce tristesse :
 Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
 Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
 Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
 Ici, loin des humains !... Au bruit de ces ruisseaux,
 Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
 Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
 Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles ;
 Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
 Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
 Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
 Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts !
 A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
 D'autres vous rediront des amours étrangères ;
 Moi de vos charmes seuls j'entretiens les déserts. »²¹

On remarquera dans ce poème l'emploi des verbes *s'exhaler* (des arbres), *m'appeler* (la murmure de l'onde) et tout *parle*, qui transmettent une image de la nature comme étant active et communiquant. Tellement les charmes de la forêt agissent sur lui, qu'elles remplissent son être entièrement d'un amour vibrante, et cette plénitude immense suffit à elle seule pour combler le vide des déserts.

Le sentiment évoqué de la nature comme une *confidente* et une *consolatrice* est également un élément qui semble manquer dans les descriptions de chez Mme de Staël, manque dû, il me semble, à l'exclusion du sentiment de *réciprocité*, car non *ressenti*. Rappelons-nous à cet égard de l'extrait de *Corinne* ci-dessus « [...] la nature, qui ne dit rien que du vague, ne fait aucun bien, quand une inquiétude positive nous domine. »

Un passage de *De l'Allemagne* semble corroborer cette impression de distance et d'approche plutôt intellectuelle de la nature que donne Mme de Staël:

La plupart des physiciens ont voulu expliquer, ainsi que je l'ai déjà dit, la nature comme un bon gouvernement dans lequel tout est conduit d'après de sages principes administratifs, mais c'est en vain qu'on veut transporter ce système prosaïque dans la création. Le terrible ni même le beau ne sauraient être expliqués par cette théorie circonscrite, et la nature est tour à tour trop cruelle et trop magnifique pour qu'on puisse la mettre au genre de calcul admis dans le jugement des choses de ce monde. [...] Il n'y a pas un beau jour qui ne puisse receler la foudre, pas une fleur dont les sucres ne puissent être empoisonnés, [...] et la nature semble une amante jalouse prête à percer le sein de l'homme au moment même où il s'enivre de ses dons. Comment

²¹Chateaubriand, *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, Paris, Ladvocat, 1828, tome 22, p. 306.

comprendre le but de tous ces phénomènes si l'on s'en tient à l'enchaînement ordinaire de nos manières de juger ?²²

Ce passage pourrait – et je dis bien *pourrait* – être interprété comme une sorte d'apologie rationnelle et intellectuelle de l'origine divine de la nature : puisque la théorie des physiciens ne rend pas compte des exceptions, de ce qui peut nous paraître absurde, fortuit et incompréhensible dans la nature, il faut pour les comprendre, avoir recours à un autre modèle d'explication.

Comment peut-on considérer les animaux sans se plonger dans l'étonnement que fait naître leur mystérieuse existence ? [...] Dans quel but ont-ils été créés ? [...] Quels rapports ont-ils avec nous ?²³

Le sentiment de distance et de séparation avec la nature ne pourrait pas être plus clairement exprimé. Dans ce passage Mme de Staël donne à penser que l'être humain n'est pas en osmose avec la nature, il n'éprouve aucun sentiment d'affinité avec elle, c'est comme si il ne faisait pas partie de la même création. L'homme observe les animaux sans les comprendre, sans trace d'empathie ou d'amour, comme s'ils venaient d'un autre univers que lui. C'est une approche de curiosité intellectuelle, et le tout prend un air de surréalisme et d'absurde. Où Mme de Staël veut-elle en venir ? S'agit-il peut-être d'une figure purement rhétorique ? Veut-elle nous emmener sur la voie d'une nouvelle découverte ?

Et quand elle parle d'approche intellectuelle il est intéressant également de noter son attirance pour les théories de Montesquieu, concernant l'influence des climats sur l'âme et sur les mœurs :

Le climat est l'une des raisons principales des différences entre les images qui plaisent dans le Nord et celles qu'on aime à se rappeler dans le Midi. Les poètes du Midi mêlent sans cesse l'image de la fraîcheur, des bois touffus, des ruisseaux limpides à tous les sentiments de la vie. Ils ne se retracent pas même les jouissances du cœur sans y mêler l'idée de l'ombre bienfaisante qui doit les préserver des brûlantes ardeurs du soleil. Cette nature si vive qui les environne excite en eux plus de mouvements que de pensées. C'est à tort, ce me semble, qu'on a dit que les passions étaient plus violentes dans le Midi que dans le Nord. On y voit plus d'intérêts divers, mais moins d'intensité dans une même pensée ; or c'est la fixité qui produit les miracles de la passion et de la volonté. Les peuples du Nord sont moins occupés de plaisirs que de la douleur et leur imagination n'en est que plus féconde. Le spectacle de la nature agit fortement sur eux ; elle agit comme elle se montre dans leurs climats, toujours sombre et nébuleuse.²⁴

²² *De l'Allemagne*, tome 2, p. 295-296.

²³ *Ibid.*, p 296.

²⁴ Mme de Staël, *Œuvres de Madame la baronne de Staël-Holstein*, Paris, Lefèvre, 1838, tome 2, p. 257.

Voilà une théorie plutôt matérialiste et mécaniste sur le fonctionnement de l'âme humaine, et qui ne tient pas compte de la dimension métaphysique ou transcendante de la nature. On s'est considérablement éloigné de l'approche de Chateaubriand.

Puis après vient cet extrait qui résume un peu ce qui a été dit plus haut, et qui mériterait presque le qualificatif de « noir » – plutôt surprenant venant de la plume de Mme de Staël, qui verse généralement dans l'optimisme, le progrès et la clarté. Peut-être est-il révélateur d'une propension occulte chez elle :

La contemplation de la nature accable la pensée ; on se sent avec elle des rapports qui ne tiennent ni au bien ni au mal qu'elle peut nous faire ; mais son âme visible vient chercher la nôtre dans son sein, et s'entretient avec nous. Quand les ténèbres nous épouvantent, ce ne sont pas toujours les périls auxquels ils nous exposent que nous redoutons, mais c'est la sympathie de la nuit avec tous les genres de privation et de douleurs dont nous sommes pénétrés.²⁵

Selon Maurice Blanchot, les idées formulées dans ce passage s'inscrivent dans un courant nouveau qui nous vient de l'Allemagne, et c'est Mme de Staël qui, la première, les présente aux Français. Ces idées deviendront plus tard la partie constituant de la création de Nerval.

C'est en effet dans les premiers écrits du romantisme allemand qu'on trouve cette sensibilité nouvelle aux choses de la nuit et cette idée de l'artiste, selon le modèle de Baader, de « voyant ou visionnaire.²⁶

C'est un *autre* univers que Mme de Staël nous fait connaître ici, un univers étrange, presque aliénant. Cette dimension nocturne et occulte, avec son apparente absurdité représente, toujours dans le cadre de ce nouveau courant, une *autre* vérité, un autre réel. Et c'est dans cet état d'esprit que réside tout l'intérêt du phénomène, car à travers lui devient possible l'expérience d'une révélation mystique.

Que de détours pour arriver au « même résultat » que Chateaubriand ! D'une foi chrétienne qui semble plutôt « tiède » et conventionnelle comparée à celle de Chateaubriand, Mme de Staël donne l'impression de s'approcher timidement d'une autre compréhension de la nature, une compréhension plus globale ou *mystique*, dans l'air du temps. Voici un passage qui illustre bien ces propos :

Il faut, pour connaître la nature, devenir un avec elle. Une vie poétique et recueillie, une âme sainte et religieuse, toute la force et toute la fleur de l'existence humaine, sont

²⁵De l'Allemagne, tome 2, p. 296.

²⁶Maurice Blanchot, *Sur Lautréamont*, Bruxelles, Editions Complexe, 1987, p. 70-71.

nécessaires pour la comprendre, et le véritable observateur est celui qui sait découvrir l'analogie de cette nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le ciel.²⁷

Mais en est-elle pour autant convaincue – comme Chateaubriand – de tout son cœur, de tout son être ? Ou s'agit-il plutôt d'un sursaut d'enthousiasme face à cette nouvelle façon libératrice de penser ? Car on ne trouve pas de trace de cette approche dans les passages où il est question de nature, dans l'œuvre *Corinne*, par exemple. Ses convictions mystiques éventuelles ne déteignent pas sur ses descriptions de la nature. Contrairement à Chateaubriand, c'est toujours son côté intellectuel qui semble prédominant ; elle a toujours l'air de réfléchir ou de *raisonner*.

Il me semble que pour mieux cerner ce qui différencie Chateaubriand de Mme de Staël il faut tenir compte de la *dualité* omniprésente chez Mme de Staël, qui transpire dans toutes ses œuvres. Il s'agit d'une sorte de mélange entre la foi religieuse et la foi en l'intellect, ce qui rend ses écrits à la fois ancrés dans le christianisme, en tant que doctrine traditionnelle et officielle, mais parallèlement tournés vers les nouvelles pensées et les découvertes diverses de son époque. Elle s'intéresse à tout, elle est attirée et fascinée par les idées innovatrices et toutes les ouvertures qui en résultent. Mme de Staël embrasse entièrement le *zeitgeist* de son époque, et ses écrits en portent l'empreinte.

Chez Chateaubriand c'est très différent. Il n'y a pas de dualité. Malgré une tolérance relative pour les idées de son temps, l'élément principal, le pivot, la réponse à tout, c'est la religion. Ses descriptions vibrantes de la nature sont le fruit de cette conviction. Pour lui tout se tient, tout est lié, tout fait partie de la même création. La nature est, comme l'homme, la manifestation, l'*incarnation* de Dieu. A travers la nature, de l'amour et de l'humilité qu'elle suscite en lui, l'homme peut se rapprocher de son créateur, de l'absolu.

Il se pourrait en outre que leur religion à l'un et à l'autre y soit pour quelque-chose. Le protestantisme, avec son côté sobre, écartant la prédestination, mettant l'accent sur la conscience et la responsabilité individuelle, constituait probablement un terrain plus favorable aux nouvelles prises de direction que la confession catholique, plus dogmatique et collectiviste. A côté de cela, on trouve dans le catholicisme, à la place de cette sobriété du protestantisme, une expression beaucoup plus colorée, extravertie et collective, ce qui pourrait expliquer le caractère passionné et vibrant dans les descriptions de Chateaubriand.

²⁷De l'Allemagne, tome 2, p. 294.

Mais au-delà de ces différences ressenties dans leurs descriptions de la nature, n'y a-t-il donc rien qui les réunit, Mme de Staël et Chateaubriand, ne peut-on pas trouver de dénominateur commun ? Si, notamment dans le fait même de souligner l'*importance* de la nature, et la considérer comme essentielle à la compréhension de soi-même et au rapprochement de l'éternel ou de l'absolu. *Et* pour Mme de Staël *et* pour Chateaubriand, le mouvement cyclique et éternel de la nature rappelle à l'homme l'immortalité de son âme, mais en même temps le caractère temporaire et passager de son être. L'homme est de passage ici bas, mais à travers la nature – ce reflet de son âme – il peut franchir le portail d'une autre dimension. Grâce à la fusion, à la communion avec la nature, l'homme peut accéder à une *autre* vérité ; la vérité éternelle et absolue.

LA NUIT, LA MORT ET LES TOMBEAUX

Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. Ô hommes, qui ayant vécu loin du monde avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur !²⁸

Ce passage de *René* de Chateaubriand s'inscrit dans un courant particulier du préromantisme, notamment celui de la *poésie nocturne et sépulcrale*, répandu un peu partout dans les pays de l'Europe.

Cet engouement pour les tombeaux et le trépas peut de premier abord paraître un peu étrange, même lugubre, mais il est nécessaire de se mettre dans le *contexte de l'époque* pour mieux le comprendre. Le thème a également pris de maintes variations dans son expression.

Je vais donc commencer par, brièvement, décrire les idées et citer certaines de ces œuvres pour mieux nous mettre dans « l'air du temps ».

Il faut, en partie, considérer ce « genre sombre » comme une réaction aux préceptes de l'époque classique. On se révolte contre la raison, le bon sens et la retenue, et on réclame une poésie plus intime et plus *vraie*, une poésie où les penchants secrets et profonds de la nature humaine soient dévoilés et estimés à leur juste valeur. Chahuté par les vents de la Révolution, ébranlé dans ces certitudes, l'homme ressent le besoin de se resituer en tant qu'*individu*. Dans ce nouveau contexte décousu et déstabilisant, il veut apprendre à connaître la source de ses sentiments et découvrir son âme ; sa dimension sauvage, authentique et naturelle. On cherche la passion, on veut des émotions fortes, car les vérités sont comprises par le *cœur*, et non pas par la raison. La nouvelle poésie reflète ce changement de conscience et cette accentuation de la *sensibilité*. La méditation, en solitaire, de préférence au clair de lune, était censée éveiller la nature profonde et enfouie de l'homme et le rapprocher de lui-même et de l'univers. C'est dans un état de mélancolie et d'isolation, en méditant la dimension inévitable et terrible de la mort, en contemplant l'aspect révoltant et macabre de la décomposition matérielle de la vie, que devient possible la compréhension du cycle éternel de la vie et de la mort.

[...] plusieurs voudraient voir se lever une poésie de rêve, de méditation, où les plus secrets penchants de l'homme, où ses plus profondes aspirations pourraient trouver une voix, qui lui parlerait avec émotion de sa destinée, où il retrouverait son âme. »²⁹

²⁸*René*, p. 21.

²⁹Paul van Tieghem, *op.cit.*, tome 2, p. 6.

Les Lumières, la science et la raison, se sont fait accompagner par un sentiment de vide spirituel. Dans la société de l'après-Révolution, les esprits sont gagnés par une sorte de résignation et de mélancolie. On est las de tout. L'édifice est tombé et on n'a plus de repères. Dans un monde de plus en plus dominé par les valeurs matérialistes et par la foi en l'intellect, l'homme perd pied dans une sensation générale de *vague* et d'*absurde*. L'intellect seul ne peut pas trouver la vérité ou donner un sens à la vie. L'homme est à la recherche de guidance, et dans cet état de flou et de *mélancolie*, il cherche à se rapprocher de l'immuable, de la vérité « derrière » l'édifice désormais tombée en miettes. Ayant perdu la foi en la collectivité, en le « nous », il se cherche, il cherche la partie de lui-même qui fait partie de l'éternel et l'absolu ; il cherche son point d'ancrage, son « moi ». Face aux changements et aux bouleversements de tout ce qui lui était familier jusque-là il a soif du *solide* et besoin d'être rassuré. C'est dans la solitude, la nuit, en méditant devant les tombeaux, que l'homme saisit le caractère « périssable » de son être et qu'il est pénétré par la dimension *immortelle* et *éternelle* de son âme. Devant les stèles funéraires, symboles du cycle éternel et interchangeable, son âme se grandit et il se sent consolé et apaisé. La roue du temps tourne, les ères se succèdent, et l'homme est de passage sur terre.

Ce *culte des tombeaux* doit être apprécié, tout comme celui de la *nature*, comme le moyen de l'âme d'entrer en communion avec l'absolu. L'approche est volontiers mystique et transcendante, et s'éloigne progressivement de la *raison* et des *règles* du siècle précédant, pour préférer les *sentiments* et la *connaissance intuitive*. On assiste donc à une véritable révolution du goût, une révolte contre l'esthétique du classicisme et, comme le dit Diderot, contre ses « règles qui ont fait de l'art une routine. »³⁰

Et c'est justement l'élément religieux qui constitue le noyau de ce « genre sombre » :

Cette poésie est pour la plus grande partie d'origine religieuse. Presque tous ces poètes sont des ministres de la religion. Lettrés, gradués des Universités, ils appliquent leur talent d'écrire à des sujets que leur suggèrent les devoirs de leur charge et l'expérience de leur ministère. Ils veulent être utiles, réformer les pécheurs, convertir l'incrédule ; leurs arguments sont tirés des spectacles qu'ils ont constamment sous les yeux : la maladie, la mort, le tombeau.³¹

L'aspect *moral* de cette poésie est également important. La méditation de la mort rappelait au chrétien sa place dans la création et fonctionnait un peu comme un garde-fou contre la légèreté d'esprit, la frivolité et, en général, contre les pensées et les actes immoraux.

³⁰Cité par Paul Van Tieghem, *Ibid*, tome 1, p. 26.

³¹ *Ibid.*, tome 2, p. 10.

L'approche se fait davantage *personnelle* et vise le ressenti *subjectif*, ce qui contraste avec les règles et les dogmes de l'époque précédente :

[...] un grand besoin de donner à la vie morale un fondement plus personnel et un caractère plus sentimental, d'échapper à la rigueur étroitement formalistes des traditions acceptées plutôt que consenties, de fonder la vie intérieure sur l'émotion de l'âme plutôt que sur l'acceptation docile d'une règle extérieure.³²

Le thème est mis en scène souvent avec une imagination débordante, où la décomposition des dépouilles et les squelettes sortant de leurs tombes font l'objet d'une description crue et réaliste, mettant l'accent sur le côté révoltant et macabre. Jorge Manrique (1440-1479), François Villon (1431-1463) et Andreas Gryphius, (1616-1664) sont parmi les précurseurs de cette poésie révoltante. J'ai inclus le poème *Une Charogne* de Charles Baudelaire (1821-1867) qui, tout en étant composé plus tardivement, fournit un bon exemple du genre – et démontre par la même occasion l'étendue et la persistance du phénomène. Le narrateur raconte comment, en se promenant un beau matin avec l'être aimé, ils sont tombés sur une charogne pourrie et puante sur le chemin. J'en ai extrait trois des douze strophes pour illustrer :

[...] Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
 Brûlante et suant les poisons,
 Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
 Son ventre plein d'exhalaisons. -
 [...] Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
 A cette horrible infection,
 Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
 Vous, mon ange et ma passion!
 [...] Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
 Qui vous mangera de baisers,
 Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
 De mes amours décomposés!³³

Baudelaire nous choque par sa description détaillée et dégoûtante du cadavre mais aussi par la comparaison avec sa bien-aimée « et pourtant vous serez semblable à cette ordure, à cette horrible infection, ». Mais l'intérêt réside surtout dans le dernier vers, c'est celui-ci qui est porteur du message essentiel : la vie matérielle est temporaire mais l'âme, l'amour, et les idées sont éternelles, car de nature *divine*. Tel est l'intérêt principal de la contemplation de la mort ; le spectacle affligeant d'un être privé de son essence vitale nous invite à réfléchir sur l'aspect temporaire de la condition humaine. En nous portant au-delà de notre misérable

³²*Ibid.*, tome 2, p. 100.

³³Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1857, p. 66.

existence de mortels ici-bas elle crée l'espoir d'une vie éternelle.

D'autres poètes encore font entrer la terreur et les revenants dans leurs écrits, pour mieux réveiller la « crainte sacrée » dans l'âme.

Mais la plupart de ces poésies sépulcrales servent principalement comme des tableaux d'inspiration, dans le but de rendre l'âme réceptive et la mettre dans la meilleure disposition possible pour appréhender la vérité des mystères divins.

L'influence de cette poésie funéraire nous est, en grande partie, venue de l'Angleterre, avec les poèmes de Young, Hervey et Gray. Les textes traitant la poésie nocturne et sépulcrale sont plutôt rares en France, « où la poésie lugubre et austèrement moralisante n'a jamais été fort cultivée. »³⁴ Il est vrai qu'on peut trouver en France ou en Europe des poèmes consacrés à ces thèmes dans le passé. C'est surtout aux quinzième et seizième siècles que les thèmes macabres sont populaires dans la poésie, mais [...] avec le triomphe de l'idéal classique en Europe, cette veine sépulcrale, [...] tarit complètement de la littérature. »³⁵

Ce sont donc ces trois poètes anglais qui représentaient la source d'inspiration principale pour les poètes du préromantisme. Mme de Staël et Chateaubriand se sont tous les deux laissés inspirer par eux, chacun à sa manière. Chateaubriand fait toutefois preuve d'une certaine réticence quand il évoque le style de Young ; il le trouve « insuffisamment intime, pénétrant et sincère »³⁶ c'est-à-dire pas assez sentimental et trop dans les descriptions abstraites.

Chez Mme de Staël on sent la même distance et retenue au sujet cette poésie *à la mode*. Elle l'inclut cependant dans ses œuvres, on en trouve des allusions à plusieurs endroits, mais elle ne va pas se laisser aller à une approche trop intime ou intense. Elle ne fait pas de ce culte un élément central, elle n'y adhère pas entièrement. D'ailleurs, en parlant de Young, elle dit que

[...] on nous ramène trop souvent au milieu des tombeaux ; c'en serait fait des arts si l'on se plongeait toujours dans ce genre de méditation ; car il faut un sentiment très énergique de l'existence pour sentir le monde animé de la poésie.³⁷

Voilà ce qui ressemble à une prise de position claire et nette, et qui semble venir corroborer l'impression qu'elle donne de *distance* et de *retenue*. Dans un passage de *Corinne ou l'Italie* Mme de Staël/Corinne nous fait comprendre que ce n'est pas par la terreur ou la

³⁴Paul van Tieghem, *op.cit.*, tome 2, p. 7

³⁵*Ibid.*

³⁶*Ibid.*, p. 182.

³⁷*De l'Allemagne*, tome 1, p.220.

contemplation du macabre que l'âme sera réceptive et disposée à embrasser la sagesse divine et éternelle. Lors d'une promenade à Rome Corinne fait cette déclaration à lord Nelvil :

Je ne vous mènerai point aux Catacombes [...] cet asile des Chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible que je ne puis me résoudre à y retourner ; ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts, [...] c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. [...] l'âme est si mal à l'aise dans ce lieu, qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle. L'homme est une partie de la création [...] certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effraient tellement l'imagination, que la disposition habituelle de l'âme ne saurait y gagner.³⁸

Corinne serait plutôt attirée par le côté esthétique et majestueux des monuments funéraires. Elle trouve qu'ils symbolisent en eux-mêmes le respect et l'humilité de l'homme envers la divinité.

Faisant visiter à Oswald l'église de Saint-Pierre à Rome Corinne lui fait savoir que

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux, mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort ; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres.³⁹

L'image des tombeaux ainsi merveilleusement décorées exalte l'âme lui donne un élan d'espoir et d'optimisme ; elle n'a pas besoin de passer par le macabre pour ressentir le contact avec l'infini. C'est d'ailleurs un des aspects qui nous frappent dans la lecture de Mme de Staël ; cette atmosphère lumineuse et cette mise en relief de la beauté qui transpirent de ses œuvres, presque comme une sorte de leitmotiv. Chez elle la nouvelle *sensibilité*, trait caractéristique de l'époque, prend plutôt l'expression d'un grand appétit pour la vie et la volonté d'explorer toutes les nouveautés du temps, qu'un penchant pour la mort et la mélancolie. Chose qui est tout à fait différent chez Chateaubriand. Philippe Berthier dit à son sujet :

Il arrive à Stendhal de se laisser prendre, ni plus ni moins que Chateaubriand, à la contagion d'une sorte de « stupeur nécropolitaine » qui engloutit toute élan vers l'action future ou immédiate dans un « à quoi bon » étayé par l'évidence, partout

³⁸ *Corinne ou l'Italie*, p. 133-134.

³⁹ *Ibid.*, p. 105.

manifeste, de l'inutilité de l'effort et du mouvement retournés à la cendre première. C'est pour lui en séjour de vie essentiellement contemplative [...] ⁴⁰

Il n'y a rien de cela dans les œuvres de Mme de Staël. Elle semble au contraire plutôt émerveillée et enthousiaste face à cette grande diversité de nouveaux courants qu'offre son époque. Elle veut goûter à tout, mais c'est plus par curiosité intellectuelle qu'elle est animée, que par le « trouble du cœur ». Dans la citation de *Corinne* ci-dessus elle admet évidemment être sensible aux manifestations matérielles de la mort, mais on a l'impression que les notions de douceur et de joie de vivre sont les plus fortes chez elle. Pas de contemplation interminable devant les tombeaux la nuit ; cette atmosphère-là l'effraie. Mme de Staël veut aller de l'avant, elle est curieuse des innovations de son époque. Plus que tout c'est la lumière, la clarté et l'action qui l'attire. .

Chateaubriand de son côté semble plus « conforme » à ce qu'on associe habituellement au culte des tombeaux. Il met en relief l'aspect grave et mélancolique : l'homme solitaire, une nuit de pleine lune, en profonde méditation devant les pierres tombales. Le côté moraliste – dans le sens où il veut *éveiller* la conscience morale de ses lecteurs – transpire souvent dans ses textes, c'est-à-dire la nécessité de passer par le côté sombre et révoltant de la vie pour se situer et comprendre. L'aspect triste et mélancolique de ce qui reste quand une vie s'est éteinte. L'homme seul, tourmenté, dans le cimetière, méditant sur sa destinée éphémère et s'adressant à l'infini pour conseils, tels sont les passages sur ce thème dans les œuvres de Chateaubriand. Mais pour Chateaubriand il y a plus encore. Le culte des morts, leur présence dans la maison de Dieu, est d'une importance primordiale :

En parlant du sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie : on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme. [...] Le christianisme [...] s'est distingué des autres religions par une coutume sublime : il a placé la cendre des fidèles dans l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant. ⁴¹

Avec les cimetières modernes les morts sont renvoyées à quelque « faubourg ou un enclos solitaire abandonné des vivants et des souvenirs, et où la mort, privé de tout signe d'espérance, semblait devoir être éternelle », là où, avant, on avait coutume de les inhumer dans l'église même, au sein des vivants, laissant prévoir à ces derniers une renaissance prochaine. Le lien visible entre la terre et le ciel a ainsi été rompu, et la dimension poétique, incitant à la méditation sur la destinée humaine, également.

⁴⁰Philippe Berthier, *Stendhal et Chateaubriand, Essai sur les ambiguïtés d'une antipathie*, Genève, Librairies Droz, 1987, p. 251.

⁴¹*Génie du Christianisme*, tome 2, p. 94.

Et qu'avaient en effet les modernes cimetières qui pût les disputer aux anciens ? Où étaient leurs lierres, leurs ifs, leurs gazons nourris depuis tant de siècles des biens de la tombe ?⁴²

Il en blâme la philosophie pour ce sacrilège, c'est elle qui rend possible cette violation et ce mépris de la volonté de Dieu. Chateaubriand s'exprime avec beaucoup de passion dans son indignation :

Qu'on nous en croie : c'est lorsqu'on vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice que les royaumes s'écroulent.⁴³

Il souligne que les anciens auraient cru « un Etat renversé » si on avait procédé de la sorte à leur époque. Les valeurs fondamentales se sont effritées à cause de la philosophie de l'époque moderne. Nous ne vénérons plus nos morts, nous les déportons dans un endroit isolé, les séparant de notre sphère de vie de tous les jours, « la maison du médecin spirituel ».⁴⁴

Et il parle des événements révoltants qui ont eu lieu après la Révolution, en 1793, quand les révolutionnaires ont exhumés des centaines de corps royaux et religieux de la Basilique de Saint-Denis pour les jeter pêle-mêle dans des fosses communes. En commettant cet acte odieux et contre nature les *bases fondamentales* ont été profanées et finissent par s'écrouler. Car pour Chateaubriand, le fondement de la société est la religion chrétienne, et par cette profanation des tombes chrétiennes il s'est opéré un *schisme*, où l'homme s'est séparé de son héritage chrétien pour se jeter dans le néant. Dans la note XLVI de la fin du volume il a reproduit la liste et les annotations macabres, établies lors des exhumations de Saint-Denis, un peu comme s'il se sentait le devoir de témoigner à la postérité de ces atrocités commises.

Vu sous cet angle-là l'on comprend que pour Chateaubriand le culte des tombeaux n'est pas seulement un phénomène de mode ou de zeitgeist. Bien sûr, il s'est laissé *inspirer* par les poésies traitant le thème des tombeaux, mais pour lui cela va bien plus loin. Il intègre ce courant, qui le touche, dans un contexte beaucoup plus vaste, où il vient appuyer sa conviction religieuse en même temps que sa vocation de répandre le message chrétien. Car peut-être aurait-il dit que le culte sépulcral n'aurait pas vu le jour si on avait laissé nos morts reposer parmi les vivants, comme une évocation constante de notre condition éphémère sur terre. En tout cas, il est clair que pour Chateaubriand, la religion chrétienne est le fondement de tout, elle constitue le fil rouge qui traverse sa vie et ses œuvres de bout en bout. Cela n'est pas le

⁴²*Id.*

⁴³*Id.*

⁴⁴*Id.*

cas chez Mme de Staël. Dans le passage ci-dessus, l'angle d'approche semble légèrement différent. C'est presque comme si elle voulait, timidement, prendre ses distances du contexte religieux et se libérer de l'idée de la religion et la volonté de Dieu comme seules causes finales. Elle paraît tenter une focalisation sur la situation de l'*homme* dans le monde, sur ses forces et ses facultés. Elle en peint une image davantage valorisante ; l'homme n'est pas forcément soumis à la volonté de Dieu mais possède également son libre arbitre. Il y a décidément une autre ambiance dans les écrits de Mme de Staël comparés à ceux de Chateaubriand, très certainement due à sa soif de connaissance et son ouverture d'esprit face aux nouvelles facettes de son temps. Là où Chateaubriand veut préserver et perpétuer les traditions, Mme de Staël semble tiraillée entre deux forces opposées.

Corinne et lord Nelvil visitent le château St.-Ange à Rome, monument funéraire et forteresse historique en un. C'est en admirant ce tombeau d'Hadrien que Corinne dit à lord Nelvil :

J'aime ces pierres qui s'unissent à tant de faits illustres. J'aime ce luxe du maître du monde, un magnifique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper long-temps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentiments désintéressés remplissent l'âme, dès qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie.⁴⁵

Cette description respire l'espoir et la joie de vivre, une façon bien différente d'appréhender ces sujets habituellement accompagnés de la mélancolie et des soupirs de désespoir. On a tout simplement l'impression que c'est sa bonne humeur qui prend le dessus. Et quand il s'agit de la mélancolie et la méditation devant les tombeaux ce n'est pas uniquement l'aspect *métaphysique* ou moral de la situation qui intéresse Mme de Staël, c'est autant l'aspect *psychologique* ; l'exploration des courants souterrains de la nature humaine, la découverte et l'approche de son intérieur secret. Même si le *cœur* et les *sentiments* sont d'une importance primordiale chez Mme de Staël, l'*intellect* et la *raison* ne le sont pas moins.

On peut se demander si Chateaubriand aurait été d'accord avec Mme de Staël quand elle parle de « sentiments désintéressés » dans l'extrait ci-dessus. Est-ce vraiment un acte « désintéressé » et « grand » que de se faire construire un tombeau magnifique lors de son vivant ? Certes, la pensée s'élève et se rapproche de l'idée de l'au-delà mais on ne doit pas occulter le fait que tout en s'occupant de la construction matérielle, l'homme est également préoccupé par l'idée de gloire personnelle et l'image qu'il laisse à la postérité. *Vanité*, dirait

⁴⁵Corinne ou l'Italie, p. 99.

très certainement Chateaubriand, comme quand il décrit les tombes des chevaliers inhumés dans les églises, sous des pompeuses inscriptions :

La religion avait averti les chevaliers de cette vanité des choses humaines, lorsqu'à la suite d'une longue énumération de titres pompeux : Haut et puissant Seigneur, messire Anne de Montmorency, connétable de France, etc. etc. etc., elle avait ajouté : Priez pour lui, pauvres pécheurs. C'est tout le néant.⁴⁶

Mais malgré le côté constructif et moral de cette méditation sur la mort, les tombeaux et le caractère éphémère de l'existence – il ne faut pas se laisser emporter, il ne faut pas s'y perdre. Face à cette « manie du sombre » Chateaubriand met en garde contre ces « rêveries désastreuses et coupables » dont il tient le philosophe Jean-Jacques Rousseau pour responsable. Il faut aller de l'avant, ne pas s'enfoncer et stagner dans un sentiment d'aliénation et de désespoir. Cet état de « vague des passions » doit être surpassé et inciter l'homme à embrasser les *vraies* valeurs, celles du christianisme. L'espoir consiste en la croyance chrétienne ; la certitude, au seuil de la mort, que rien n'est perdu, car pour le chrétien, l'âme est immortelle. Ainsi la mélancolie des tombeaux revêt un aspect consolant. Ce thème du « chrétien mourant » est un thème que Chateaubriand a emprunté à Young. Il l'a seulement modifié un peu pour qu'il se marie mieux avec ses convictions de chrétien catholique, notamment au sujet de la promesse d'une vie éternelle dans l'au-delà :

Avec Chateaubriand, le thème du chrétien mourant acquiert une valeur nouvelle. Chateaubriand connaît fort bien Young, quoiqu'il le critique avec sévérité ; il lui doit beaucoup, et notamment ceci. Avec le coup d'œil sûr qu'il avait en pareil cas, avec l'habileté professionnelle dont il a donné tant de preuves, il a aperçu le parti qu'il pouvait tirer dans le *Génie du Christianisme* (1802) du tableau que l'auteur des Nuits avait tracé le premier, et il a essayé de le refaire en le modifiant dans le sens chrétien et catholique. [...] à représenter le chrétien mourant plein d'une foi précise et soutenu par un espoir assuré.⁴⁷

Chateaubriand l'exprime ainsi : « [...] Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre : venez voir mourir le fidèle. »⁴⁸

Chateaubriand a d'ailleurs été critiqué pour sa version un peu trop embellie et pas assez réaliste, ainsi que pour ces allégories trop abstraites, mais le fait est que c'était lui le premier à peindre le moment du trépas d'un chrétien *ordinaire*, c'est à dire un chrétien ayant mené une vie simple, avec son lot de trébuchements et de doutes. A travers l'image du moment ultime qu'invoque Chateaubriand il transmet aux lecteurs un message de consolation et d'espérance

⁴⁶ *Génie du Christianisme*, tome 2, p. 99.

⁴⁷ Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 2, p. 114

⁴⁸ *Ibid.*, p. 114.

divine qui concerne *tous* les chrétiens, pas uniquement celui qui a mené une vie stricte et morale en se conformant aux lois des Evangiles.

Et c'est justement ici que Mme de Staël semble rejoindre Chateaubriand de tout son cœur. C'est le cas de le dire, parce qu'on ne dénote aucune interférence de son intellectualisme habituelle quand elle évoque le moment de la mort, c'est indéniablement du fond de son *cœur* qu'elle parle. Avec beaucoup d'émotion elle nous fait sentir la crainte que fait naître en elle la pensée et l'image de la mort, ce moment du bilan, le moment de rendre compte avant de faire face, seule, à l'inconnu. Car sans la croyance en Dieu, comment peut-on nommer ou même supporter l'idée de l'*après* la mort ? Que peut-on en savoir et comment pouvoir l'affronter si l'on admettait l'existence éventuelle du *néant* ou de la *terreur* de l'autre côté ? La religion donne un sens à la mort, comme à la vie, en nous promettant le bonheur céleste. La croyance nous donne l'espérance et la consolation. C'est intéressant de remarquer que c'est dans la *vie*, dans la *joie de vivre* que son côté *intellectuel* se fait sentir, mais quand il s'agit de l'idée de la *mort*, c'est la *peur* semble prendre le dessus et c'est son côté *émotionnel* qui triomphe. Nous allons voir qu'elle s'exprime avec beaucoup de passion et sans sa retenue ordinaire en parlant de ce moment inévitable :

Si l'on était parvenu à tarir la source de la religion sur la terre, que dirait-on à ceux qui voient tomber la plus pure des victimes ? [...] Et de quel désespoir, de quel effroi du sort et de ses perfides secrets l'âme ne serait-elle pas remplie ? [...] La mort, selon les incrédules, doit délivrer de tout ; mais savent-ils ce qu'elle est ? Savent-ils si cette mort est le néant ; et dans quel labyrinthe de terreur la réflexion sans guide ne peut-elle pas nous entraîner ? [...] On croit que le principal avantage de la religion est de réveiller les remords ; mais c'est aussi bien souvent à les apaiser qu'elle sert.⁴⁹

Et elle continue, comme si l'horreur de la situation venait de se révéler à elle de toute sa force :

[...] le désespoir est pour les athées mêmes comme une révélation ténébreuse de l'éternité des peines. Que ferions-nous alors, que ferions-nous, ô mon Dieu ! si nous ne pouvions nous jeter dans votre sein paternel ?⁵⁰

Ce passage est suivi d'une fervente défense du rôle de la religion, un discours témoignant du besoin profond de l'homme de consolation, d'espérance et de guide. L'homme a un besoin fondamental de religion. Car face au grand trépas nous sommes tous égaux ; c'est le cœur qui parle et la philosophie n'y peut rien. La passion de l'âme ne peut être égalée ou surpassée

⁴⁹*De l'Allemagne*, tome 2, p. 275.

⁵⁰*Ibid.*, p. 276.

que par une *autre* passion, aussi grande et forte, mais c'est dans le *cœur* que l'homme peut être ému de la sorte, et non pas par la voie de l'intellect.

Chateaubriand est, comme on pouvait s'y attendre, du même avis. Mais d'emblée convaincu et confiant dans son *cœur*, il n'a aucune crainte et aucune raison de douter. Le trépas pour lui trouve tout son sens comme une *étape de transition* vers l'éternel. Cette étape, comme toutes les autres de la vie de l'homme, trouve sa place dans l'ordre naturel et immuable de l'univers. Les écrits de Chateaubriand témoignent d'une grande paix intérieure quand il s'adonne aux descriptions de la *joie* et de la *beauté* de ce dernier moment du passage de l'homme sur la terre.

PERFECTIBILITÉ ET PROGRÈS

S'il y a un thème où la différence d'approche entre nos deux auteurs s'affiche ouvertement, et même publiquement, c'est bien sur le thème de la *perfectibilité* de l'espèce humaine. Leurs opinions divergentes et antagonistes engendrent une discussion qui perdure pendant des années. Pierre-Louis Roederer, homme politique et théoricien de la pensée politique, l'a nommée, en 1803, « la querelle de la perfectibilité ».⁵¹ La perfectibilité de l'espèce humaine est-elle un fait, et est-elle « sans limites » et infinie ? Mme de Staël en est persuadée et Chateaubriand de même. C'est sur les moyens d'y parvenir qu'ils ne sont plus d'accord. Là où Mme de Staël prône le *progrès* et la *perfectibilité* par l'esprit et la philosophie des Lumières, Chateaubriand va répondre avec la religion. Deux versions sur le même thème, des versions concernant la forme et non pas le fond, mais incarnant des divergences diamétralement opposées vu que leurs points de départ respectifs se trouvent enracinés dans des sols très différents, leurs convictions intimes.

Mais la notion du « progrès » reste discutable, est-ce une force qui nous entraîne inévitablement vers l'avant et, à tout point de vue, vers le mieux ? Et cette perfectibilité de l'homme, en quoi consiste-t-elle ? Telles sont les questions qu'on se posait à l'époque et n'ayant pas vraiment trouvé de réponse concluant jusqu'à nos jours, elles sont toujours d'actualité.

C'est de l'idée de la perfectibilité élaborée par Jean-Jacques Rousseau et le philosophe allemand Herder que Mme de Staël et le groupe Coppet se sont laissés inspirer. Avec la Révolution et le bouleversement de la société et ses valeurs le thème est remis sur l'ordre du jour et acquiert un regain d'intérêt. Le groupe Coppet devient le foyer de la pensée alternative, un lieu d'échange et de confrontation, de curiosité et d'audace.

Après les horreurs de la Révolution, dans les tumultes de la nouvelle époque, l'homme a gagné en liberté, et avec elle un large éventail de possibilités se présente. L'individu découvre la possibilité de forger son propre destin – la voie est ouverte à l'*émulation*.

Cette nouvelle époque, qui se veut *moderne* par rapport à l'époque précédente, est caractérisée par l'éclatement des vieilles institutions sociales ainsi que la liberté de l'individu. L'homme n'est plus bridé par un système géré par une poignée de personnes puissantes. Les portes s'ouvrent vers d'autres horizons et d'autres espoirs. Mais quelle direction choisir, quels choix faut-il faire ? Comment faire pour savoir, pour trancher ? Qu'en est-il de la responsabilité de

⁵¹ Benjamin Constant, *Œuvres complètes, Œuvres XXXIII, Mélanges de littérature et de politique*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2012, p. 433.

l'homme, et sur quelles valeurs se caler ? L'homme a-t-il la possibilité de changer le cours de l'histoire ou y'a-t-il dans l'histoire une force ou une mécanique intrinsèque ?

Dans son œuvre *De la littérature* Mme de Staël est de l'avis que « la masse d'idées en tout genre s'augmente avec les siècles » et que par ce phénomène la perfectibilité de l'espèce humaine est assurée : toutes les idées que l'homme a eues à travers l'histoire sont à comparer à des briques de construction ; ce qui est bâti est *acquis*, et n'est pas à refaire.

En parlant de la perfectibilité de l'esprit humain, je ne prétends pas dire que les modernes aient une puissance d'esprit plus grande que celle des anciens, mais seulement que la masse des idées en tout genre s'augmente avec les siècles.⁵²

Mme de Staël s'est beaucoup laissée influencer par la célèbre *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet, censé démontrer l'évolution – le progrès – à travers une série de changements historiques, allant des peuplades jusqu'à la république. Les erreurs commises ne seront pas répétées, peut-être en commettrons-nous d'autres, mais on va toujours vers l'avant. Vers l'avant, oui, mais va-t-on forcément dans la bonne direction ? Comment savoir, et comment savoir *comment* et *quand* il faut mettre les freins ? Il devient donc nécessaire que le progrès de la *morale* soit mené de pair avec le progrès des « idées en tout genre » et qu'elle ne s'en délie jamais. L'homme doit y veiller et en assumer la responsabilité.

Comme la littérature prend la fonction d'intermédiaire entre la société et l'homme elle a son rôle important à jouer : l'échange littéraire au-delà des frontières géographiques fait profiter à tous de la même « masse d'idées », d'expérience et de valeurs. L'esprit du temps, le *zeitgeist*, est gagné par les idées de libéralisme et de cosmopolitisme. Les œuvres *De l'Allemagne* et *Corinne ou l'Italie* sont des exemples de cette idée d'échange interculturelle. Simone Balayé dit à ce propos que

De l'Allemagne allait jouer un rôle inestimable dans le développement du romantisme français en sortant les écrivains de leur relatif isolement culturel.⁵³

⁵²Mme de Staël, *Œuvres complètes de Madame la baronne de Staël-Holstein*, Paris, Firmin Didot Frères et Cie., 1836, tome 1, p. 198.

⁵³*Corinne ou l'Italie*, p. 10.

Mme de Staël et le groupe de Coppet sont empreints des idées des Lumières *couplées* avec la nouvelle notion de la liberté individuelle et la nouvelle sensibilité. Ils ont foi en l'individu et ses capacités de réflexion et font preuve d'un grand sentiment d'espoir face aux nouvelles ouvertures et possibilités de l'époque. Bref, ils représentent ainsi l'avant-garde de ce qui va devenir, un peu plus tard, le *romantisme*.

Chateaubriand ne peut pas approuver cette vision des choses ; il ne partage pas leur enthousiasme inconditionnel. Même s'il est convaincu de la perfectibilité de l'esprit humain – c'est même plus qu'une simple conviction chez lui, c'est tout simplement le *devoir* de l'homme, sa *raison d'être* – il n'est pas d'accord avec Mme de Staël sur les *moyens d'y parvenir*.

D'ailleurs Chateaubriand part de la pensée qu'il s'agit plus davantage du rétablissement de l'état de *perfection initiale* et de *l'équilibre original* qui ont été rompu avec Adam et son orgueilleuse ambition de tout vouloir savoir tout de suite. Cette partie-là, dans le paysage multifacetté du préromantisme, fait contraste à celle représentée par Mme de Staël, qui semble incarner l'optimisme, la curiosité et la foi en l'avenir. Chateaubriand, au contraire, blessé et harassé par le doute, représente l'individu aliéné, qui s'arrête, hagard et tourmenté, et regarde en arrière face à la réalité d'un présent troublé et angoissant. Et ce n'est pas seulement à cause de son propre vécu personnel, de son statut d'aristocrate échu, que Chateaubriand se cabre. C'est par pure conviction chrétienne, la conviction que la Création initiale était parfaite et que l'homme, parti dans la mauvaise direction avec la chute d'Adam, doit se parfaire pour pouvoir retrouver sa perfection initiale. Mais ce perfectionnement ne peut pas se faire par l'esprit et le savoir seuls. La sagesse, la compréhension doit venir du cœur, des sentiments. L'homme viole la nature des choses en contournant et en occultant la vraie compréhension, celle du cœur, par la pensée. L'harmonie de son être est détruite. Les éléments de son être sont désunis, et la souffrance et la frustration en sont le résultat.

Tel fut l'accident qui changea l'harmonieuse et immortelle constitution de l'homme. Depuis ce jour, les éléments de son être sont restés épars, et n'ont pu se réunir.⁵⁴

La tâche de l'homme, dans sa marche vers la perfectibilité, consiste à réunir les deux parties de sa nature, la pensée et le sentiment, pour ainsi rétablir l'harmonie et l'équilibre naturels.

⁵⁴ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 126.

Tel est le devoir de l'homme, sans lequel il est condamné à l'errance et à la souffrance éternelle. Naturellement la morale est ici un élément indissociable du processus car elle est inévitablement le résultat inhérent de l'harmonie entre le cœur et la pensée. On voit donc que le côté « regarder en arrière » chez Chateaubriand ne dénonce pas forcément une sorte d'esprit réactionnaire, ni un esprit superstitieux ou aveuglement dogmatique. Il n'est pas contre les nouveautés de son époque, il dit simplement que l'homme doit procéder en se laissant guider autant par son cœur que par sa pensée. Il explique de façon logique et raisonnée le pourquoi de l'état actuel de l'homme et le comment il faut s'y prendre pour y remédier et se parfaire.

Et c'est en ceci que le système de *perfectibilité* est tout à fait défectueux. On ne s'aperçoit pas que si l'esprit gagnait toujours en lumières, et le cœur en sentiments ou en vertus morales, l'homme, dans un temps donné, se retrouvant au point d'où il est parti, serait de nécessité immortel ; car, tout principe de division venant à manquer en lui, tout principe de *mort* cesserait.⁵⁵

Quand Chateaubriand parle de « système de perfectibilité » ici, il est permis de supposer que c'est au système de Mme de Staël qu'il fait allusion. L'homme, s'étant installé dans une existence matérialiste, pensant que la mort est la seule et fatale issue, la *fin*, a cessé d'espérer et d'œuvrer pour le bien. Dominé par la matière, n'œuvrant plus dans une optique d'*immortalité*, il dédaigne son âme et « l'écueil de la mort vit avec joie le premier naufrage.»⁵⁶ Et pourtant, c'est justement grâce à l'idée de la mort, en la sachant dans nos cœurs une étape nécessaire dans le long et fastidieux rétablissement de l'*état initial*, que l'homme revient vers la spiritualité et l'idée de l'immortalité et de l'infini. L'homme doit retrouver sa place dans la création de Dieu pour ainsi réintégrer et composer avec la notion de l'infini.

[...] et ce roi de l'univers, qui, d'abord né immortel, devait s'élever, sans changer d'existence, au bonheur des puissances célestes, ne peut plus maintenant jouir de la présence de Dieu, sans passer par les *déserts du tombeau*, comme parle saint Chrysotome.⁵⁷

Mme de Staël n'est pas étrangère à l'idée du christianisme comme déterminant du perfectionnement de l'esprit, mais elle donne l'impression de le considérer davantage comme un élément parmi d'autres, et non pas, à l'instar de Chateaubriand, comme la seule voie possible. En digne héritière des Lumières elle se tient sur la réserve quant aux leçons

⁵⁵ *Id.*

⁵⁶ *Id.*

⁵⁷ *Ibid.*, p. 71.

dogmatiques proférées par les prêtres aux idées sulfureuses. Ces prêtres inspirent la crainte chez les pratiquants et la stagnation et l'obscurantisme en est le résultat. Mme de Staël voit la religion, et plus précisément le catholicisme, comme un frein au progrès.

Dans tous les pays où les prêtres dominent, tous les maux et tous les préjugés se sont trouvés quelquefois réunis.⁵⁸

Dans une lettre écrite à son ami le comte de Fontanes Chateaubriand parle de ce « système de perfectibilité » dont il vient de faire la lecture dans le livre de Mme de Staël, *De la littérature*.

A présent, mon cher ami, il faut que je vous dise ma façon de penser sur ce nouveau cours de littérature. Mais en combattant le système qu'il renferme, je vous paraîtrai peut-être aussi déraisonnable que mon adversaire. Vous n'ignorez pas que ma folie à moi, c'est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël, la perfectibilité. J'ai le malheur de croire avec Pascal que la religion chrétienne a seule expliqué le problème de l'homme.⁵⁹

Prise de position qui, soit dit en passant, lui a valu le qualificatif de « réactionnaire ». Il continue sa lettre en priant le comte de le pardonner de sa « superstition antiphilosophique » tout en reconnaissant que leurs deux systèmes, celui de Mme de Staël et le sien, ne sont pas vraiment *contraires*, car ils visent le même résultat, notamment l'homme « amélioré ». Et quand il se traite d'« antiphilosophique » il est injuste envers lui-même. Il n'est pas plus contre la philosophie que Mme de Staël contre la religion – c'est plutôt une question de *degrés*. Ils ont ceci en commun qu'ils s'avouent admiratifs et redevables envers le philosophe Jean-Jacques Rousseau, par beaucoup considéré comme le « père du romantisme ». Pour Rousseau la sensibilité et la raison vont de pair, l'un est indissociable de l'autre. L'apprentissage de soi, la prise de conscience et par conséquent l'amélioration de la personnalité, est possible uniquement par le biais des *sentiments* – la joie et la souffrance – et la *réflexion* qui s'ensuit. Mme de Staël s'est inspiré de cette « passion réfléchissante » tout au long de ses œuvres en la reconnaissant comme étant fondamentale pour l'évolution ainsi que pour la création. On se souvient que Chateaubriand aussi soulignait l'importance de la parallèle harmonieuse de ces deux éléments, sans laquelle l'homme serait condamné au chaos.

Voici ce qu'il dit au sujet de Rousseau :

Rousseau est un des écrivains du dix-huitième siècle dont le style a le plus de charme, parce que cet homme, bizarre à dessein, s'était au moins créé une ombre de religion. Il

⁵⁸Mme de Staël, *De la littérature*, Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 188.

⁵⁹Chateaubriand, *Lettre sur la perfectibilité*, Lettre au C. Fontanes sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël, *Mercure de France*, 1^{er} nivôse an IX (22 décembre 1800) p. 1.

avait foi en quelque chose qui n'était pas le Christ, mais qui pourtant était l'Évangile ; ce fantôme de christianisme, tel quel, a quelquefois donné beaucoup de grâces à son génie.⁶⁰

Admiration cependant avec beaucoup de réserve, car il reproche en même temps à Rousseau son orgueil et son amour propre ainsi que le fait de se prétendre meilleur que Dieu.

Mme de Staël également, étant protestant comme Rousseau, reconnaît uniquement les Évangiles et n'accepte nulle autre autorité. Pour elle il n'y a pas de contradiction entre la foi chrétienne et la philosophie des Lumières, au contraire, l'un vient en complément de l'autre.

En lisant les détails de la mort de Jean Hus et de Jérôme de Prague, les précurseurs de la réformation, on voit un exemple frappant de ce qui caractérise les chefs du protestantisme en Allemagne, la réunion d'une foi vive avec l'esprit de l'examen. Leur raison n'a point fait tort à leur croyance, ni leur croyance à leur raison ; et leurs facultés morales ont agi toujours ensemble.⁶¹

Les Lumières ont trouvé une terre plus fertile au développement de ses idées dans les milieux protestants que dans les milieux catholiques. Le protestantisme incite les fidèles au questionnement, au raisonnement et à l'interprétation individuelle des Écritures. « L'esprit humain était arrivé à une époque où il devait nécessairement examiner pour croire. »⁶²

L'homme est *seul* devant Dieu et il est *seul* responsable du cours de sa vie. Aucune autorité, que ce soit papes, curés ou dogmes, ne vient lui dicter sa conduite. Le dogme du *péché originel* – argument de base dans le discours de Chateaubriand sur la perfectibilité de l'esprit humain – et la notion du *prédéterminisme* sont contestés par les protestants qui y oppose le *libre arbitre* et la *responsabilité individuelle*. Le milieu protestant est par conséquent moins figé ou dogmatique et plus ouvert face aux changements et aux idées nouvelles. Ceci expliquant cela, il est clair que, tout en étant chrétiens tous les deux, leurs divergences émanent, en grande partie, de cette appartenance à des confessions différentes.

Mais que dire face aux horreurs de la Révolution, fondée sur les principes de la philosophie des Lumières ? Pour ne pas mentionner les atrocités de la Terreur. Est-ce une preuve du progrès ? Comment expliquer ou rendre compte de ces actes barbares, d'une violence bestiale et primitive, tout en soutenant que l'humanité progresse, grâce à la masse d'idées qui ne fait que croître ?

⁶⁰ *Génie du Christianisme*, tome 2, p. 27.

⁶¹ *De l'Allemagne*, tome II, p. 243.

⁶² *Ibid.*, p. 244.

C'est avec un certain sarcasme que Chateaubriand s'attaque à contrer les dires de Mme de Staël :

Etrange destinée des chrétiens ! Brulés sous Néron, pour cause d'athéisme ; guillotiné sous Robespierre, pour cause de crédulité : lequel de ces deux tyrans eut raison ? Selon la loi de la perfectibilité, ce doit avoir été Robespierre.⁶³

La temporalité est-elle garante d'amélioration ? Contrairement à l'animal, qui reste toujours tel quel, l'homme a la possibilité de changer, grâce à sa faculté de raisonner. « L'animal est, il ne devient pas », tandis que « l'homme n'est pas, il devient », dit Rousseau. Les événements barbares, pourtant de date récente, sont-ils à considérer comme la manifestation d'une étape « nécessaire » dans la marche vers la perfectibilité de l'esprit humain ? On pourrait se demander pour combien de temps l'homme en a encore. On connaît la réponse de Chateaubriand, il dirait qu'il s'agit là de la preuve éclatante de l'égarement monstrueux du système de Mme de Staël. Par manque de guidance divine l'histoire est condamnée à se répéter.

Il ne tient pas de propos tendres quand, en parlant de Mme de Staël qui, « croyant apercevoir que Rousseau avait plus pensé que Platon »⁶⁴ a élevé un système sensé expliquer le comment de l'évolution de l'esprit humain :

Hélas ! il serait fort doux de croire que nous nous perfectionnons d'âge en âge, et que le fils est toujours meilleur que son père. Si quelque chose pouvait prouver cette excellence du cœur humain, ce serait de voir que Mme de Staël a trouvé le principe de cette illusion dans son propre cœur.⁶⁵

De son côté Mme de Staël ne se laisserait pas désarçonner par de tels propos. Elle a foi en la raison, elle pense que les idées des Lumières et le culte de la raison vont nous préserver d'un retour aux désastres comme la Révolution ou la Terreur. L'humanité, grâce aussi à l'échange des idées au niveau interculturel, « la masse des idées en tout genre »⁶⁶, aura appris la leçon et ne commettra plus jamais les mêmes erreurs. La raison, l'expérience et la réflexion nous en empêcheront. Toutefois elle semble admettre la possibilité de ces malheureux retours en arrière en les expliquant par un modèle d'évolution *en spirale*, donc pas forcément *en ligne droite* :

⁶³ *Lettre sur la perfectibilité*, p. 3.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 4

⁶⁵ *Ibid.*, p. 1.

⁶⁶ *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Charpentier Libraire Editeur, 1860, p. 7.

Goethe a dit sur la perfectibilité de l'esprit humain un mot plein de sagacité : *Il avance toujours en ligne spirale*. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'à beaucoup d'époques il semble reculer, et revient ensuite sur ses pas, en ayant gagné quelques degrés de plus.⁶⁷

Et ce qui plus est, ces retours en arrière pourraient s'avérer bénéfiques au niveau du progrès et de la perfectibilité des esprits. Mme de Staël les conçoit même comme essentiels, car sans la décadence dans le monde et la prise de conscience consécutive, il n'y aurait pas de progrès et l'homme ne ressentira ni la crainte, ni l'espoir. Par conséquence, son comportement resterait bestial et aléatoire.

Cependant le progrès continue inexorablement sur sa lancée et les acquis sont de nature permanente. Dans sa perception de la perfectibilité Mme de Staël semble exclure la possibilité que le progrès tienne du hasard. Comme Chateaubriand elle voit l'évolution de la conscience comme le fruit de nos actes et de nos pensées, mais sous l'égide de la *raison*, et non pas celle de la *croiance*. Le progrès, à cause des idées et des écrits devenus le patrimoine de tous, est une conséquence logique et inévitable et on ne peut que devenir de plus en plus sage et lucide.

Ceux qui nient la perfectibilité de l'esprit humain prétendent qu'en toutes choses les progrès et la décadence se suivent tout à tour, et que la roue de la pensée tourne comme celle de la fortune. Quel triste spectacle que ces générations s'occupant sur la terre, comme Sisyphe dans les enfers, à des travaux constamment inutiles !⁶⁸

En effet, sans l'espoir, indépendamment de la nature du système, chrétien, philosophique ou les deux, la vie sur terre serait fastidieuse et aride comme un désert. L'humanité serait gagnée par un sentiment de vide et de désenchantement, et la voie s'ouvrirait à tous les vices. Le sentiment de non-sens est le plus destructeur de tous.

« La masse des idées en tout genre »⁶⁹ et la raison, sont donc les éléments clefs du progrès, à condition d'y *croire*, croire en la perfectibilité de l'esprit et d'être persuadé des bienfaits des ingrédients de la recette. Car même si Mme de Staël semble persuadé de la réussite inévitable, presque mécanique ou automatique, de son « système » est-ce la réalité pour toute personne, pour toute l'humanité ? La recette est-elle *absolument*, universellement profitable ? Et qui plus est, il faudrait que *tout le monde* lise ces mêmes textes, et pas uniquement une élite érudite. Sommes-nous vraiment *liés* ou *en connexion*, partageant la même compréhension des choses et les mêmes idées ? Allons-nous tous faire une interprétation identique d'un événement ou d'un ouvrage écrit et arriver à la même conclusion ? Nous avons tous des vécus

⁶⁷ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 174.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 229

⁶⁹ *De la littérature*, p. 7.

différents et nous sommes tous animés par nos sentiments et nos intérêts personnels autant que par notre raison. Est-ce que l'accès aux mêmes écrits et idées rend forcément sage et altruiste ? La perfectibilité de l'esprit humain et le progrès de l'humanité sont-ils réalisables par cette voie-là ? Chateaubriand n'en est pas convaincu. Il a l'air de penser le contraire, que l'accès à cette « masse d'idées en tout genre » peut avoir l'effet contraire, et même un effet néfaste.

Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du vague des passions augmente ; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide, et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.⁷⁰

La transformation doit venir de l'*intérieur*, du *cœur*, à travers les expériences propres à l'individu, et ce dans le cadre d'une conviction intime. La religion est la seule à pouvoir fournir ce but et cette volonté d'élévation. Chateaubriand pénètre profondément dans le cœur et dans l'âme de l'homme pour démontrer que la vraie motivation de changer et de se perfectionner ne peut pas être engendré par une sorte d'allégresse intellectuelle, ni par l'espoir fondé sur un système issu de la pensée ou de la raison, mais doit composer avec un élément non-tangible ; un composant métaphysique et divin, un système déontologique qui met l'homme à la place qui est la sienne dans la Création. Car le « malheureux système », celui de la philosophie et de la science, ne peut pas inciter à ces transformations chez l'homme. Il n'y que la religion, plus précisément le *christianisme*, qui est capable faire naître cette chaleur humaine et ce sentiment de gratitude qui rendent l'homme capable de grandeur et d'élévation d'esprit. Chateaubriand admet que l'évolution est inhérente à la nature de l'homme mais que la conscience chrétienne est supérieure aux autres et *la seule* à même de mener l'homme au bon port.

A son ami le comte de Fontanes, en faisant allusion à la parution de son livre futur *Génie du Christianisme*, il dit :

Il sera divertissant pour vous, de voir comment deux esprits, partant de deux points opposés, sont quelquefois arrivés aux mêmes résultats. Mme de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion.⁷¹

⁷⁰*Génie du Christianisme*, tome 1, p. 309.

⁷¹*Lettre sur la perfectibilité*, p. 3.

Mais que veut-il dire, peut-on arriver aux « mêmes résultats » par des voies si différentes ? Entre le système de la philosophie et celui de la religion, il y a un monde ! Mais à bien regarder, sont-ils vraiment si différents, n'y a-t-il rien qui les approche ? Mme de Staël tient, dans son œuvre *De l'Allemagne*, des propos qui sont légèrement différents de ceux dans son œuvre précédent *De la littérature*. Il s'est opéré un changement en elle, elle semble désormais encline à attribuer une place plus grande à la religion dans son idée de la perfectibilité de l'esprit humain. Ses écrits ci-dessous font penser aux mots de Chateaubriand quand il parle de l'état de perfection initiale de l'homme, sa chute et le long chemin de retour. Mme de Staël fait allusion au livre du comte Frédéric Stolberg qui a publié une histoire de la religion de Jésus-Christ, où il discourt sur la tradition de la *chute de l'homme*, et le fait que des variantes de celle-ci existent partout dans le monde.

[...] tous les hommes ont eu dans le cœur le souvenir d'un bonheur dont ils avaient été privés. En effet, il y a dans l'esprit humain deux tendances aussi distinctes que la gravitation et l'impulsion dans le monde physique : c'est l'idée d'une décadence et celle d'un perfectionnement. On dirait que nous éprouvons tout à la fois le regret de quelques beaux dons qui nous étaient accordés gratuitement, et l'espérance de quelques biens que nous pouvons acquérir par nos efforts ; de manière que la doctrine de la perfectibilité et celle de l'âge d'or réunies et confondues excitent tout à la fois dans l'homme le chagrin d'avoir perdu et l'émulation de recouvrer.⁷²

Le rôle de la religion devient encore plus clair et explicite quand elle parle de ces *deux forces* innées et complémentaires qui cohabitent dans l'homme, notamment le *besoin de croire* et le *besoin d'examiner*. Elles sont également importantes et l'on ne doit pas favoriser l'une aux dépens de l'autre. On retrouve ici comme des échos de Chateaubriand quant au rôle indispensable de la religion dans le développement du sentiment moral :

Le protestantisme et le catholicisme existent dans le cœur humain ; ce sont des puissances morales qui se développent dans les nations, parce qu'elles existent dans chaque homme.⁷³

Mais c'est grâce à la Réformation, au *protestantisme*, que le *besoin d'examiner* peut se manifester librement. Avec la marche de l'histoire l'homme est arrivé à un stade où la croyance seule n'est plus suffisante, il a besoin d'examiner pour croire. Toujours fidèle à son concept de la « masse des idées en tout genre » comme décisif dans la perfectibilité de l'esprit, mais tout en soulignant la place de la religion dans l'équation, Mme de Staël s'exprime désormais ainsi :

⁷²*De l'Allemagne*, tome 2, p. 259.

⁷³*Ibid.*, p. 257.

La découverte de l'imprimerie, la multiplicité des connaissances, et l'investigation philosophique de la vérité, ne permettaient pas plus cette foi aveugle dont on s'était jadis si bien trouvé. L'enthousiasme religieux ne pouvait renaître que par l'examen et la médiation.[...] quand l'homme sort de l'examen plus religieux qu'il n'y était entré, c'est alors que la religion est invariablement fondée ; c'est alors qu'il y a paix entre elle et les lumières, et qu'elles se servent mutuellement.⁷⁴

Ce qui veut dire que c'est *l'alliance* entre les deux qui est primordiale. La religion seule est égale à la stagnation mais la science et la philosophie *sans* la religion – en l'occurrence le protestantisme, car plus favorable aux Lumières que le catholicisme – risquent de déraiser par manque de barrières morales. Le progrès, la perfectibilité doit incorporer les deux.

Mme de Staël s'enthousiasme devant cette belle idée du progrès des esprits, vue comme un amalgame de l'ancien, de la tradition et du nouveau. Elle entrevoit des horizons nouveaux, elle s'espère à l'aube d'une nouvelle ère. L'extrait suivant ressemble étrangement à une réponse directe à Chateaubriand concernant ses objections et son manque de foi en le système de perfectibilité de Mme de Staël. L'évocation des « rayons épars » qu'il faut rassembler en une synthèse plus grande et plus harmonieuse que chacun des éléments vu séparément, semble indiquer un rapprochement aux idées de Chateaubriand :

[...] peut-être sommes-nous à la veille d'un développement du christianisme qui rassemblera dans un même foyer tous les rayons épars, et qui nous fera trouver dans la religion plus que la morale, plus que le bonheur, plus que la philosophie, plus que le sentiment même, puisque chacun de ces biens sera multiplié par sa réunion avec les autres.⁷⁵

Comme on le sait, Chateaubriand ne voit pas les choses de cette façon. Pour lui, s'il est question de progrès, c'est le christianisme qui en a fait faire à l'historien et au philosophe, et non pas l'inverse. Chateaubriand pense que les systèmes de pensée fabriqués par l'homme – philosophiques, scientifiques ou autres – ne peuvent jamais égaler la Création ; l'homme est incapable d'engendrer un absolu. Selon les auteurs Nicole et Jean Dhombres

Le Génie du christianisme est un des ouvrages du début du siècle qui contribuent à solidifier l'idée d'une opposition entre la science et la religion et à sceller l'alliance entre religion et littérature, précisément contre l'ascension du pouvoir scientifique.⁷⁶

Malgré qu'il soit convaincu de la vérité absolue du christianisme Chateaubriand n'est pas contre l'idée de soumettre celui-ci à l'examen de la raison. Il pense que cela pourrait contribuer à un regain d'intérêt pour une croyance accusée de dogmatisme et

⁷⁴ *Ibid.*, p. 244.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 238

⁷⁶ Nicole et Jean Dhombres, *Naissance d'un nouveau pouvoir : science et savants en France (1793—1824)*, Lausanne, Editions Payot, 1989, p. 313—334.

d'obscurantisme. Comme Mme de Staël le dit ci-dessus, il pense que l'heure est venue *d'examiner pour croire*.

Notre religion craint-elle la lumière ? Une grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison. [...] Bannissons une frayeur pusillanime ; par excès de religion, ne laissons pas la religion périr. Nous ne sommes plus dans le temps où il était bon de dire : Croyez, et n'examinez pas ; [...]⁷⁷

Et à Mme de Staël de renchérir comme si, avec Chateaubriand, ils s'étaient mis d'accord tous les deux :

La vérité est l'œuvre de Dieu, les mensonges sont l'œuvre de l'homme. [...] Il n'y a rien à craindre pour la religion, ni pour la société, dans cette recherche, [...] Il faut donc examiner, non dans le but de détruire, mais pour fonder la croyance sur la conviction intime, et non sur la conviction dérobée.⁷⁸

Influencée par les écrits de Kant, elle pense que la raison est limitée, et qu'elle ne peut pas servir à tout examiner. Il y a des dimensions qui échappent à sa portée : « L'esprit d'examen doit servir à reconnaître ce qui est supérieur à la raison. »⁷⁹

Finalement, pas si différents que ça, nos deux auteurs. Chateaubriand reconnaît les bienfaits de la raison et de l'esprit d'examen, et Mme de Staël de son côté admet le rôle important de la religion. Après tout, peut-être est-il tout simplement une question de *degrés*.

⁷⁷ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 57-58.

⁷⁸ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 245-246.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 247.

MÉLANCOLIE ET MAL DU SIÈCLE

La mélancolie est à l'ordre du jour au seuil du XIX^e siècle. Elle s'inscrit plus généralement dans le culte de la *sensibilité*, cette *intelligence du cœur*, un motif récurrent de l'époque qui nous intéresse. C'est le goût pour la rêverie et la solitude, un vague sentiment de tristesse sans cause apparente, où se mêle aussi une certaine nostalgie d'un passé à jamais révolu. C'est le flou, la contemplation et la méditation. Désormais on tourne le regard vers l'intérieur de soi-même, vers le foyer de sentiments et d'impressions. La poésie a pris une couleur de rêve, de regret et de mélancolie.

Les sources de cette nouvelle mode remontent jusqu'aux œuvres poétiques de Milton, Young, Loaisel de Tréogate et Klopstock, pour ne mentionner que ceux-là, et ils trouvent un écho favorable partout où elles apparaissent :

[...] Young, dont les Nuits, [...] ont encouragé dans toute l'Europe une inspiration plus intime, plus profonde et plus mélancolique.⁸⁰

Mais il ne faut pas oublier *Les souffrances du jeune Werther*, l'œuvre de Goethe, qui constitue une source d'inspiration sans égale à cette époque. Ce livre raconte l'histoire de Werther, un jeune homme en proie d'un amour passionné pour une jeune fille promise en mariage à un autre homme. Désespéré, se heurtant aux mœurs et conventions de la société, réalisant que leur amour sera pour toujours impossible, le jeune homme finit par mettre fin à ses jours. Dès sa parution en 1774 le livre a reçu un succès énorme en toute l'Europe et tout le monde s'est hâté de s'en procurer un exemplaire. Parue au « bon » moment, l'œuvre a fait naître une ivresse et une exaltation enflammant les cœurs et débridant les esprits. Finalement, après les longues années de contraintes et de conformisme de l'époque précédente, les émotions, les passions et toutes sortes d'états d'âme ont pu s'exprimer librement.

Malheureusement le phénomène a entraîné son lot de conséquences néfastes. Une vague de suicides s'est déclenchée dans son sillage. Mme de Staël dit que [...] Werther a causé plus de suicides que la plus belle femme du monde [...]⁸¹

Goethe dit lui-même que le succès inattendu de son livre vient du fait qu'il est arrivé au « bon moment » ; les esprits étaient plus que prêts pour ce genre d'expérience. Le zeitgeist lui était particulièrement favorable.

⁸⁰Paul van Tieghem, *op.cit.*, tome 1, p. 46.

⁸¹*De l'Allemagne*, tome 1, p. 268.

En France cette poésie trouve un terrain particulièrement fertile et en phase avec l'atmosphère ambiante de l'époque. Les bouleversements engendrés par la Révolution ont fait voler en éclats les structures et les certitudes ; tout ce qui était connu n'est plus et on ne sait plus où on va. Le manque de foi, de sens et de motivation, également appelé le *mal du siècle*, donne une atmosphère propice aux inquiétudes et aux états d'âme de toutes sortes. Le sentiment de désenchantement général et la perte de repères extérieurs favorisent les rêveries vagues et languissantes dans lesquelles on cherche à se mettre en contact avec son « moi » intérieur. Jamais avant la littérature ne s'était focalisée à ce point sur les sentiments secrets de l'homme, sur les mouvements du cœur et les non-dits. A l'époque précédente, l'époque classique, l'art était délibérément *impersonnel*. C'était la nature humaine dans sa généralité qui était étudiée, les grandes lignes, car la focalisation sur les sentiments de l'*individu* faisait perdre la hauteur et la perspective. Dans ses *Pensées*, Pascal a même déclaré à ce sujet que « le moi est haïssable »⁸², car emmenant l'homme à s'égarer dans l'égoïsme et l'amour-propre. Mais Chateaubriand tend à une approche plus intime, une approche qui passe par le cœur et les émotions. Ainsi la mélancolie devient-elle un *thème*, on veut toucher et explorer cette dimension inconnue et mystérieuse qui se cache dans le for intérieur de l'homme.

Chateaubriand, même s'il ne les a pas inventés, a été le premier à observer et à peindre ces états d'âme. Selon Théophile Gautier c'est Chateaubriand qu'il « a inventé la mélancolie et la passion moderne ». Dans son *Génie du Christianisme* Chateaubriand décrit ce sentiment de vide et de désenchantement, cet état d'âme singulier qui est un des traits caractéristiques des jeunes gens de cette époque et qu'il nomme le « vague des passions » :

Il reste à parler d'un état de l'âme, qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé ; c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. [...] L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer de forces qu'il sent lui être inutiles.⁸³

Il est évident que pour Chateaubriand il ne s'agit pas de *rester* dans cet état de vide et de mélancolie, le but n'étant pas de s'en délecter ou d'en faire un culte. Au contraire, il le considère comme un état de transition ou une sorte de tremplin vers un niveau supérieur ; le point de départ d'un état où l'âme est à l'étroit, vers un état où les passions se cristalliseront

⁸² Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, L. de Bure, 1823, tome 1, p. LII.

⁸³ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 309.

enfin. Voici un extrait de *René* illustrant cet état particulièrement désagréable du vague des passions :

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente, quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence [...] ⁸⁴

Nous l'avons compris, c'est bien sur de la *religion* qu'il parle ; elle seule est capable de nous transformer et nous faire passer au niveau au-dessus. [...] la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir [...] ⁸⁵

Chateaubriand est parallèlement animé par le désir de mettre les jeunes en garde contre ce genre de pratiques contemplatives désormais en vogue. Elles sont néfastes et rendent les jeunes susceptibles d'égarement et d'aliénation. Les conséquences peuvent être désastreuses, et ces jeunes désœuvrés peuvent être incités à mettre fin à leurs jours. Les dérives qui ont suivi la parution de *Werther* sont présentes dans tous les esprits. Son œuvre *René* sert justement ce dessein-là, il explique lui-même que : « L'auteur y combat en outre le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène directement au suicide. » ⁸⁶

Et pour Chateaubriand il n'y a pas de doute, il a identifié la source de « cette espèce de vice nouveau » : « C'est J.-J. Rousseau qui introduisit le premier parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. » ⁸⁷ Dans son œuvre *Rêveries du promeneur solitaire* Rousseau se livre à l'analyse des mouvements de son âme, ce qui pour Chateaubriand se résume à perdre son temps à des contemplations vaines et infructueuses, voire fatales. Ainsi, à travers ses écrits, Chateaubriand a voulu transmettre aux lecteurs la beauté et l'utilité de la religion et en même temps leur donner une leçon de morale : misère à celui qui s'égare du bon chemin.

Ce n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'impression que cet ouvrage laisse au fond de l'âme, que l'on doit juger de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne dans l'épisode de René, serre et contriste le cœur

⁸⁴ *René*, p. 30.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 11.

⁸⁶ *Id.*

⁸⁷ *Id.*

sans y exciter d'émotion criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse et guérie, et que René finit misérablement.⁸⁸

Mais malgré les intentions louables de Chateaubriand, son œuvre *René* n'a pas eu l'effet escompté. Au lieu d'agir comme un remède contre le fléau qui sévissait chez les jeunes de l'époque, son livre a mis la mélancolie au goût du jour. Ainsi *René* a-t-il fourni un des thèmes principaux du futur romantisme et il est devenu une source d'inspiration de toute une génération d'auteurs. Il faut croire que le zeitgeist n'était pas favorable aux témoignages de morale ou de religion.

Mme de Staël nous présente encore un autre angle de vue sur cet état de sentiments troubles. Contrairement à Chateaubriand il ne semble pas que pour Mme de Staël le « vague des passions » soit un état néfaste, mais plutôt qu'il représente un point de départ particulièrement *fécond* ; une disposition de l'âme qui engendre la réflexion et l'interrogation du fond du cœur. Car se trouvant confiné dans un état de sentiments confus et de souffrance diffuse, l'âme s'impatiente et veut aller de l'avant. Le passage suivant de *Corinne* illustre bien cet état :

Oswald, appuyé sur le gouvernail, et les regards fixés sur les vagues, était calme en apparence, [...] Il se rappelait le temps où le spectacle de la mer animait sa jeunesse par le désir de fendre les flots à la nage, de mesurer sa force contre elle. – Pourquoi, se disait-il avec un regret amer, pourquoi me livrer sans relâche à la réflexion ? Il y a tant de plaisir dans la vie active, dans ces exercices violents qui nous font sentir l'énergie de l'existence !⁸⁹

Toutefois cette fuite vers l'avant doit rester *réalisable*, car dans le cas contraire toute l'énergie contenue prendra une teinte sombre est dévastatrice ; en cela ses idées s'accordent avec celles que se fait Chateaubriand sur le sujet. Mais Mme de Staël semble plutôt vouloir focaliser sur le « vague » comme une dimension de *potentiel*, en ce qu'il enferme et retient l'imagination qui se « tortille » dans un état d'alanguissement et de besoin d'affranchissement. Le sentiment mélancolique devient ainsi « le mouvement passionné de l'âme vers un au-delà qui puisse la combler. »⁹⁰ Vu comme ça l'état de mélancolie est un état *passionné*, quoique constitué de passions vagues ou indéfinies. Robert de Luppé est de l'avis que « Mme de Staël donne une

⁸⁸ *Ibid.*, p. 12

⁸⁹ *Corinne ou l'Italie*, p. 27-28.

⁹⁰ Robert de Luppé, *Les idées littéraires de Mme de Staël et l'héritage des lumières (1795-1800)*, Paris, Librairie Philosophique, J. Vrin, 1969, p. 162.

ampleur nouvelle au thème de la mélancolie » et « donne à la *mélancolie*, comme sentiment littéraire, ses lettres de *noblesse*. »⁹¹

Car c'est justement cette *unité* de la raison et du sentiment qui, selon Mme de Staël serait le plus susceptible de porter ses fruits. L'un sans l'autre ne pourrait jamais porter l'homme à un niveau supérieur. Le sentiment mélancolique rend possible la grandeur d'âme et l'élévation de la pensée, contrairement à par exemple, la légèreté de l'esprit ou la frivolité des gens « médiocres. » Pour Mme de Staël il n'y a rien de grand ou de philosophique sans la mélancolie.

Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. Les esprits médiocres sont, en général, assez satisfaits de la vie commune ; ils arrondissent, pour ainsi dire, leur existence, et suppléent à ce qui peut leur manquer encore par les illusions de la vanité ; mais le sublime de l'esprit, des sentiments et des actions, doit son essor au besoin d'échapper aux bornes qui circonscrivent l'imagination. L'égoïsme de la morale, l'enthousiasme de l'éloquence, l'ambition de la gloire, donnent des jouissances surnaturelles qui ne sont nécessaires qu'aux âmes à la fois exaltées et mélancoliques, fatiguées de tout ce qui se mesure, de tout ce qui est passager, d'un terme enfin, à quelque distance qu'on se place. C'est cette disposition de l'âme, source de toutes les passions généreuses, comme de toutes les idées philosophiques, qu'inspire particulièrement la poésie du Nord.⁹²

Chateaubriand est exaspéré par cette dualité, cette inconsistance ou ces contradictions qui semblent transpirer à travers les textes de Mme de Staël ; elle n'arrête pas d'osciller entre la religion et la philosophie. Elle paraît hésitante quant à la prépondérance à accorder à l'un ou à l'autre. Et qui plus est, il est fâché du manque d'importance qu'elle attribue au rôle de la religion dans ses écrits : « Quelquefois elle paraît presque chrétienne et je suis prêt à me réjouir. Mais l'instant après, la philosophie prend le dessus. »⁹³

Toutefois il me semble que c'est tout simplement cette dualité qui *caractérise* Mme de Staël ; reconnaissant la valeur relative des deux, la religion et la philosophie, elle va toujours tenter de les réunir dans une synthèse idéale. Mais comme elle se laisse facilement emporter par son enthousiasme naturel, elle a en effet tendance à extrapoler le sujet qu'elle traite, et c'est justement cela qui perturbe Chateaubriand et lui donne cette impression d'oscillation intempestive. Car on pourrait en effet se demander s'il est possible de réunir les deux, comme le voudrait Mme de Staël. N'y a-t-il pas une relation de dichotomie entre la raison est le

⁹¹*Id.*

⁹²*De la Littérature*, p. 167.

⁹³*Lettre à M. de Fontanes*, p. 4.

cœur ? Pourrait-on vraiment en faire une synthèse, ou est-on condamné à choisir entre l'un ou l'autre selon le contexte ? Est-ce possible d'imaginer une sorte de « religion rationnelle » ou une « raison croyante », ou s'agit-il de deux domaines séparés ? Selon Kant l'homme possède une dimension innée, non tangible mais tout de même réelle, sans laquelle il serait impossible de se repérer ou d'agir. Cette dimension de structures à priori ne peut pas constituer un objet d'analyse pour la raison, puisqu'elle est elle-même la condition de celle-ci. L'homme peut employer la raison dans l'approche de la nature extérieure mais sans pour autant en obtenir des certitudes absolues, puisque l'information nous est transmise et interprétée par les *sens* propres à chaque individu. Sans aller plus loin dans l'analyse des idées de Kant, l'importance ici réside dans la notion des *limitations de la raison*, car elle implique l'affranchissement de la dimension transcendantale du joug de la raison.

Mme de Staël est ravie de cette argumentation appuyant l'existence d'une sphère qui échappe à toute explication et qui admet la possibilité de l'accès à la vérité par le *cœur*. Finalement on aurait prouvé par la *raison* la valeur du *cœur*. Se servant de la logique et de l'esprit analytique, Kant démontre que ces deux domaines sont *séparés* l'un de l'autre, mais la raison lui sert en même temps d'instrument pour prouver l'existence d'une vérité non-matérielle, accessible par la voie du cœur et des sentiments :

N'est-ce donc pas une belle idée à un philosophe que d'interdire à la science même qu'il professe l'entrée du sanctuaire, et d'employer toute la force de l'abstraction à prouver qu'il y a des régions dont elle doit être bannie ? [...] Il faut y croire, parce qu'on les sent : tout argument sera toujours d'un ordre inférieur à ce fait.⁹⁴

Donc, d'un côté le cœur et la raison sont séparés l'un de l'autre, de l'autre côté la raison a servi pour prouver la supériorité du cœur. Comme ça il devient clair que l'un peut servir l'autre, mais qu'ils ne pourraient jamais former une véritable *unité*. Et c'est de là que vient la dualité apparente chez Mme de Staël ; éprise de l'un comme de l'autre mais finalement incapable d'en faire une synthèse.

Il résulte que le livre de Mme de Staël est pour moi un mélange singulier de vérités et d'erreurs. Ainsi, lorsqu'elle attribue au christianisme la mélancolie qui règne dans le génie des peuples modernes, je suis absolument de son avis ; mais quand elle joint à cette cause je ne sais quelle maligne influence du Nord, je ne reconnais plus l'auteur qui me paraissait si judicieux auparavant.⁹⁵

⁹¹De l'Allemagne, tome 2, p. 134.

⁹⁵Lettre à M. de Fontanes, p 4.

Pour Chateaubriand il paraît plus qu'évident que Mme de Staël fait preuve d'erreur de raisonnement, ou que son raisonnement fait preuve d'anachronisme. La littérature moderne est inspirée par le *christianisme*, ce qui n'est pas le cas de la littérature antique. Une distinction *géographique* concernant l'influence de la mélancolie comme celle que propose Mme de Staël, en l'occurrence entre le Nord et le Midi, n'a pas lieu d'être. La distinction est d'ordre *historique*, car la source véritable de la mélancolie se trouve au sein du *christianisme*, auquel la littérature antique n'a pas été exposée. D'une part la mélancolie peut être expliquée par les faits historiques – faits *antérieurs* à la littérature du Nord – comme la persécution dont étaient victimes les premiers fidèles. Ces « malheureux trompés par le monde » étaient obligés de fuir ou de se réfugier dans les couvents, qu'on faisait ériger de toutes parts :

Une prodigieuse mélancolie dut être le fruit de cette vie monastique, car la mélancolie s'engendre du vague des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consomment d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.⁹⁶

D'autre part la mélancolie fait partie intégrante de la religion elle-même, car « faite pour les misères et pour les besoins de notre cœur, elle est essentiellement tendre et mélancolique. »⁹⁷

D'ailleurs la littérature française n'a rien à envier aux Anglo-Saxons en matière de sentiments tristes et mélancoliques : « Ni l'Angleterre, ni l'Allemagne, n'a produit Pascal et Bossuet, ces deux grands modèles de la mélancolie en sentiments et en pensées. »⁹⁸ « Rien n'est venu du Nord, hors le fer et la dévastation »⁹⁹, déclare-t-il impérieusement. Et en ce qui concerne Ossian – Chateaubriand continue sur sa lancée – rien d'étonnant à ce qu'il inspire la mélancolie, car Ossian, « la grande fontaine du Nord où tous les bardes se sont enivrés de mélancolie »,¹⁰⁰ est *chrétien* ! Chateaubriand avoue s'être lui-même laissé prendre au piège par le phénomène, mais qu'après de longues années à Londres « parmi les gens de lettres », il a fini par découvrir le pot aux roses. Il a finalement été démontré que les manuscrits de Fingal étaient des faux, écrits par un dénommé Macpherson, d'origine écossais, et, *chrétien*. Les anachronismes quant au style d'écriture, à « la morale parfaite » et aux mœurs dépeints percent partout dans l'œuvre de Macpherson. Désormais, en toute connaissance de cause, Chateaubriand trouve inconcevable qu'ils ont tous été dupés, mais en même temps il exulte à

⁹⁶ *Id.*

⁹⁷ *Id.*

⁹⁸ *Id.*

⁹⁹ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Gallimard, Folio classique, 2005, p. 405.

¹⁰⁰ *Id.*

cause de la triomphe que cela apporte à la religion chrétienne. Il explique comment M. Macpherson

[...] à force d'art et de soin, il était parvenu à faire croître quelques arbres ; il était en outre très bon chrétien et profondément nourri de la lecture de la Bible ; il a chanté sa montagne, son parc et le génie de sa religion.¹⁰¹

Et voilà qu'il a brillamment démontré que l'opinion de Mme de Staël concernant le barde Ossian comme étant la source d'inspiration mélancolique pour la littérature du Nord, n'a plus lieu d'être, car elle est fondée sur un leurre. Il écrit dans sa lettre à M. Fontanes :

Pour moi, mon cher ami, vous voyez que j'ai tout à gagner par la chute d'Ossian, et que chassant la perfectibilité mélancolique des tragédies de Shakespeare, des Nuits d'Young, de l'Héloïse de Pope, de la Clarisse de Richardson, j'y rétablis victorieusement la mélancolie des idées religieuses. Tous ces auteurs étaient chrétiens, et l'on croit même que Shakespeare était catholique.¹⁰²

Pour Chateaubriand *tout* doit être ramené à la religion, elle seule peut tout expliquer, tout guérir.

Mais tout en soutenant que cette mélancolie fructueuse trouve sa source dans le Nord, Mme de Staël ne dit pas qu'elle est *inexistante* dans le Midi, elle dit tout simplement qu'elle est d'un autre *caractère*. La mélancolie est un phénomène universel, du à la condition humaine, mais selon le climat du pays elle va prendre une teinte différente. Le climat nordique, souvent rude et austère, génère un sentiment d'inquiétude et de crainte qui excite la force créatrice de l'âme. Tel n'est pas le cas dans les climats plus cléments, comme par exemple celui du Midi, où l'âme est à l'aise, rêveuse et somnolente :

Ce n'est pas que le midi n'ait aussi sa mélancolie ; dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression ! mais il n'y a dans cette mélancolie ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'âme ; ici, ce sont les facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.¹⁰³

Il est intéressant de noter – et cela tout à fait en conformité avec son penchant pour les idées des Lumières – que Mme de Staël a réfléchi à *plusieurs* facteurs pouvant expliquer le phénomène de la mélancolie et son influence sur la littérature. Tout en ayant défini, à l'instar

¹⁰¹ *Lettre à M. de Fontanes*, p. 6.

¹⁰² *Ibid.*, p. 6-7.

¹⁰³ *Corinne ou l'Italie*, p. 287-288.

de Chateaubriand, le christianisme comme la source principale et incontestable de la mélancolie, elle se doit, accessoirement, d'aller chercher ailleurs. Et là où Chateaubriand ne relève que le christianisme comme source de la mélancolie, Mme de Staël souligne ici la fonction modératrice du *climat*.

Mais malgré le fait que Mme de Staël, comme beaucoup d'autres, s'est laissé induire en erreur concernant l'authenticité du barde Ossian, elle semble s'accorder avec Chateaubriand et son idée du christianisme comme étant la source de sentiments mélancoliques. Quand elle affirme que les philosophes Grecs de l'Antiquité manquait de sensibilité car « ils n'avaient pas encore atteint l'âge de la mélancolie », il est permis de supposer que pour elle « l'âge de la mélancolie » est ici synonyme de « christianisme ». Le fait de déclarer que « c'est au christianisme que les orateurs français sont redevables des idées fortes et sombres qui ont agrandi leur éloquence »¹⁰⁴ semble venir appuyer cette idée. Car Mme de Staël semble être de l'avis que grâce à la bonne organisation interne de la société grecque les habitants se sentaient à l'aise et n'avaient pratiquement jamais eu à souffrir de ce malaise ou de ce vague des passions dont l'homme moderne et chrétien est en proie. Et de ce fait il leur manquait une dimension, ce dont leurs statues en font la preuve : elles n'indiquent que le calme et le repos.

La douleur dans nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme ; et, de nos jours, qui n'aurait pas souffert, n'aurait jamais senti ni pensé.¹⁰⁵

Mme de Staël souligne par là l'importance des facteurs *sociaux* pour expliquer l'existence et le développement de la mélancolie. Dans sa recherche de modèles d'explication supplémentaires, et fidèle à l'esprit de la philosophie des Lumières, c'est encore une fois vers les domaines non-religieux – en l'occurrence celui de la science et celui de la philosophie – qu'elle se tourne.

Car s'il n'y avait pas de souffrance dans notre vie de tous les jours, il n'y aurait pas de *contrastes*, et par conséquent, point d'étincelle de créativité et d'expansion. On revient par là à l'idée de la souffrance et la mélancolie comme un *point de départ* ; « ce sentiment fécond en ouvrages de génie », sentiment inhérent au christianisme. Ou comme l'exprime

¹⁰⁴ *De la littérature*, p. 240.

¹⁰⁵ *Corinne ou l'Italie*, p. 216.

Chateaubriand : « Il a fallu que le christianisme vint chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. »¹⁰⁶

Il est évident que pour tous les deux l'importance consiste à exalter le christianisme, comme faisant partie du fondement de la littérature moderne, par rapport au culte de l'antiquité et de la mythologie de l'époque classique. Ils considèrent le christianisme, par son action sur la sensibilité, comme étant à l'origine de la mélancolie moderne, du « *vague des passions* ». Bannissant la mythologie, il nous rend plus sensibles aux beautés de l'univers, en ouvrant une dimension où l'âme se *tend*, réceptive et languissante. Le merveilleux chrétien a plus de grandeur que le merveilleux païen.

Mais même si cet état de vague, d'inquiétude et de mélancolie peut générer du positif, il peut également, on l'a vu, avoir l'effet contraire. Sentiment *fécond* et noble dans le meilleur des cas, mais qui pourrait, faute d'échappatoire ou d'encouragement, « tourner au vinaigre » et se replier sur soi-même.

La pensée qui n'a plus d'aliments au-dehors se replie sur elle-même, analyse, travaille, creuse les sentiments intérieurs ; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur, et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner.¹⁰⁷

Corinne elle-même en est la preuve. Bloquée dans son élan, bridée dans sa créativité et son enthousiasme par les exigences de lord Nelvil et les tourments de leur amour impossible elle se laisse gagner par la morosité et la mélancolie destructrice. *Une* seule source – le vague des passions ou la mélancolie – génératrice de *deux* antonymes, la vie et la mort.

Je voudrais être susceptible des distractions que donne le monde ; autrefois je les aimais, elles me faisaient du bien, les réflexions de la solitude me menaient trop loin et trop avant ; mon talent gagnait à la mobilité de mes impressions. Maintenant j'ai quelque chose de fixe dans le regard, comme dans la pensée : gaieté, grace, imagination, qu'êtes-vous devenues ? Ah ! je voudrais, ne fût-ce pour un moment, goûter encore de l'espérance ! mais c'en est fait, le désert est inexorable, [...] Le pâle avenir n'est plus pour moi que le spectre du passé.¹⁰⁸

Privée de liberté, victime de la société et de sa condition de femme dans une société à dominance masculine ; avec *Corinne* Mme de Staël nous peint un tableau bien sombre des effets dévastateurs d'une mélancolie qui s'est doucement transformée en souffrance réelle.

¹⁰⁶ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 315.

¹⁰⁷ *Corinne*, p. 217.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 522-523.

Corinne, « se croyant mortellement malade », ¹⁰⁹ finit par en succomber, persuadée que sa vie n'a plus de sens. Illustration de dévouement héroïque ou d'âme supérieure, toujours est-il que *ni* la religion *ni* la philosophie ne lui a été d'un quelconque secours. Son profond malheur a fini par prendre le dessus et de sa raison et de son cœur, évoluant d'un état de vague et de mélancolie vers un état de douleur et finalement, de mort. Un effet d'« implosion » destructive au lieu de l'« explosion » constructive.

Les idées mélancoliques ont beaucoup de charmes tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux ; mais quand la douleur dans toute son âpreté s'est emparée de l'âme, on n'entend plus, sans tressaillir, de certains mots qui jadis n'excitaient en nous que des rêveries plus ou moins douces. ¹¹⁰

Outre la dénonciation du conformisme étouffant de la société et l'illustration des effets fatals de la privation de liberté pour le génie créateur, quel était le but de cette histoire, quelle est sa morale ? Mme de Staël, consciente de l'effet catastrophique des *Souffrances du jeune Werther* quelques décennies plus tôt, a-t-elle, tout comme Chateaubriand, voulu mettre les esprits en garde contre les graves conséquences éventuelles de cette mélancolie à la mode ? *René*, dans le récit de Chateaubriand connaît lui aussi une fin misérable, mais le côté « héros tragique », se sacrifiant plutôt que de se travestir, palpable dans le roman *Corinne*, est absent dans l'œuvre de Chateaubriand. La morale de *René* est toute autre : après avoir terminé l'exposé de sa vie faite de mélancolie et d'errances, René s'entend sermonner par son interlocuteur, le père Souël :

[...] rien ne mérite, dans cette histoire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie, que faute de voir assez loin. [...] La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. ¹¹¹

Rêveries inutiles, oisiveté, nihilisme, absence de religion ; le message est clair. René est seul fautif et responsable de ses misères. Ainsi, il détient le rôle d'*antihéros* dans le roman de Chateaubriand. L'œuvre trouve sa source dans un sentiment d'altruisme, destiné à faire comprendre aux jeunes gens le danger de ces « rêveries coupables » et leur montrer la voie du christianisme.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 579.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 98.

¹¹¹ *René*, p. 50-51.

Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles, l'auteur a pensé qu'il devait prendre la punition de René dans le cercle de ces malheurs épouvantables, qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient à la fatalité.¹¹²

Chateaubriand a l'air de focaliser davantage sur l'aspect vague et négatif de la mélancolie, sur son caractère potentiellement dangereux duquel il faut prendre ses distances. Pour lui, bien que la mélancolie soit un aspect de la sensibilité chrétienne et la source des sentiments élevés, le phénomène devient particulièrement dangereux dans cette époque de déstabilisation et de désenchantement générale. Mme de Staël de son côté semble plutôt vouloir souligner l'aspect positif et le potentiel constructif de la mélancolie. Il est vrai que dans le cas de Corinne, elle nous présente un exemple qui semble contredire cette idée, mais il est probable qu'elle ait choisie de mettre en relief ce destin tragique pour illustrer un autre thème cher à son cœur, notamment les conventions de la société et leurs conséquences dévastatrices pour la créativité artistique et la liberté d'expression.

Ces différences d'approche semblent correspondre à leurs caractères respectifs. En digne héritière des lumières, Mme de Staël, d'un naturel enthousiaste et optimiste, sera toujours encline de focaliser sur le potentiel constructif d'un phénomène. Chateaubriand, de caractère plus sombre, plus tourmenté, va exprimer plus de doute et de retenue.

Mais malgré ces différences apparentes, leurs esprits pourraient certainement trouver un terrain d'entente dans ces paroles :

A l'époque où nous vivons la mélancolie est la grande inspiratrice du talent : qui ne se sent pas atteint par ce sentiment, ne peut prétendre à une grande gloire comme écrivain; c'est à ce prix qu'elle est achetée. »¹¹³

¹¹² *Ibid.*, p. 12.

¹¹³ *Œuvres complètes de Madame la Baronne de Staël-Holstein*, tome 1, p. 313.

L'ENTHOUSIASME

L'enthousiasme, une des déclinaisons de la *sensibilité* de cette époque postclassique ; est un des traits caractéristiques du préromantisme. En réaction contre la poésie réglée, lisse et raisonnée, on cherche les vrais sentiments, le cœur nu de l'homme. Le *zeitgeist* de cette époque inquiétante et tumultueuse y est aussi certainement pour quelque chose ; les fondations de la société sont ébranlées et l'homme, déboussolé, cherche ses repères. Désormais on brave les interdits et on se défait des carcans et des corsets, pour ainsi dire. La Révolution française ne fait qu'accentuer et « ouvrir les vannes » à cette sensibilité naissante. Dans ce climat de déstructuration et de renouveau, ils sont nombreux à s'enthousiasmer pour le vent de liberté et la multitude de nouvelles possibilités qui se font jour. Mais tous ne partagent pas ce sentiment d'euphorie générale ; Chateaubriand fait partie de ceux qui ne voient pas ce genre d'enthousiasme d'un bon œil.

Cela n'est pas le cas pour Mme de Staël. Elle fait partie de ceux qui considèrent les nouveautés de leur époque avec grand intérêt. Les idées de droit, de justice, de tolérance et de liberté engendrées par l'esprit révolutionnaire trouvent chez elle d'excellentes conditions de croissance. La notion de progrès et de perfectibilité, chère à Mme de Staël, y est étroitement liée, car sans l'enthousiasme il n'y aura pas de véritable progrès ; tout au mieux une sorte de changement de situation aléatoire. Car l'enthousiasme, ce noble sentiment de l'âme exalté, est la source de toute action grandiose.

Mais déjà bien avant la Révolution les poètes s'étaient de plus en plus détournés de la poésie descriptive et fondée sur la raison pour créer de la « vraie poésie », celle faite de sentiments forts et authentiques. Warton, Gray et Rousseau sont parmi ceux qui prônaient la prédominance de l'âme et de la sensibilité dans la poésie. Shenstone dit en 1760 que « La poésie qui m'intéresse maintenant est celle de sentiment plutôt que celle de réflexion : celle qui émeut les passions. »¹¹⁴ Goethe, pris dans le tourbillon passionné de « Sturm und Drang » en Allemagne, s'exprime ainsi en 1773 : « Qu'est-ce qui fait le poète ? Un cœur chaud, tout entier rempli d'un seul sentiment. »¹¹⁵ La place est aux sentiments ; il faut *sentir*, et moins réfléchir. A bas la réflexion froide et sèche, la vraie poésie est celle de l'enthousiasme ardent, la *fureur*, même s'il y a risque de débordement allant des fois jusqu'au pur délire. La poésie est désormais le langage du cœur et de l'âme, car c'est par là que le poète peut se mettre en

¹¹⁴ Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 1, p. 58.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 59.

harmonie avec l'univers et nous communiquer la *vérité*. Car la vérité, la *vraie*, l'*absolue*, est accessible par le cœur, et non pas par la raison.

Diderot présente une description très précise sur le fonctionnement de l'enthousiasme poétique et son effet sur le poète :

Il s'annonce en lui par un frémissement qui part de sa poitrine et qui passe d'une manière délicieuse et rapide jusqu'aux extrémités du corps. [...] Le poète sent le moment de l'enthousiasme : c'est après qu'il a médité.¹¹⁶

Paul Van Tieghem, en commentant ces propos, semble être de l'avis que « méditer » ici soit synonyme de « réfléchir » ; [...] « Notons que cet enthousiasme n'est pas le fruit du hasard, mais l'effet de la réflexion. »¹¹⁷ Mais ne pourrait-on pas envisager qu'il s'agit ici d'une méditation à connotation *mystique*, visant la mise en phase avec les forces de l'univers dans le but de rendre l'âme plus à même de recevoir et de transmettre ses vérités ? Diderot dit lui-même, ainsi que beaucoup d'autres poètes avec lui, que « La poésie suppose une exaltation de tête qui tient presque à l'inspiration divine. »¹¹⁸ Ces idées avaient pour conséquences, certes, des écrits vibrants de passion, mais pour certains poètes cet amalgame de mysticisme et d'enthousiasme leur faisait perdre pied et les rendaient fous. Paul Van Tieghem l'exprime ainsi : « Cet enthousiasme est volontiers mystique, et le divorce d'avec la raison s'accentue. »¹¹⁹

En 1790, soit un an après la Révolution, et bien sous l'emprise de ses idées, le poète suédois Kellgren aimerait que le poète se passionne pour les grandes questions de la vie :

Pose ta main sur ton cœur... Vérité, vertu, justice, humanité : dis, peux-tu prononcer ces noms sans que ton sang s'émeuve, sans que tes fibres tressaillent ?¹²⁰

Et justement, pour Mme de Staël il ne s'agit pas seulement d'exprimer des sentiments vrais et authentiques à travers la poésie – de toute façon je pense qu'elle en serait, de par sa nature, incapable de faire autrement. Non, il fallait également communiquer des idées et des sentiments capables de *transformer* les esprits et la société, en *mieux*. L'enthousiasme est une force génératrice d'optimisme et d'espoir, indispensable dans toute créativité et le moteur de tout progrès. Pour Mme de Staël l'enthousiasme est la source du talent et du génie, dans tous

¹¹⁶ *Ibid.* p. 61.

¹¹⁷ *Id.*

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 62.

¹¹⁹ *Id.*

¹²⁰ *Id.*

les domaines. Elle reprend la définition de l'enthousiasme donnée par les Grecs de l'Antiquité :

Le sens de ce mot chez les Grecs en est la plus noble définition : l'enthousiasme signifie *Dieu en nous*. En effet, quand l'existence de l'homme est expansive elle a quelque chose de divin.¹²¹

Mais voilà que, avec la triomphe de la philosophie sensualiste – la doctrine selon laquelle toutes nos connaissances sont le fruit de nos *cinq sens* et rien d'autre – avec la société marchande qui a vu le jour avec la nouvelle bourgeoisie, avec l'accentuation du gain personnel et de l'amour propre, la donne a changé et les valeurs ne sont plus les mêmes. La noblesse d'esprit et les grandes actions désintéressées ne sont plus à l'ordre du jour, en tout cas, pas autant qu'avant. Il arrive même que toute preuve d'enthousiasme et de grandeur morale fasse l'objet de moquerie, ou de *persiflage*, comme le dit Mme de Staël.

On a vu naître et s'accroître depuis cent ans, en Europe, une sorte de scepticisme moqueur dont la base est la métaphysique, qui attribue toutes nos idées à nos sensations. Le premier principe de cette philosophie est de ne croire que ce qui peut être prouvé comme un fait ou comme un calcul ; à ce principe se joignent le dédain pour les sentiments qu'on appelle exaltés, et l'attachement aux jouissances matérielles.¹²²

Tout ce qui ne peut pas être prouvé – à l'instar d'une expérience physique rendue visible et vérifiable par nos sens – sera qualifié de rêverie risible. Cet état d'esprit agit comme une poison sur les esprits et sur la société en général. D'une part parce qu'il tue toute initiative, par le fait qu'il nous ôte la confiance en nos propres facultés. D'autre part parce qu'il bloque la créativité et l'imagination, car la peur d'être l'objet de moqueries de la part des partisans du concret, fait qu'on juge plus judicieux de rester dans l'ombre. Comme l'âme n'a plus de rôle à jouer, elle devient passive et stérile et finit par se recroqueviller sur elle-même. Assujettie à la philosophie des sensations, l'âme a été écartée de l'équation ; elle n'a plus aucune importance. Désormais nous sommes tous logés à la même enseigne ; il suffit d'être en pleine possession de ses cinq sens pour pouvoir s'exprimer avec certitude de tout et de rien. Tout ce qui est exigé comme talent dans une telle société est le talent de *mieux manigancer* pour gagner encore plus d'argent, et si on s'avoue d'autres désirs ou intérêts on sera qualifié de rêveur et de bon à rien. Le résultat de cet état d'esprit sont la légèreté et la frivolité ; soit tout le contraire de ce que Mme de Staël juge essentiel pour le progrès de l'homme. Ayant fait la constatation de cette tendance inquiétante et préoccupante Mme de Staël prend la décision de

¹²¹ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 301.

¹²² *Ibid.*, p. 113.

consacrer trois chapitres entiers de son œuvre *De l'Allemagne* exclusivement au thème de l'enthousiasme. Elle veut mettre en garde contre cette philosophie sensualiste qui appauvrit et désenchante l'esprit:

Si l'on admettait au contraire que l'âme agit par elle-même, qu'il faut puiser en soi pour y trouver la vérité, et que cette vérité ne peut être saisie qu'à l'aide d'une méditation profonde, puisqu'elle n'est pas dans le cercle des expériences terrestres, la direction entière des esprits seraient changée ; on ne rejeterait pas avec dédain les plus hautes pensées, parce qu'elles exigent une attention réfléchie ; mais ce qu'on trouverait insupportable, c'est le superficiel et le commun, car le vide est à la longue singulièrement lourd.¹²³

Cette arrogance, ce dédain de tout phénomène non-matériel a pour résultat l'incrédulité et l'égoïsme. Du moment où l'homme n'admet pas l'existence d'une autre dimension que celle des objets vérifiables, l'arrogance et l'amour-propre seront le moteur de son être. L'intérêt personnel prendra le dessus de toute pensée élevée et de toute action grandiose, bref, l'enthousiasme ne sera bientôt que le vestige d'un temps révolu. Cette tendance qu'a décelé Mme de Staël et qui l'inquiétait tant, étaient en effet le signe d'un *virement d'esprit* historique, et de là où on se tient aujourd'hui, on ne peut que constater qu'elle était particulièrement lucide et avisée quand elle voulait nous mettre en garde contre ses conséquences.

L'incrédulité dogmatique, [...] est la source de la grande ironie de l'homme envers lui-même : toute dégradation morale vient de là.[...] elle a donné à l'insouciance de la légèreté l'apparence d'un raisonnement réfléchi : elle fournit des arguments spécieux à l'égoïsme, et fait considérer les sentiments les plus nobles comme une maladie accidentelle dont les circonstances extérieures seules sont la cause.¹²⁴

Le persiflage et la frivolité, fruits de la société, paralyse l'enthousiasme ainsi que tout autre sentiment exalté ou élevé du cœur. Ainsi seront fermés le cœur et l'esprit à toute source non-matérielle, à toute inspiration divine.

Il est d'usage, en considérant l'œuvre de Mme de Staël dans son ensemble, de traiter les deux notions de *mélancolie* et d'*enthousiasme* comme des contraires ou des antonymes ; l'un étant l'opposé de l'autre, comme les deux pôles opposés d'un même axe. Monica Hjortberg par exemple, parle de la mélancolie et de l'enthousiasme comme du « couple antonymique »¹²⁵

¹²³ *Ibid.*, p. 114-115.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 117.

¹²⁵ Monica Hjortberg, « Enthousiasme et mélancolie, couple antonymique dans quelques ouvrages de Mme de Staël », *Romansk Forum*, Nr. 16 - 2002/2, Oslo, 2002.

chez Mme de Staël. A mon avis il y a lieu de reconsidérer ce point de vue. Pour Mme de Staël ce n'est pas la *mélancolie* qui représente l'opposé ou la *polarité négative* de l'enthousiasme. La mélancolie est, au contraire, aperçue comme un point de départ fécond, comme un état de vague et de frustration où l'âme se sent à l'étroit et duquel elle veut s'extirper pour pouvoir s'épanouir librement. Ainsi l'état mélancolique n'est pas forcément un état *statique* où l'âme perd sa force et se replie sur elle-même. Tandis que le système philosophique sensualiste et sa suite de *persiflage*, d'ironie et de moquerie, *voilà* les vrais ennemis de l'enthousiasme. C'est par cette attitude- là que tout sentiment exalté et tout élan de grandeur sera éradiqué à l'état embryonnaire.

Et le grand instigateur de cette tendance néfaste se nomme Voltaire. Voltaire aurait, selon Mme de Staël, composé *Candide* pour combattre Leibnitz et sa métaphysique optimiste. Voulant se moquer de sa prétendue naïveté, de son « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes », de son mélange arrangeante de philosophie et de théologie, il écrit *Candide* comme une réaction à Leibnitz ainsi qu'à l'influence des autres systèmes métaphysiques de son époque.

Il prit une humeur singulière contre les causes finales, l'optimisme, le libre arbitre, enfin contre toutes les opinions philosophiques qui relèvent la dignité de l'homme, et il fit *Candide*, cet ouvrage d'une gaieté infernale, car il semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien en commun. Le plus grand poète du siècle, [...] méconnut dans cet écrit toutes les grandeurs morales qu'il avait si dignement célébrées.¹²⁶

Chateaubriand n'est pas en reste, pour lui Voltaire est celui qui a mis « l'incrédulité à la mode ». En lisant les textes respectifs de Mme de Staël et de Chateaubriand sur ce sujet, on ne peut qu'être frappé par l'impression de concordance et de parallèle qu'ils laissent. C'est presque comme s'ils s'étaient mis d'accord sur l'élaboration d'un programme commun : combattre l'influence destructive et insidieuse de la philosophie sensualiste. Chateaubriand, certes, avec sa version bien à lui ; combattre l'influence de ce « système destructeur » pour ainsi mieux défendre le christianisme et l'enthousiasme religieuse. Mais sur ce point ils se rejoignent tous les deux. Mme de Staël est, tout comme Chateaubriand, persuadée de l'origine divine de ce sentiment exalté : « Dieu en nous », même si l'enthousiasme chez elle prend un caractère plus séculier et généraliste.

¹²⁶ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 115.

Tout comme Mme de Staël est outrée par le détachement et le cynisme dont fait preuve Voltaire dans son œuvre *Candide*, Chateaubriand réagit à ce propos de la même manière :

Il eut l'art funeste, chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée ; la religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'in-folio, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme. Un livre religieux paraissait-il, l'auteur était à l'instant couvert de ridicule, [...] ¹²⁷

Ce détachement « démoniaque » chez Voltaire qui avait tant frappé Mme de Staël, n'a pas non plus échappé à Chateaubriand. Il nous fait savoir que Voltaire, tout en riant et en ridiculisant les éventuelles manifestations religieuses ou enthousiastes d'une œuvre qui venait de paraître – suscitant au passage l'acclamation générale de ses disciples – ne pouvait pas s'empêcher de rire en observant leur enthousiasme moqueuse : « il était si supérieur à ses disciples qu'il ne pouvait s'empêcher de rire quelquefois de leur enthousiasme irrégulier. » ¹²⁸ Cette attitude cynique, cet esprit brillant et moqueur dépourvue d'empathie, nous fait penser à une sorte de marionnettiste faisant danser ses sujets à sa guise. Est-ce à ce système-là que l'homme sera assujéti désormais? Voyant le phénomène se répandre Chateaubriand écrit :

Cependant le système destructeur allait s'étendant sur la France. [...] Enfin, il fut reconnu que le christianisme n'était qu'un système barbare dont la chute ne pouvait arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie, et l'élégance des arts. ¹²⁹

Selon Chateaubriand dans l'extrait ci-dessous, Mme de Staël et lui-même n'étaient pas les seuls à avoir constaté la dérive et de vouloir y faire barrage :

Des hommes d'une grande doctrine et d'un esprit distingué essayèrent de s'opposer à ce torrent. Mais leur résistance fut ignorée d'un monde frivole, qui cependant dirigeait la France, ¹³⁰

L'étendue de la philosophie des sensations est une menace à tout ce qui est bon, élevé et noble chez l'homme. La frivolité et le manque de profondeur qui en résulte tue l'enthousiasme ; la source divine de pensées nobles et morales. Car comment se comporter de façon morale si on n'a comme guide que les sens ? Car si on exclut la dimension transcendante comme source de savoir et d'inspiration, le désir du gain et l'intérêt personnel de tout un chacun feront office de fil conducteur, et même les *beaux-arts* n'existeront plus ! Les œuvres artistiques auront été fabriqués à l'aide des cinq sens, de raison et de calcul, et n'auraient pas le pouvoir de nous

¹²⁷ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 55.

¹²⁸ *Id.*

¹²⁹ *Id.*

¹³⁰ *Ibid.*, p. 56

porter au-delà de la dimension matérielle ou de communiquer avec notre *âme*. Elles existeront uniquement sous forme de descriptions froides ou esthétiques, dépourvues de profondeur et de sentiments nobles ; des vulgaires moyens de distraction intéressants surtout par leur valeur pécuniaire.

« Il ne nous vient que de superficiel par le dehors, et la vie sérieuse est au fond de l'âme »¹³¹
dit Mme de Staël.

Chateaubriand écrit à peu près la même chose en parlant de l'*espérance*, qui pour lui semble n'être autre que l'*enthousiasme* pour Mme de Staël, quoique dans un contexte purement religieuse. « L'espérance naît au-dedans de nous, pour se porter au-dehors »¹³² ; elle est fabriquée d'amour pour le divin.

Mais l'enthousiasme n'est pas inoffensive, elle peut aussi entraîner égarements et dérive. Etant un moteur puissant, il convient de le modérer par la sagesse et, parallèlement, la connaissance. Dans le livre *Atala* le narrateur parle des

[...] dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.¹³³

Atala, une jeune indigène, est victime d'un vœu que sa mère a fait en la mettant au monde : pour sauver la vie de sa fille elle a promis au missionnaire que sa fille resterait vierge toute sa vie. Atala, désormais amoureuse de Chactas, dépérit par la tourmente infligée. Le père Aubry, attristé en apprenant cette histoire, dit à Atala :

[...] ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance [...] Vous offrez tous trois un terrible exemple des dangers de l'enthousiasme et du défaut de lumières en matière de religion.¹³⁴

Chateaubriand évoque dans ce passage l'égarement et les conséquences malheureuses engendrés par l'enthousiasme religieux, mais il met également en garde contre l'enthousiasme pour les idées innovatrices de son siècle. L'esprit de liberté avec tout ce qu'il apporte comme nouvelles possibilités et qui enflamme tant Mme de Staël, n'éveille que scepticisme chez Chateaubriand. Les esprits s'emporent et se laissent entraîner sans discernement.

¹³¹ *De l'Allemagne*, tome 2, p 116.

¹³² *Ibid.*, p. 105

¹³³ *Atala*, p. 143.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 128.

Il est certain que notre âme demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore : l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne ; elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions.¹³⁵

. Soit dit en passant, on a l'impression qu'il ne fait pas ici la distinction entre les deux termes « excitation » et « enthousiasme », les deux semblent être des synonymes dans ce contexte. Mais il est vrai que pour Chateaubriand, le seul et véritable enthousiasme, c'est celui engendré par la communion de l'âme avec Dieu. En proie à la confusion et la frustration éternelle, l'âme a besoin de guidance par un principe supérieur ; la *foi*. « De quelque côté qu'on envisage le culte évangélique, on voit qu'il agrandit la pensée, et qu'il est propre à l'expansion des sentiments. »¹³⁶

Dans *l'Essai sur les révolutions* Chateaubriand parle du « goût de l'innovation » comme « le fléau de l'Europe », causant guerres et révolutions. Il est communément admis que c'est l'*enthousiasme* qui a causé la révolution et la guerre civile en Angleterre au siècle précédent. L'histoire se répète, et Chateaubriand se sent la vocation d'éveiller et d'alerter les esprits :

L'enthousiasme vient de l'ignorance, guérissez celle-ci, l'autre s'éteindra : la connaissance des choses est un opium qui ne calme que trop l'excitation.¹³⁷

Il convient donc de tempérer ce genre d'enthousiasme par le savoir et la connaissance. Si l'homme avait enfin réalisé qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que les « innovations révolutionnaires » du siècle actuel ne sont qu'une parmi de multiples répétitions, il aurait pu mettre un terme à cette suite infernale de reprises incessantes. En outre cet enthousiasme pour les choses nouvelles a pour résultat l'immoralité et le relâchement des mœurs. Chateaubriand dénonce ce « faux enthousiasme » infructueuse qui est incapable de combler le vide du cœur. Il devient primordial de réinstaurer l'*enthousiasme religieux*, celui qui a été chassé par les révolutionnaires et leur « grand Voltaire ». Son *Génie du Christianisme* devient le manifeste littéraire de son projet.

Mme de Staël tient également à préciser la différence entre le *vrai* enthousiasme, celui d'origine *divine*, et ses versions dénaturées, dont le fanatisme :

Beaucoup de gens sont prévenus contre l'enthousiasme ; ils le confondent avec le fanatisme, et c'est une grande erreur. Le fanatisme est une passion exclusive dont une opinion est l'objet, l'enthousiasme se rallie à l'harmonie universelle : c'est l'amour du

¹³⁵ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 197.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 405.

¹³⁷ Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions, Etudes historiques*, Paris, Chez Lefèvre, 1836, p.202.

beau, l'élévation de l'âme, la jouissance du dévouement, réunis dans un même sentiment qui a de la grandeur et du calme.¹³⁸

Mais contrairement à Chateaubriand, Mme de Staël ne voit pas d'incompatibilité entre le goût d'innovation et l'enthousiasme, tant que cet enthousiasme est authentique et non pas teinté d'égoïsme, d'ambition personnelle ou de frivolité. On le sait, pour Mme de Staël l'enthousiasme est le concept clef dans sa compréhension du progrès. Notons au passage que quand elle parle de la Révolution sous cette perspective il semble y avoir une faille dans son raisonnement. Sans avoir recours au terme « ignorance » employé par Chateaubriand ci-dessus, on pourrait tout de même être amené à penser que Mme de Staël fait preuve de crédulité ou de manque de lucidité en affirmant qu'il suffit de « terminer l'état révolutionnaire » pour passer au niveau supérieur de l'évolution. N'est-elle pas tombée dans le piège exactement comme décrit par Chateaubriand, ci-dessus ? En traitant la Révolution et ses horreurs comme un phénomène délimité, terminé et appartenant au passé, une simple marche de l'échelle qu'on aurait dépassé et sur laquelle on n'a plus à revenir, son enthousiasme lui fait manquer de discernement et se teinte de naïveté. Les conséquences néfastes d'une Révolution ou d'une guerre sont de nature à durer dans le temps, et l'histoire nous a montré que les scénarios ne font que se répéter, encore et encore. Mme de Staël n'est pas la seule à s'être laissée ainsi emporter ; d'autres libéraux éminents de cette époque, comme par exemple Benjamin Constant, se sont également laisser aller à tirer des conclusions faussées.

Quoiqu'il en soit, mieux vaut pécher par un tant soit peu de *crédulité* que par du cynisme ou du scepticisme ; ces deux qualités semblent d'ailleurs quasi inexistantes dans la nature de Mme de Staël. On pourrait même avancer que cet enthousiasme « crédule », au lieu de lui porter tort, fournit une belle illustration du degré d'intégrité et d'authenticité dans la personnalité de Mme de Staël.

Tout comme Chateaubriand Mme de Staël est convaincue que pour contrer les tendances néfastes de son époque, il faut réinstaurer l'enthousiasme *religieux*. Lui seul est capable de rétablir la morale et de remettre la société sur les rails. « L'enthousiasme seul peut contrebalancer la tendance à l'égoïsme, et c'est à ce signe divin qu'il faut reconnaître les créatures immortelles. »¹³⁹

¹³⁸ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 301.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 302.

L'enthousiasme serait donc une sorte d'antidote au matérialisme et au persiflage, mais ce sentiment divin et exalté est également perçu comme la source du talent, voire du génie. Corinne, avant la représentation de la pièce de *Roméo et Juliette*, tente d'expliquer à Oswald comment le sentiment d'enthousiasme ouvre pour l'inspiration et amplifie son talent :

La poésie, l'amour, la religion, tout ce qui tient à l'enthousiasme enfin est en harmonie avec la nature ; et en regardant le ciel azuré, en me livrant à l'impression qu'il me cause, je comprends mieux les sentiments de Juliette, je suis plus digne de Roméo.¹⁴⁰

L'enthousiasme, défini par Mme de Staël comme étant d'origine divine, reflète ainsi une dimension non visible mais néanmoins réelle, en ce qu'elle constitue une source de savoir, d'inspiration et de vérité absolue. Tout en soutenant cette conception d'enthousiasme *divin*, elle se tourne vers les philosophes pour en avoir une sorte de « preuve raisonnée » de leur part.

C'est en particulier dans l'œuvre de Kant que Mme de Staël semble avoir trouvé le corps d'idées qui s'accorde le mieux avec les siennes et avec son projet de réinstauration de l'enthousiasme. Pour combattre le scepticisme et l'abattement de l'esprit religieux qui a pris le dessus chez les intellectuels de l'Europe, adeptes de la philosophie des sensations et du cynisme ambiant, elle se sert, à l'instar de Chateaubriand, de la littérature pour la diffusion de son message :

La force de l'esprit ne peut jamais être longtemps négative, c'est-à-dire consister principalement dans ce qu'on ne croit pas, dans ce qu'on ne comprend pas, dans ce qu'on dédaigne. Il faut une philosophie de croyance, d'enthousiasme ; une philosophie qui confirme par la raison ce que le sentiment nous révèle.¹⁴¹

Mme de Staël se sert du raisonnement de Kant pour concilier l'idéalisme et la philosophie matérialiste. Kant, grand admirateur de Platon et de sa théorie des idées comme une réalité supérieure à ses manifestations matérielles, a démontré que la raison a ses limites et que le savoir et la certitude nous sont transmis par une autre source que celle de nos sens. En ce faisant il a prouvé par la *raison* qu'il existe une source extérieure de l'homme avec laquelle il est en liaison par transcendance. Voilà comment le raisonnement de Kant vient appuyer les idées de Mme de Staël, en particulier celle de l'origine *divine* de l'enthousiasme.

¹⁴⁰ *Corinne*, p. 193.

¹⁴¹ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 138

La philosophie de Platon est plus poétique que celle de Kant, [...] mais le grand mérite du philosophe allemand a été de relever la dignité morale, en donnant pour base à tout ce qu'il y a de beau dans le cœur de l'homme.¹⁴²

L'irréligion et l'égoïsme de l'époque doivent être neutralisés et l'optimisme et l'amour du beau rétablis.

[...] on devrait regarder comme les bienfaiteurs de leur pays ceux qui n'auraient fait que combattre ce système, et raviver les pensées de Platon, de Descartes et de Leibniz [...]¹⁴³

Mais étant donné la prédominance de la tendance matérialiste de cette époque, une apologie du sentiment exalté chrétien et la noblesse du christianisme, telle que faite par Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, n'est pas suffisante en soi ; elle ne causerait que raillerie et persiflage. Mme de Staël comprend qu'il faut également avoir recours aux moyens en accord avec l'air du temps, il faut employer les outils de l'époque, en l'occurrence la *raison*, pour combattre la philosophie matérialiste et ranimer l'esprit religieux.

[...] le point de vue matérialiste en toutes choses n'offre plus rien d'intéressant ni d'original. Le piquant des plaisanteries contre tout ce qui est sérieux, noble et divin, est usé, et l'on ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine qu'en retournant à la religion par la philosophie, et au sentiment par la raison.¹⁴⁴

Qu'il soit catholique comme pour Chateaubriand, ou protestant avec une touche de philosophie comme pour Mme de Staël ; ces deux grands personnages de l'époque préromantique, dans un même élan d'altruisme exalté, font du rétablissement de l'*enthousiasme religieux* leur cause commune, indiquant par là le chemin aux futurs romantiques.

¹⁴²*Ibid.*, p. 139.

¹⁴³*Id.*

¹⁴⁴*Ibid.*, p. 140

L'IMAGINATION et LE GÉNIE

L'imagination, « cette folle du logis » comme disait avec dédain le philosophe et théologien Nicolas Malebranche, était proscrite et pourchassée durant la période du classicisme.

L'imagination induit en erreur, l'esprit doit obéir aux règles et au dictat de la raison. En poursuivant des chimères on risque de s'égarer dans un univers d'absence et de fantasme. L'imagination détourne l'homme de l'ordre établi et de la vérité divine en l'incitant à les contourner ou même les *surpasser*. On entend comme un écho lointain la doctrine du *péché originel* qui constitue très certainement le fondement de ces idées.

Les adeptes du classicisme pensaient avoir identifié l'idéal de l'esthétique poétique dans la poésie de l'Antiquité, et mettaient toute leur énergie et leur savoir-faire dans l'imitation de celle-ci. Tout un corpus de règles, dont les principaux rédacteurs étaient René Rapin et Nicolas Boileau, avait été établi et les poètes imitateurs devaient s'y conformer scrupuleusement dans leur recherche de la perfection. L'heure est à l'imitation et gare à ceux qui dévient du bon chemin :

On n'ose pas écrire un instant seul et libre : c'est toujours sous les yeux de mille témoins, sous la dictée de tous ces maîtres, dont la présence gêne votre âme et tient l'imagination dans les entraves¹⁴⁵

s'écrit Le Tourneur, traducteur de Young, en 1769.

Mais les successeurs de la dite période ne voyaient pas les choses de cette façon. Ils se sont au contraire attaqués à redorer le blason de l'imagination en lui attribuant la place d'honneur ; ils l'estimaient même indispensable à toute création artistique. Le vent de la révolution est passé par là en faisant tourbillonner les idées et les certitudes. Désormais vues sous un angle différent ils apparaissent vétustes et déplacées. Au seuil d'une nouvelle ère, dans une société transformée et méconnaissable, l'homme se trouve aux prises avec une interrogation sur son identité et sa place dans le monde. Rejetant le « moi haïssable » des classiques, qui étudiaient la nature humaine dans sa globalité ou son *universalité* ; le *moi* et l'imaginaire *individuel* devient la source d'inspiration. L'homme est appelé à changer de paradigme.

Il fallait, d'abord, cette totale remise de l'Homme à lui-même par les révolutions bourgeoises, la découverte d'immenses possibilités, pour que s'affirment les exigences et s'ouvrent les portes de l'imaginaire.¹⁴⁶

¹⁴⁵ Cité par Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 1, p. 22.

¹⁴⁶ Pierre Barbéris, « Chateaubriand et le pré-romantisme », *Annales de Bretagne*, volume 75, 1968, p. 547-558.

A la place de l'imitation des classiques on met désormais l'imagination. Pour sortir de la stagnation qui caractérisait la poésie en général il fallait changer de cap et libérer le talent. Encore une fois l'inspiration leur est arrivé des pays anglo-saxons ; de l'Angleterre et de l'Allemagne. On se servait de l'exemple de Shakespeare pour démontrer que la création de chefs-d'œuvre était possible sans connaissance préalable des anciens. Young déclarait que « les règles sont des béquilles, excellentes pour le boiteux, nuisibles à l'athlète ». Le véritable talent, le *génie*, n'a pas besoin de leçons, mais de liberté pour pouvoir s'épanouir. La revalorisation de la sensibilité et l'esprit de liberté de cette époque révolutionnaire éveillent les capacités créatives de chacun, depuis trop longtemps anesthésiés par le dictat de la raison et les abstractions intellectuelles. Voltaire disait que « le génie brise ces entraves pour voler au sublime »¹⁴⁷, et Rousseau voudrait une poésie plus naturelle et spontanée ; jaillissant librement de la source intérieure : « Le monde réel a ses bornes ; le monde imaginaire est infini ».¹⁴⁸ Diderot trouve que « les règles ont fait de l'art une routine »¹⁴⁹ et il explique que la sensibilité constitue la source de toute création, du génie.

Nous l'avons compris, l'idéal classique du bon goût, du beau et de la raison, s'est fait détrôner par les sentiments, l'imagination et le sublime. Plus que le beau on aspire désormais au *sublime* ; ce sentiment époustouflant d'élévation, cet avant-goût de l'infini, accessible uniquement à ceux pourvus d'une sensibilité fine. Pour avoir une chance de ressentir cette grandeur qui transcende le matériel, c'est-à-dire le monde accessible par les cinq sens, il faut, en plus de la sensibilité, une imagination puissante. Ce n'est pas que le sublime soit *imaginaire*, mais parce qu'il faut une imagination vive pour pouvoir investir le champ de l'inconnu, pour ainsi dire. Sans cette faculté on reste terré dans le concret, dans la matière.

Pour Mme de Staël c'est *l'imagination* qui est la source de toute création poétique, mais elle constate que la poésie française en est tristement exempte. « Dans le Moyen Âge, l'imagination était forte, mais le langage imparfait ; de nos jours le langage est pur, mais l'imagination est en défaut ».¹⁵⁰ En évoquant l'état déplorable de la tragédie en France elle souligne entre autre l'importance pour l'art de se mettre en phase avec la société contemporaine. L'art ne doit pas rester figé, mais être le reflet de la vie. L'art doit rester

¹⁴⁷ Denis Diderot, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Lausanne/Berne, Editeurs M. Diderot/M. d'Alembert, 1782, p. 944.

¹⁴⁸ *Emile ou de l'Éducation*, p. 59.

¹⁴⁹ *Œuvres de Denis Diderot*, tome 10, p. 169.

¹⁵⁰ *De l'Allemagne*, tome 1, p. 207.

vivant, tirer son sujet de la vie réelle, sinon il n'exercera aucun effet sur les esprits, et l'imagination ne sera jamais éveillée.

[...] nous possédons peu de tragédies qui puissent ébranler à la fois l'imagination des hommes de tous les rangs. [...] la question seulement est de savoir si en se bornant, comme on le fait maintenant, à l'imitation de ses chefs-d'œuvre, il n'y aura jamais de nouveaux. Rien dans la vie ne doit être stationnaire, et l'art est pétrifié quand il ne change plus. Vingt ans de révolution ont donné à l'imagination d'autres besoins que ceux qu'elle éprouvait quand les romans de Crébillon peignaient l'amour et la société du temps.¹⁵¹

Et dans la quête d'inspiration il faut se tourner vers d'autres nations, comme l'Allemagne et l'Italie. L'esprit français a besoin d'être réveillé :

La stérilité dont notre littérature est menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse ; [...] il nous importe surtout de retrouver la source des grandes beautés.¹⁵²

Contrairement à la littérature française, stagnée et figée à cause des règles et des préceptes de la période classique, la littérature allemande a pu se développer librement, et elle semble continuer sur sa lancée.

La fécondité de l'imagination des Allemands les appelle à produire plutôt qu'à corriger [...] La langue n'est pas fixée : le goût change à chaque nouvelle production des hommes de talent ; tout est progressif, tout marche, et le point stationnaire de perfection n'est point encore atteint ; mais est-ce un mal ? Chez toutes les nations où l'on s'est flatté d'y être parvenu, l'on a vu presque immédiatement après commencer la décadence, et les imitateurs succéder aux écrivains classiques, comme pour dégoûter d'eux.¹⁵³

L'imagination a besoin de liberté pour se développer, il faut lui donner de l'espace pour qu'elle soit créative et produise « des grandes beautés », sinon elle se recroqueville sur elle-même dans un état de léthargie stérile. *Corinne ou l'Italie*, l'œuvre phare de Mme de Staël, parue en 1807, donne une belle illustration de ce qui arrive à l'imagination, au *génie*, quand on lui bloque son expansion en lui imposant des contraintes.

Le livre raconte l'histoire de Corinne, une belle jeune femme poétesse et célibataire, vivant pleinement et librement sa vie dans une Italie qui lui ressemble. Son talent se nourrit du soleil, de la beauté, de la joie et de l'admiration de ses compatriotes dans un pays où il fait bon vivre. La jeune femme, immensément talentueuse, possède comme un don divin ; celui d'une imagination particulièrement féconde et vivace, lui rendant capable d'éloquence et

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 258.

¹⁵² *Ibid.*, p. 48.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 215.

d'improvisation poétique, exaltant les âmes et leur faisant toucher les sphères célestes du *sublime*. Corinne, quand elle se produisait en publique, transcendée par le génie poétique, se laissait emporter par son enthousiasme et oubliait sa timidité naturelle : « Ce n'était plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée qui se consacrait avec joie au culte du génie. »¹⁵⁴

Lord Nelvil, ou Oswald, jeune homme sombre, chagriné et aux mœurs rigides, tombe sous le charme de cette femme extraordinaire. Il se laisse d'abord aller à l'admiration avant de commencer, au fur et à mesure que leur relation se développe et que leur amour grandit, à brider le talent de Corinne par ses exigences et la force même de leur amour. Corinne essaye en vain d'expliquer à son amant que la force de sa passion pour lui perturbe sa créativité :

Le talent a besoin d'une indépendance intérieure que l'amour véritable ne permet jamais. – Ah ! s'il est ainsi, s'écria lord Nelvil, que ton génie se taise et que ton cœur soit tout à moi.¹⁵⁵

Mais un jour heureux, quand ils venaient tout juste de se connaître, Oswald, qui pendant un bref moment s'est laissé distraire de sa morosité habituelle, s'exclame à Corinne qui lui sert de guide : « Rome montrée par vous, Rome interprétée par l'imagination et le génie ; *Rome, qui est un monde, animé par le sentiment, sans lequel le monde lui-même est un désert !* »¹⁵⁶

La sensibilité de Lord Nelvil, touchée par l'imagination libératrice de Corinne, lui a permis d'atteindre une nouvelle dimension et de sentir s'élever son âme à un niveau d'appréciation plus riche et plus complète. Car l'imagination divine, le *génie*, rayonne sur ceux qui y sont exposés et mettent les âmes en diapason dans une harmonie céleste. La source de l'imagination réside dans l'âme, mais la source risque de tarir si elle est obstruée ou déviée. Quand l'âme est à l'étroit, quand elle est accablée par les contraintes ou les soucis et qu'elle manque de liberté pour son épanouissement, elle se meurt. Tel sera malheureusement le sort que connaîtra Corinne, qui commence petit à petit à dépérir physiquement pour finalement succomber, de cet état de vague à l'âme. Cette affectation est d'une telle puissance que, tout en étant consciente du phénomène, même la *raison* ne lui porte aucun secours :

Il n'est plus temps, interrompit Corinne, il n'est plus temps, la douleur est déjà dans mon sein, ménagez-moi. Vous, de la douleur ? reprit Oswald ; est-ce au milieu d'une carrière si brillante, de tant de succès, avec une imagination si vive ? Arrêtez, dit Corinne, vous ne me connaissez pas ; de toutes mes facultés la plus puissante, c'est la faculté de souffrir. Je suis née pour le bonheur, mon caractère est confiant, mon

¹⁵⁴ *Corinne*, p. 68.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 430.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 100.

imagination est animée, mais la peine excite en moi je ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort.¹⁵⁷

Tout en étant la source de sa créativité et de sa vie de poétesse, cette même imagination, la marque d'une âme sensible, sera la cause de son malheur. Sa fin, noble et émouvante, est digne d'une véritable tragédie, mais une tragédie *moderne* ; issue de la réalité de sa société contemporaine.

L'imagination est ainsi comprise comme une faculté ou un don, qui dans le meilleur des cas, devient une source de créativité, mais qui peut également s'avérer destructrice et mortelle si on se laisse entraîner dans la direction des ténèbres.

Dans son roman *Corinne ou l'Italie* Mme de Staël nous présente l'image de ces deux polarités. Selon Mme de Staël c'est surtout la *femme* qui serait sujette à ce genre d'égarement, car dans la vie d'une femme l'imagination et la rêverie joueraient un rôle particulier. Ceci serait propre à la condition féminine : à cause de sa condition restreinte dans la société, la femme a du se trouver une échappatoire ; elle se sert de son imaginaire pour se soustraire aux règles et aux conventions – limites par lesquelles les hommes sont moins affectés.

Chateaubriand, également convaincu du rôle primordial de l'imagination dans la littérature, contribue à travers ses œuvres à lui rendre sa place de choix. Selon Emile Faguet, écrivain et critique littéraire, c'est « Chateaubriand qui a renouvelé l'imagination française ».¹⁵⁸ A l'instar de Mme de Staël, Chateaubriand déplore l'état actuel de la littérature : « Il y a eu dans notre âge, à quelques exceptions près, une sorte d'avortement général des talents. »¹⁵⁹ Mais il semble plutôt trouver la cause de ce triste état de choses chez les adeptes des *Lumières* :

Les disciples de la nouvelle école flétrissent l'imagination avec je ne sais quelle vérité, qui n'est point la véritable vérité. Le style de ces hommes est sec, l'expression sans franchise, l'imagination sans amour et sans flamme ; ils n'ont nulle onction, nulle abondance, nulle simplicité. On ne sent point quelque chose de plein et de nourri dans leurs ouvrages ; l'immensité n'y est point, parce que la divinité manque.¹⁶⁰

Pour Chateaubriand il n'y a que les mystères et la grandeur de la religion chrétienne, plus précisément le catholicisme, qui puissent éveiller l'âme en la faisant sortir des bornes de la réalité matérielle. L'imagination sans la foi est comme une fiction stérile, sans but, sans la

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 126.

¹⁵⁸ Emile Faguet, *Études littéraires sur le XIXe siècle*, Paris, Editions Contemporaines Boivin et Cie, 1949, p. 90.

¹⁵⁹ *Génie du christianisme*, tome 2, p. 28.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 29.

guidance d'un principe supérieur. Les incrédules ne sont pas capables de grandes actions faites de bonté authentique, ni d'élévation de l'âme dans un noble élan altruiste :

Et voilà pourquoi ces cœurs qui ne *croient* rien, qui traitent d'illusions les attachements de l'âme, et de folie les belles actions, qui regardent en pitié l'imagination et la tendresse du génie ; voilà pourquoi ces cœurs n'achèveront jamais rien de grand, de généreux : ils n'ont de foi que dans la matière et dans la mort, et ils sont déjà insensibles comme l'une, et glacés comme l'autre.¹⁶¹

Sans l'imagination il n'y aura pas d'aspiration vers un monde inconnu et l'âme ne pourra pas s'affranchir et prendre son envol ; elle se trouvera désailé et clouée au sol. Mme de Staël pense que pour émouvoir et stimuler l'imagination, il faut se défaire des règles et des scrupules de toutes sortes et oser davantage de hardiesse et de profondeur. La tragédie française est trop polie et pas assez parlante ; il lui faut un peu moins d'artificiel et de conventionnel. Il lui manque ce côté imprévisible et surprenant apte à faire battre le cœur des spectateurs :

Cette nature est belle et soigneusement parée, mais on s'en fatigue à la longue, et le besoin de se plonger dans des mystères plus profonds doit s'emparer invinciblement du génie. [...] quand on voit de quelle stérilité notre littérature est menacée, [...] nos écrivains [...] ne feraient-ils pas bien de devenir à leur tour conquérants dans l'empire de l'imagination ?¹⁶²

Seule l'imagination peut raviver la littérature, mais pas n'importe laquelle, pas celle qui n'est destinée qu'à nous choquer ou nous faire rire à dépens de la vertu et de la morale, sans avoir le pouvoir de nous porter plus loin. L'imagination dont on a besoin c'est celle qui nous touche directement, celle qui parle à notre âme des mystères propres à l'homme et son destin. Selon nos deux auteurs l'homme a besoin de l'imagination pour approcher de l'incompréhensible divin qui le dépasse, et l'âme exulte en s'élevant vers les sphères d'un monde supérieur.

Quand Chateaubriand a publié le *Génie du Christianisme*, sa fervente apologie du catholicisme, où il souligne, entre autre, son rôle déterminant pour l'imaginaire et la littérature, Mme de Staël saute en selle. Elle, qui prenait la défense de la religion protestante contre la religion catholique, se sentait obligée de ramasser le gant. Selon les hommes de l'église catholique c'est la *Réforme* qui, en introduisant l'esprit d'examen, aurait « rendu l'imagination aride, et mis le doute à la place de la foi »¹⁶³ Chateaubriand partage leur avis en

¹⁶¹ *Ibid.*, tome 1, p. 103.

¹⁶² *De l'Allemagne*, tome 1, p. 259.

¹⁶³ *Ibid.*, tome 2, p. 256.

parlant du « protestantisme qui ne sacrifie point à l'imagination. »¹⁶⁴ Mme de Staël rétorque que c'est au contraire le *catholicisme* qui bride l'imaginaire, par la peur, par les dogmes et les superstitions et que « c'était pour faire usage de toutes les facultés de l'esprit et de l'imagination qu'on réclamait avec force la liberté de penser. »¹⁶⁵

C'est une chose touchante que les cérémonies des protestants ! Ils ne s'aident pour vous émouvoir que de la religion du cœur ; ils la consacrent par les souvenirs imposants d'une antiquité respectable, ils parlent à l'imagination, sans laquelle nos pensées n'acquerraient aucune grandeur, sans laquelle nos sentiments ne s'étendraient point au-delà de nous-mêmes ; mais l'imagination qu'ils veulent captiver, loin de lutter avec la raison, emprunte d'elle une nouvelle force. Les terreurs absurdes, les croyances bizarres, tout ce qui rétrécit l'esprit enfin, [...] Notre âme n'a pas besoin de superstition pour recevoir une impression religieuse et profonde ; [...]¹⁶⁶

Qu'en est-il réellement ? L'imagination peut-elle résister à l'examen de la raison ? Ainsi décortiquée, ne tombera-t-on pas dans le piège du réductionnisme ? N'aurait-t-elle pas plutôt besoin d'une liberté absolue et sans contraintes pour pouvoir agir et s'épanouir ? Serait-il possible de les unir, la raison et l'imagination, comme semble le préconiser Mme de Staël, dans une synthèse plus riche et plus vraie ? Car l'imagination sans la raison relève de la croyance ; c'est-à-dire de la superstition mise en système. Ce système d'obéissance aveugle n'est pas productif : Il en résulte un état de stagnation et de résignation chez le commun des mortels mêlé avec un sentiment de frustration chez les hommes d'esprit élevé, se sentant prisonniers dans un système sans issu.

Chateaubriand demeure intransigeant à ce sujet. Pour lui l'imagination, le génie, ne peut être que chrétien. La raison et la pensée philosophique ne peuvent jamais initier à l'expérience de l'absolu, seule le peut l'imagination exaltée par l'aspiration vers l'infini. Après qu'il a lu *De la littérature* par Mme de Staël, sa langue de critique se délie. Dans une lettre adressée à son ami le Comte de Fontanes, Chateaubriand reproche à Mme de Staël son sophisme et son imagination superficielle, selon lui typiquement féminine, quoique « quelquefois pleine de charmes »¹⁶⁷ :

[...] les esprits pédantesques, comme moi, ne sont point du tout contents de cette démarche précipitée. Ils voudraient qu'on eût creusé plus avant dans le sujet ; qu'on n'eût pas été si superficielle ; et que, dans un livre où l'on traite de la chose la plus

¹⁶⁴ *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, Paris, Ladvocat, 1827, tome 6, p. 22.

¹⁶⁵ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 257.

¹⁶⁶ Mme de Staël, *Delphine*, Paris, Charpentier, 1839, p. 545.

¹⁶⁷ Chateaubriand, *Lettre sur la perfectibilité*, p. 7.

grave du monde, la pensée de l'homme, on eût moins senti l'imagination, le goût du sophisme, et la pensée inconstante et versatile de la femme.¹⁶⁸

Chateaubriand est de l'avis qu'elle a obnubilé l'influence du christianisme sur l'esprit humain, seul capable selon lui d'apporter de la profondeur et de l'élévation à l'imaginaire. Il lui conseille de revenir à la pensée religieuse, car « Le sophisme des idées repousse, l'érudition ne satisfait pas, et le cœur surtout est trop sacrifié à la pensée. »¹⁶⁹

Le susnommé Emile Faguet avance une explication à cette propension de Mme de Staël à penser et à réfléchir, bref, à *intellectualiser*. La cause se trouverait dans son enfance, à la maison avec ses parents, dans cette atmosphère particulière où elle débutait sa vie de jeune femme. Selon lui c'est son « éducation idéologique » qui aurait endigué son imagination artistique – l'esprit aurait pris le dessus de l'âme l'empêchant de s'élever et de prendre son envol :

Jamais enfance ne fut moins solitaire, moins instinctive et intérieure, moins propre à former un artiste, et, en effet, elle ne le fut point. Elle vivait déjà de lecture et de parole, c'est-à-dire de pensée. Elle lisait Rousseau, faisait des extraits et des commentaires de Montesquieu, et discutait avec Thomas, Marmontel, Grimm, Raynal. Il n'était point d'heure du jour où elle ne fut en contact avec une idée. [...] Mais déjà elle se pénétrait profondément de tout l'esprit de son époque, sensibilité romanesque, excès de sociabilité, foi naïve et absolue dans les idées. Cette éducation l'a faite *idéologue*, femme de conversation mondaine, et femme de sentiment exalté ; elle atténuait ou empêchait de naître l'imagination artistique ; elle inclinait cette âme, déjà puissante, à mettre son imagination dans le maniement des idées. Et voilà que dans sa vie de jeunesse, toute en conversations savantes et spirituelles, en lectures immenses, en discussions, en écritures déjà, en pensées mille fois creusées et maniées de toute sorte, ses sentiments sont devenus des idées.¹⁷⁰

Mme de Staël demeure convaincue du bienfait de la raison et l'esprit d'examen, mais jointe à l'imagination et la sensibilité. Elle est persuadée qu'une approche éclectique est la méthode la plus fructueuse : La sensibilité, l'imagination, la raison servent l'une à l'autre. « Chacune des ses facultés ne serait qu'une maladie, qu'une faiblesse au lieu d'une force, si elle n'était pas modifiée ou complétée par la totalité de notre être. »¹⁷¹

« Si dans la religion, comme dans les autres affections humaines on peut réunir ce que l'imagination et la raison souhaitent, il y a paix dans l'homme ; »¹⁷² soutient Mme de Staël.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 3.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 7.

¹⁷⁰ Emile Faguet, *Mme de Staël*, Paris, Revue des Deux Mondes, 1887, 3e période, tome 83, pp. 357-394.

¹⁷¹ *De l'Allemagne*, tome 2, p. 95.

¹⁷² *Ibid.*, p. 257.

Pourtant, comme on a pu le constater plus haut, la raison n'a été d'aucun secours à Corinne dans son égarement désastreux.

Chateaubriand n'est pas étranger aux conséquences néfastes d'une imagination non guidée. René, courant après le bonheur sans savoir par où commencer, se trouve confronté à un vide spirituel. Eternel insatisfait, victime de son imagination débridée, il raconte son triste histoire au père Souël et à Chactas :

On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre ; hélas ! je cherche seulement un bien inconnu, dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout les bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ?¹⁷³

Pour toute réponse le père Souël lui dit d'arrêter de gémir, de se débarrasser de ses illusions et se mettre au travail avec et au bénéfice de ses semblables. « La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. »¹⁷⁴

Le message de Chateaubriand semble clair ; sans la religion l'imagination se dérègle et l'homme est voué à la dérive. En évoquant un état d'âme qu'il appelle le « vague des passions » il décrit ce phénomène de manière intime et détaillée. Cette condition singulière serait propre à la condition de l'homme moderne, et constituerait une des déclinaisons du fameux *mal du siècle* :

L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide ; et, sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.¹⁷⁵

D'où l'importance du *vécu* ; car même avec une imagination abondante aucune création artistique n'est possible sans, au préalable, avoir fait l'expérience personnelle de ce qu'on veut transmettre. Gare à celui qui croit son imagination supérieure à la nature, à la *Création* ! Son imagination l'emmènera à la dérive, et ce jusque dans les méandres de la folie. Quand il se trouve confronté au *vrai* paysage dont il s'était fait une image dans son esprit, le poète se sent désillusionné et désenchanté :

Notre jeune poète ou notre jeune peintre s'écrie : "J'imaginai mieux que cela" ; et

¹⁷³ René, p. 29.

¹⁷⁴ Ibid., p. 51.

¹⁷⁵ Génie du Christianisme, tome 1, p. 309.

il tourne le dos avec dédain. Mais si son esprit est bon, il reviendra bientôt de ses notions exagérées ; il rectifiera son imagination ; rien ne lui paraîtra désormais plus grand que les ouvrages formés par une puissance première. Il renversera ces montagnes entassées dans sa tête où tous les sites, tous les accidents, tous les végétaux étaient confondus.¹⁷⁶

Mme de Staël rejoint Chateaubriand dans cette façon de voir. L'imagination seule ne suffit pas, il faut savoir de quoi on parle, du haut de son expérience propre. On notera la distinction qu'elle fait entre le monde matériel – dans lequel l'imagination de l'esprit suffirait – et la nature humaine, *l'âme*, nécessitant l'appui d'un principe supérieur ; en l'occurrence le *ciel* :

On dit beaucoup que l'esprit peut suppléer à tout ; je le crois, dans les écrits où le savoir-faire domine ; mais quand on veut peindre la nature humaine dans ses orages et dans ses abîmes, l'imagination même ne suffit pas ; il faut avoir une âme que la tempête ait agitée, mais où le ciel soit descendu pour ramener le calme.¹⁷⁷

Comme pour Chateaubriand, la pensée de Mme de Staël compose en permanence avec la dimension divine, mais contrairement à Chateaubriand cette dimension n'a pas la priorité ; elle se dispute la première place avec les nouvelles idées du siècle. Souvent sans désigner de façon explicite le Dieu des chrétiens, elle évoque cependant une source ou un principe *divins* qui s'apparenteraient plutôt à la conception *déiste*. En parlant de la *poésie lyrique*, il semblerait que cette dimension soit la condition *sine qua non* de la poésie inspirée. Mme de Staël décrit cet état de grâce où le poète sent son imagination s'enfler comme inspirée par le divin, permettant à l'âme de s'élever vers les sphères du *sublime* :

[...] il faut, pour concevoir la vraie grandeur de la poésie lyrique, errer par la rêverie dans les régions éthérées, oublier le bruit de la terre en écoutant l'harmonie céleste [...] la poésie lyrique ne raconte rien, [...] elle plane sur les pays et sur les siècles ; elle donne de la durée à ce moment sublime pendant lequel l'homme s'élève au-dessus des peines et de plaisirs de la vie. Il se sent au milieu des merveilles du monde comme un être à la fois créateur et crée, [...] et se prosterne devant Dieu.¹⁷⁸

Pour Chateaubriand l'imagination est intéressante ou utile dans la mesure où elle sert à *rapprocher l'homme à Dieu*, car exaltée par la foi elle procure à l'âme de la noblesse et de l'élévation. Mais, attention : il ne faut surtout pas se laisser emporter par une imagination impétueuse ou essayer de surpasser la Création – au contraire, les poètes doivent faire appel aux « enchantements de l'imagination » pour servir la religion. Cela vaut également pour la science ; pour éviter les conséquences néfastes de l'imagination elle doit être guidée par les

¹⁷⁶ Chateaubriand, *Œuvres complètes*, tome XXII, p. 9-10.

¹⁷⁷ *De l'Allemagne*, tome 1, p. 194.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 207.

principes de la foi chrétienne. Quand l'homme était encore au stade de sa « constitution primitive », avant le dérèglement et l'égarement fatals dû au *péché originel*, il

[...] ressemblait au reste de la création, et [...] cette constitution se formait du parfait accord du sentiment et de la pensée, de l'imagination et de l'entendement. On en sera peut-être convaincu, si l'on observe que cette réunion est encore nécessaire aujourd'hui pour goûter une ombre de cette félicité que nous avons perdue.¹⁷⁹

Car selon Chateaubriand, l'univers n'est pas le fruit du hasard, mais bien le produit d'une imagination et d'une intelligence supérieures. « On pourrait dire que l'homme est la pensée manifestée de Dieu, et que l'univers est son imagination rendue sensible. »¹⁸⁰

Face aux questions soulevées par les nouveaux courants de cette époque bouleversée Chateaubriand nous présente *une* réponse : le catholicisme. Tout doit être relaté à la religion ; elle représente l'*alpha et l'oméga* ; le leitmotiv sous lequel tous les autres phénomènes doivent être rangés. Il ne les rejette pas, il les examine selon la méthode rationaliste « moderne » en vogue, puis il met tout son cœur et son esprit en œuvre pour nous expliquer – pour qu'on en soit convaincu à notre tour – quelle est leur place par rapport à celle de la religion. Mme de Staël de son côté est plutôt curieuse et enthousiaste face aux nouvelles idées de son temps. Pour elle l'imagination doit servir d'outil pour explorer et ouvrir la voie, permettant par là d'unir le meilleur de toutes ces tendances en une compréhension nouvelle.

¹⁷⁹ *Génie du Christianisme*, tome 1, p 125.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 152.

CELTES, SAUVAGES ET MOYEN ÂGE

Dans leur quête de la « vraie poésie », celle d'*avant* l'imitation de l'Antiquité par les classiques, les poètes préromantiques tournent le regard vers d'autres horizons pour trouver de l'inspiration. On se tourne vers d'autres nations, vers des cultures pas trop civilisées, dans l'espoir d'y trouver la source de la véritable poésie. « La vraie poésie appartient plus aux peuples encore barbares qu'aux peuples plus instruits et civilisés. »¹⁸¹

On voudrait goûter le langage innocent et immaculé de l'âme, comme elle s'exprimerait dans un contexte libre et naturel. L'image du « noble sauvage », pur produit de l'harmonie naturelle et parlant la langue de l'univers, agit comme un aimant. C'est la mode des voyages ; on rêve de pays exotiques, de barbares, de sauvages et de sagesse intuitive et authentique.

Le moyen-âge occidental se verra anobli et deviendra l'objet d'un intérêt renouvelé. Puisque les poètes classiques s'étaient bornés à étudier et à imiter les œuvres de l'antiquité, les poètes « modernes » puisent dans l'histoire chrétienne occidentale, du côté de la chevalerie médiévale, censée véhiculer les valeurs nobles et élevées, fondées sur le christianisme.

D'autres encore trouvent dans la culture *celte*, avec pour figure principal l'emblématique *Ossian*, une source d'inspiration considérable pour la poésie de cette époque. On s'était également penché sur la mythologie scandinave et islandaise, mais jugée trop barbare, dure et crue comparée à la poésie ossianique, cette dernière lui a été préférée. N'ayant pas non plus le pouvoir d'émouvoir les cœurs ou d'enflammer les esprits, l'intérêt qu'on y portait s'est estompé et le genre n'aura eu qu'une influence relative sur la littérature française. « Puis le romantisme a triomphé, et la poésie scandinave chez nous s'est ou tarie ou transformée. »¹⁸²

Mme de Staël prône un retour à la poésie inspirée et spontanée opposée à la poésie imitatrice des classiques

[...] la question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre. La littérature des Anciens est chez les modernes une littérature transplantée : la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore.¹⁸³

¹⁸¹ Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 1, p. 38.

¹⁸² *Ibid.*, p. 173,

¹⁸³ *De l'Allemagne*, tome 1, p. 213.

Par le terme « romantique » employé ci-dessus Mme de Staël précise qu'elle entend une poésie « qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques » et chrétiennes, se distinguant ainsi de la poésie classique et préchrétienne des Anciens.¹⁸⁴ Il nous faudra une poésie nationale qui exprimerait l'âme et le caractère propre au peuple. A travers une discussion entre Corinne, le comte d'Erfeuil et le prince Castel-Forte, Mme de Staël laisse transpirer son opinion sur le sujet : Le comte trouve que les auteurs classiques, en tant que « parfaits modèles », font autorité dans le domaine de la poésie et qu'il faudrait absolument les imiter. Partageant nullement ce point de vue, Corinne rétorque :

J'ai de la peine à croire, [...] qu'il fût désirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentiments et d'esprit, [...]¹⁸⁵

Le comte, perplexe, demande à Corinne si son souhait serait d'admettre

chez nous la barbarie tudesque, les nuits d'Young des Anglais, les *Concetti* des Italiens et des Espagnols ? Que deviendraient le goût, l'élégance du style français après un tel mélange ?¹⁸⁶

Ce à quoi le prince Castel-Forte répond :

Il me semble que nous avons tous besoin les uns des autres ; la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connaître, une nouvelle sphère d'idées ». ¹⁸⁷

Nous savons que cette idée est chère à Mme de Staël ; c'est par l'échange interculturel que l'esprit humain peut évoluer et progresser. Ses deux œuvres *De l'Allemagne* et *Corinne ou l'Italie* incarnent cette noble aspiration de faire connaître aux lecteurs les littératures et les cultures étrangères.

Il faudrait cependant que cette poésie soit accessible au *peuple*, et non pas, comme à l'époque classique, le domaine exclusif d'une élite instruite. La poésie doit parler des choses qui concernent et qui touchent les hommes de façon directe, chose qui n'est pas si évidente quand on relate les actions qui se sont déroulés dans une époque révolue ou dans un pays inconnu.

[...] ces poésies d'après l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national. La poésie française étant la plus classique de toutes les poésies modernes, elle est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple. »¹⁸⁸

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 211.

¹⁸⁵ *Corinne ou l'Italie*, p. 176.

¹⁸⁶ *Id.*

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 177.

¹⁸⁸ *De l'Allemagne*, tome 1, p. 213.

Et où la trouve-t-on, cette poésie ? Il faudrait puiser dans le patrimoine historique et culturel de la France même, plus précisément dans le *moyen-âge chrétien*. Car comparé à la poésie des Anciens, qui était entièrement dans l'action, le christianisme, beaucoup plus nuancé, apporte la dimension du cœur, de l'âme et des sentiments intérieurs. Il y a là une profondeur et une sensibilité à valoriser qu'on ne trouve pas dans la poésie de l'Antiquité. « L'honneur et l'amour, la bravoure et la pitié sont les sentiments qui signalent le christianisme chevaleresque. »¹⁸⁹ Le christianisme amplifie les sentiments et les dispositions de l'âme en lui procurant un sens et un objectif. Comme chaque pays a son originalité nationale, son *âme*, il faudrait que leur littérature en porte l'empreinte. De cette manière, par l'échange littéraire entre les nations, tous pourraient contribuer, réciproquement, à l'enrichissement culturel et à l'évolution idéologique.

[...] la littérature fondée sur les souvenirs de la chevalerie, sur le merveilleux du Moyen Age [...] La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau ; elle exprime notre religion ; elle rappelle notre histoire : son origine est ancienne, mais non antique.¹⁹⁰

Mme de Staël se fait presque nostalgique en évoquant l'esprit et les valeurs du Moyen Âge ; elle consacre tout un chapitre à ce thème dans son œuvre *De l'Allemagne*. L'amour, le respect de la femme, la noblesse de l'esprit, la défense du faible ; « il n'est point de pays où les chrétiens aient été de plus nobles chevaliers et les chevaliers de meilleurs chrétiens qu'en France.¹⁹¹ » Car même si la chevalerie a pris sa naissance dans le nord, « c'est dans le midi de la France qu'elle s'est embellie par le charme de la poésie et de l'amour. »¹⁹² Tout cet univers se trouve exprimé dans la poésie chantée par les trouvères et les troubadours français et Mme de Staël se pose la question à savoir si « c'était peut-être à cette source que nous devons puiser une littérature vraiment nationale. »¹⁹³

Chateaubriand n'est pas aussi détaillé ou explicite que Mme de Staël quand il évoque le Moyen Âge et son importance pour la littérature, ni semble-t-il y avoir identifié la source « véritable » de la nouvelle poésie. Pourtant ces opinions sur le sujet ne sont pas vraiment différentes de celle de Mme de Staël. En parlant des guerriers dans la poésie, il proclame la supériorité du chevalier chrétien de l'époque médiévale – tel que décrit, entre autres, par le

¹⁸⁹ *Id.*

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 214.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 70.

¹⁹² *Ibid.*, p. 69.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 70.

Tasse dans l'épopée *Jérusalem délivrée* – par rapport au héros polythéiste d'Homère, mais également par rapport à l'esprit des modernes.

En comparant les guerriers de l'époque polythéiste aux guerriers chrétiens dans ladite œuvre, Chateaubriand décrit ces derniers comme étant « francs, désintéressés et humains », tandis que les premiers sont caractérisés comme « des espèces de monstres ». ¹⁹⁴ « [...] il nous semble que les personnages de la *Jérusalem* sont supérieurs à ceux de l'*Iliade*. » ¹⁹⁵ Selon Chateaubriand la différence entre les deux serait due au « beau idéal moral » généré par le christianisme :

C'est ce qui fait la beauté des temps chevaleresques, et ce qui leur donne la supériorité, tant sur les siècles héroïques que sur les siècles tout à fait modernes. ¹⁹⁶

Ni dans les siècles héroïques ni dans le siècle moderne ne trouvera-t-on la source de la vraie poésie ; car le polythéisme fournit des caractères trop « barbares » et le modernisme est trop éloigné de la nature et de la religion du cœur.

La chevalerie seule offre le beau mélange de la *vérité* et de la *fiction*. [...] le vrai et l'idéal sont les deux sources de l'intérêt poétique : le touchant et le merveilleux. ¹⁹⁷

Ce retour vers les sources d'un temps plus héroïque, plus pur et plus vrai, prend chez Chateaubriand une connotation particulière ; elle porte l'empreinte de son vécu personnel, notamment celle de la nostalgie d'un passé révolu. C'est la nostalgie de la *vraie* France, celle d'avant la Révolution, avant le déclin, avant la *chute* ; c'est la quête du *paradis perdu*. L'idéologie chevaleresque et désormais *romanesque* représente son univers perdu. Le vide et la souffrance, ce mal du siècle, l'incite à chercher son Eden là où la société n'a pas encore fait ses ravages, là où l'harmonie initiale est toujours intacte et où l'homme chante encore son langage. Des réminiscences d'un autre temps il tourne le regard vers les civilisations encore vierges de toute artifice. « Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertu, ou moins de malheurs, que les races évanouies. » ¹⁹⁸ Alors il part en voyage, il part à la recherche de l'homme authentique, du *Sauvage*, aux quatre coins du monde.

Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux. Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable

¹⁹⁴ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 275.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 275.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 276.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 277.

¹⁹⁸ *René.*, p. 22.

don le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et se sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme des petits enfants ; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie, ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.¹⁹⁹

Plusieurs œuvres de Chateaubriand – comme *Voyage en Amérique*, *René*, *Atala*, *Les Natchez* – sont des témoignages de ses voyages de recherche, et contribueront à développer le goût pour l'*exotisme*, ce nouveau mouvement littéraire qui prend de l'ampleur durant cette époque.

Mme de Staël ne semble pas sujette au même engouement pour les « sauvages » que Chateaubriand, néanmoins elle semble partager son avis concernant la société moderne et son inaptitude à générer de la *vraie* poésie. Dans l'extrait suivant elle parle de la différence entre la prose et la poésie et leurs rapports avec les hommes d'une instruction plus ou moins importante. L'homme peu ou pas instruit se laisse inspirer directement de la nature dans laquelle il vit, sans être bridé par les impératifs d'une société de convenances. Il serait plus intuitif et plus spontané, donc plus *vrai* :

Un homme supérieur disait *que la prose était factice, et la poésie naturelle* : en effet, les nations peu civilisées commencent toujours par la poésie, et dès qu'une passion forte agite l'âme, les hommes les plus vulgaires se servent, à leur insu, d'images et de métaphores ; ils appellent à leur secours la nature extérieure pour exprimer ce qui se passe en eux d'inexprimable. Les gens du peuple sont beaucoup plus près d'être poètes que les hommes de bonne compagnie, car la convenance et le persiflage ne sont propres qu'à servir de bornes, ils ne peuvent rien inspirer.²⁰⁰

L'énorme succès des poèmes Ossianiques s'inscrit dans ce contexte de quête d'authenticité. Ossian, un barde écossais du III^{ème} siècle, aurait composé plusieurs poèmes que le poète écossais James Macpherson aurait recueillis, puis traduits de la langue d'origine, le *gaélique*, avant de les publier en 1765. Les poèmes racontent les aventures du vaillant guerrier irlandais Finn, son fils Ossian et le reste de leur clan, tous tragiquement exterminés lors d'une bataille féroce. Ossian était le seul survivant pour chanter la triste histoire des siens. Aussitôt parue, l'œuvre a connue un succès immédiat ; c'était *exactement* ce dont les modernes avaient besoin : L'amour, la vertu, la magie, le romanesque, la morale, le chevaleresque, la délicatesse et le héroïsme ; tout y est. Sa popularité est telle qu'elle déclenche une véritable « celtomanie ».

¹⁹⁹*Ibid.*, p. 23.

²⁰⁰*De l'Allemagne, tome 1*, p. 206.

[...] ni les *Reliques* d'ancienne poésie anglaise de Percy, ni les *Monuments* de la poésie scandinave publiés par Mallet, ne peuvent rivaliser avec Ossian d'influence et de popularité. [...] étant la révélation d'une poésie inconnue, Ossian intéresse le critique, inspire le poète, touche le simple lecteur par ses images et ses sentiments.²⁰¹

Jusqu'à ce que la supercherie soit dévoilée. Macpherson, ayant pleinement saisi le zeitgeist, aurait fabriqué son histoire autour de la légende ossianique existante ainsi que quelques poèmes originaux, en ajoutant des éléments « en harmonie avec les idées et les sentiments du temps »²⁰²

Mais *avant* la découverte du « pot aux roses », Mme de Staël et Chateaubriand étaient tous les deux sous le charme. Chateaubriand explique que

Lorsque la révolution me jeta en Angleterre, j'étais grand partisan du barde écossais : j'aurais, la lance au poing, soutenu envers et contre tous son existence, comme celle du vieil Homère. Je lus avec avidité une foule de poèmes inconnus en France, [...] tout aussi bien que les manuscrits runiques de Macpherson. Dans l'ardeur de mon admiration et de mon zèle, tout malade et tout occupé que j'étais, je traduisis quelques productions ossianiques de John Smith.²⁰³

Car cette poésie, tout en étant vierge de tout artifice de la société, est empreinte de valeurs, de nature magnifiée, de respect de la femme, de sentiments profonds et de morale *chrétienne*. Voilà de quoi séduire et de consoler, vu les temps qui courent. L'univers ossianique deviendra une sorte d'oasis pour les cœurs assoiffés, un asile pour les rêves et les espoirs. Paul Van Tieghem parle d'un

[...] paysage sentimental, dans lequel on se plait à rêver plutôt qu'on n'aime à décrire, une toile de fond pour les amours inquiètes et mélancoliques, pour les tristesses vagues, pour les aspirations inassouvies [...] et pour le *mal du siècle*.²⁰⁴

reprenant presque mot pour mot la description du « vague des passions » de Chateaubriand. Mme de Staël également va puiser dans cette source de sensibilité, de belles valeurs et de mélancolie, qu'elle pense être l'apanage de la littérature du Nord. Selon Van Tieghem, « Mme de Staël fera du Barde « l'Homère du Nord » et l'ancêtre de toutes les littératures des peuples germaniques. »²⁰⁵ Mais une fois l'imposture de Macpherson démasquée, Chateaubriand écrit dans une lettre au Comte de Fontanes que c'est la « parfaite morale » dont

²⁰¹Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 1, p. 198.

²⁰²*Id.*

²⁰³Chateaubriand, *Œuvres complètes*, tome 22, p. 2-3.

²⁰⁴Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 1, p. 280.

²⁰⁵*Ibid.*, p. 264.

sont empreints ses héros qui aurait dû lui faire comprendre la duperie. Car comment auraient-ils pu en avoir ?

Je demande à présent où Ossian aurait pris cette morale parfaite qu'il donne partout à ses héros ? Ce n'est pas dans sa religion, puisqu'on convient qu'il n'y a point de religion dans ses ouvrages ?²⁰⁶

La réponse est donnée ; c'est parce-que c'est Macpherson *lui-même* qui les a écrits, et Macpherson est *chrétien*. Tout ce qui a séduit Mme de Staël dans les poèmes ossianiques, venait en fait d'une source beaucoup plus proche et familière, en l'occurrence le christianisme du 18^{ème} siècle, jubile Chateaubriand. « Les palais de Fingal se sont évanouis pour moi »²⁰⁷, dit Chateaubriand, qui semble rassuré d'avoir identifié la source de la morale et des sentiments véritables : « mon cher ami, vous voyez que j'ai tout à gagner par la chute d'Ossian, [...] j'y rétablis victorieusement la mélancolie des idées religieuses. »²⁰⁸

Quoi qu'il en soit, il est indiscutable que c'est grâce à la recherche d'une poésie plus pure et authentique, à la quête de valeurs intactes dans une société où il n'y en a plus, que les poètes du préromantisme ont renouvelé les idées littéraires et ouvert les portes à un univers de poésie plus riche ; ajoutant au passage d'autres couleurs à la palette littéraire.

²⁰⁶ *Lettre sur la perfectibilité*, p. 6.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 5.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 6.

L'ÂME et le MOI

L'*âme*, en tant que concept, existait déjà depuis des millénaires. Ce qui est nouveau maintenant c'est qu'on en *parle*. C'était révolutionnaire, du jamais vu, que de faire un thème de la nature de l'âme et de ses modalités. Depuis l'arrivée du christianisme en Europe la notion de l'âme devient le domaine exclusif de la religion. Définie et établie doctrinalement par le clergé chrétien, elle ne constitue pas un thème de discussion ou d'analyse. L'âme était la propriété de Dieu, c'est Lui qui l'avait créée et qui décidait de son sort. Pour la plupart des gens elle était perçue comme étant encore un de ses termes flous qu'on ne comprenait qu'à moitié mais qu'il fallait accepter tel quel. Le mouvement du classicisme l'avait survolée sans lui accorder d'attention particulière ; lui préférant les règles et la raison. Mais les temps ont changé. La structure inaltérable de la société a volé en éclats et la religion n'est plus l'institution intouchable et indiscutable qui gérait les destins et les pensées de l'humanité. La philosophie matérialiste n'est pas à même de donner des réponses satisfaisantes à ceux qui ressentent le vide spirituel. L'homme se retrouve remis à lui-même ; à chacun de chercher et trouver la vérité en *soi*. L'âme perd son caractère impersonnel pour devenir le centre sensible de l'*individu*, la source de sentiments porteurs de *sagesse*. On pourrait avancer que la ranimation de la sensibilité de cette période a contribué à la libération de l'âme. Le *déisme* et le *mysticisme* sont les courants qui prennent de l'ampleur en cette période, incitant l'homme à faire ses propres expériences et ouvrir son âme aux vérités de l'Absolu.

[...] on constate un grand besoin de donner à la vie morale un fondement plus personnel et un caractère plus sentimental, d'échapper à la rigueur étroitement formaliste des traditions acceptées plutôt que consenties, de fonder la vie intérieure sur l'émotion de l'âme plutôt que sur l'acceptation docile d'une règle extérieure. C'est l'origine commune du mouvement piétiste, du mysticisme, de la franc-maçonnerie, du méthodisme, qui naissent ou se développent à cette époque ; c'est l'explication du succès immense de Rousseau.²⁰⁹

Car, sans pour autant oublier l'influence des poètes anglais et allemands, l'influence de Rousseau sur les auteurs du préromantisme est décisive. C'est surtout le roman *Julie ou la nouvelle Héloïse*, paru en 1761, qui donne le ton. Le roman relate la passion amoureuse entre la jeune Julie et son précepteur, un amour rendu compliqué par leur appartenance aux classes sociales différentes. Le roman focalise sur la vie sentimentale subjective, la *vraie* vie intérieure, les secrets de l'âme, l'amour, l'identité et la morale, bref, des sujets profonds et intimes qui lui vaudra le qualificatif de « roman sensible ». Mais c'est avec les romans

²⁰⁹ Paul Van Tieghem, *op.cit.*, tome 2, p. 100.

Corinne de Mme de Staël et *René* de Chateaubriand que le genre évolue et se renouvelle : Le « roman de l'âme », dont *Corinne* et *René* constituent les premiers exemples, parle des émotions de l'individu en rupture avec le monde environnant. En proie à la souffrance intérieure, vécue comme une maladie réelle, l'individu se débat et sonde les profondeurs de son âme en quête de réponses :

[...] on aime à donner libre cours à la sensibilité, qu'une discipline plus rigoureuse refreinerait comme une faiblesse ; on s'estime d'autant plus qu'on est plus sensible ; [...] la littérature éprouve le besoin de se faire subjective, personnelle ; [...] On commence à trouver bon que l'auteur parle de lui, tout au moins de l'aspect particulier qu'ont pris qu'ont pris en passant par son âme les sentiments généraux de l'humanité : on goûte l'accent personnel.²¹⁰

C'est le « nouvel-âge » du XIX^{ème} siècle ; un éveil spirituel et une nouvelle prise de conscience, qui est transmise par la littérature préromantique. On écoute son cœur, on tourne le regard vers son for intérieur – dans la nature, en solitude – car à travers l'âme l'homme a accès à la vérité. L'âme est comme une porte vers l'au-delà et en l'ouvrant, on saura de façon *intuitive* ce qui est bien et ce qui est mal, car la conscience, étant un attribut de l'âme en non pas du cerveau, est égale à « l'instinct divin ».

Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu [...] Grâce au ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie : nous pouvons être hommes sans être savants ;²¹¹

Pour Rousseau il faut libérer l'âme de toute contrainte pour qu'elle puisse s'épanouir et par conséquent amener l'homme à jouir pleinement de l'existence. Le fait de lui imposer des contraintes, que ce soit par la raison ou par la société, reviendrait à se mettre en contradiction avec soi-même, selon son éthique qu'il a lui-même appelé « la véritable philosophie ». Il faut laisser faire la Nature en soi et vivre en concordance, car en s'accordant à sa logique, on adopte « un système où tout est bien ». Cette loi naturelle, le droit du plus fort, est un système auto régulé où la raison et les règles écrites n'ont pas cours ; seule l'essence vitale de l'homme, son *instinct divin*, garantit son bon fonctionnement.

Mme de Staël ne semble pas adopter ce point de vue. Pour elle l'intervention de la *raison* demeure indispensable, et elle estime qu'une approche éclectique soit plus fructueuse dans la recherche de la vérité, car l'homme est le résultat de plusieurs composants:

²¹⁰*Ibid.*, p. 101.

²¹¹*Émile ou de l'éducation*, p. 327.

[...] on ne peut s'empêcher de remarquer les deux routes opposées que suivent, pour arriver à la vérité, les philosophes spiritualistes et les philosophes matérialistes. [...] l'on dirait que l'esprit humain a besoin de s'affranchir du corps ou de l'âme pour comprendre la nature, tandis que c'est dans la mystérieuse réunion des deux que consiste le secret de l'existence.²¹²

D'ailleurs, dans le système de Rousseau, la morale semble prendre l'apparence d'un dérivé involontaire, comme une sorte d'effet secondaire, sans jamais être le résultat de la réflexion ou l'élévation de l'âme. C'est la morale impitoyable de la nature, celle du plus fort et du plus apte selon le contexte donné, le cas par cas, et non pas le fruit d'une âme cultivée et éclairée. Selon Mme de Staël la morale, vue comme la réunion de l'âme avec la raison est supérieure à celle fondée uniquement sur les instincts :

On peut dire avec vérité que l'étude de la métaphysique idéaliste est presque un moyen sûr de développer les facultés morales de ceux qui s'y livrent. La pensée réside, comme tout ce qui est précieux, au fond de nous-mêmes ; car, à la superficie, il n'y a rien que de la sottise ou de l'insipidité. Mais quand on oblige de bonne heure les hommes à creuser dans leur réflexion, à tout voir dans leur âme, ils y puisent une force et une sincérité de jugement qui ne se perdent jamais.²¹³

Chateaubriand semble appuyer cette façon de voir en parlant de la *vraie* philosophie, comme étant le résultat de la fusion entre les instincts et la raison, la seconde fondée sur les premiers:

La *vraie philosophie* est l'innocence de la vieillesse des peuples, lorsqu'ils ont cessé d'avoir des vertus par instinct, et qu'ils n'en ont plus que par raison : cette seconde innocence est moins sûre que la première, mais, lorsqu'on y peut atteindre, elle est plus sublime.²¹⁴

Car c'est l'union de l'âme et de l'esprit qui forme la *sagesse*. Quand on se rend compte, de façon rationnelle, de ce que les intuitions de l'âme nous soufflent, on passe du niveau de l'ignorance au niveau de la compréhension et de l'internalisation ; de la transformation des intuitions en *idées*, en *valeurs*.

Notons qu'il n'y a pas de *dualité* dans son système à cet égard. La raison et la conscience sont tous les deux des attributs de l'âme, de l'essence divine.

Dans le livre sixième, *Immortalité de l'âme, prouvée par la morale et le sentiment*, de son œuvre le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand nous présente la preuve de l'immortalité de l'âme. Il fait comprendre aux lecteurs que l'âme, étant immortelle, faisant partie de la Création de Dieu, constitue le *a priori* de tout entendement ; l'entité immortelle et

²¹² *De l'Allemagne*, tome 2, p. 283.

²¹³ *Ibid.*, p. 148.

²¹⁴ *Génie du Christianisme*, tome 1, p. 405.

immatérielle qui rend la compréhension possible. Car selon le postulat que *rien ne peut jamais être soustrait ou ajouté à la création de Dieu*, qui elle, est éternelle et immuable, la raison fait nécessairement partie de l'équation : « La raison et l'âme ne sont qu'un ; or la raison est immuable et éternelle. »²¹⁵ La dualité des philosophes est artificielle et arbitraire, une invention de l'homme ; le résultat de son interprétation erronée. L'âme ne doit pas être considérée comme une partie plus ou moins importante par rapport à d'autres facultés humaines, ni être soumise à un paramètre quelconque ; l'âme est la source divine dans l'homme, source de la *morale absolue et inaltérable*,²¹⁶ et elle doit être écoutée comme telle. « Nous penserions faire injure aux lecteurs, en nous arrêtant à montrer comment l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu se prouvent par cette voix intérieure appelée conscience »²¹⁷ dit Chateaubriand, avant de poursuivre avec une citation de Cicéron : [...] la raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine ; et cette raison, qui est en Dieu, détermine nécessairement ce qui est vice ou vertu. »²¹⁸

Il est primordial pour l'épanouissement de l'âme de lui ménager suffisamment d'espace et de liberté, car « Elle répugne aux opérations de la matière ; elle est malade, elle languit quand elle en est trop touchée ». ²¹⁹ Telle est la supériorité et la puissance de l'âme sur la matière que, contrainte ou malmenée, elle peut rendre le corps malade à son tour.

En parlant ici des effets du climat sur l'énergie vitale de l'homme, Chateaubriand démontre que l'âme, la partie non-matérielle de l'homme, cette essence vitale d'origine divine, peut entraîner la dégénération physique du corps humain.

Cet état de langueur de l'âme produit à son tour la débilité du corps ; le corps qui, s'il eût été seul, eût profité sous les feux du soleil, est contrarié par l'abattement de l'esprit. [...] Ce n'est pas le vase qui agit sur la liqueur, c'est la liqueur qui tourment le vase, et ces prétendus effets du corps sur l'âme sont les effets de l'âme sur le corps.²²⁰

D'où l'importance de prendre soin de son âme, de la *cultiver*. Le sort de Corinne, de René et d'Atala sont des illustrations poignantes des conséquences désastreuses pour les âmes contraintes ou tourmentées. La peur, l'ignorance ou une attitude matérialiste et bornée ne devraient jamais refreiner les élans de l'âme ou l'empêcher de se déployer. Les intérêts et les passions de caractère personnel, comme par exemple l'amour, sont également susceptibles de

²¹⁵ *Ibid.*, p. 486.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 203.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 202.

²¹⁸ *Id.*

²¹⁹ *Ibid.*, p. 207.

²²⁰ *Id.*

causer de la tourmente et l'égaré de l'âme, et la vider de sa force. En parlant de l'amour passionné, Chateaubriand exprime son désapprobation:

Cet amour n'est ni aussi saint que la piété conjugale, ni aussi gracieux que le sentiment des bergers ; mais plus poignant que l'un et l'autre, il dévaste les âmes où il règne. Ne s'appuyant pas sur la gravité du mariage, ou sur l'innocence des mœurs champêtres, ne mêlant aucun autre prestige au sien il est à soi-même sa propre illusion, sa propre folie, sa propre substance.²²¹

Mme de Staël semble également penser que la félicité et l'élévation de l'âme ne soient possibles qu'une fois le stade des passions dépassé :

[...] il faut se livrer à la confiance, à l'enthousiasme, à l'admiration que la jeunesse immortelle de l'âme peut toujours entretenir en nous-mêmes ; cette jeunesse renaît des cendres mêmes des passions [...]²²²

L'amour passionné nous égare, mais l'amour *véritable*, n'est possible qu'en étant intimement convaincu de la véracité religieuse : « enfin on ne peut aimer avec innocence, avec profondeur, sans être pénétré de religion et d'immortalité. »²²³

L'exaltation, l'amour pour la vie et l'élévation de l'âme doivent constituer le but et l'idéal de l'homme, et sont possibles uniquement dans un contexte de liberté et de confiance en soi. C'est le devoir de l'homme de cultiver et de libérer les facultés de son âme propre, en pleine reconnaissance de son origine divine. Mme de Staël s'exclame

Quelle triste économie que celle de l'âme! Elle nous a été donnée pour être développée, perfectionnée, prodiguée même dans un noble but.[...] L'homme a la conscience du beau comme celle du bon, et la privation de l'un lui fait sentir le vide ainsi que la déviation de l'autre, le remords.²²⁴

Elle préconise en outre la poésie et les beaux-arts pour «développer dans l'homme ce bonheur d'illustre origine qui relève les cœurs abattus, et [...] l'harmonie divine dont nous et la nature faisons partie. »²²⁵

L'âme s'affranchit en se tendant vers les idées élevées, et elle s'anime par les émotions religieuses et le sentiment de l'infini :

En effet, quand nous nous livrons en entier aux réflexions, aux images, aux désirs qui dépassent les limites de l'expérience, c'est alors seulement que nous respirons. Quand

²²¹*Ibid.*, p. 286.

²²²*De l'Allemagne*, tome 2, p. 48.

²²³*Ibid.*, p. 239.

²²⁴*Ibid.*, p. 310.

²²⁵*Id.*

on veut s'en tenir aux intérêts, aux convenances, aux lois de ce monde, le génie, la sensibilité, l'enthousiasme agitent péniblement notre âme ;²²⁶

Car selon Mme de Staël c'est « le sentiment de l'infini qui est le véritable attribut de l'âme. »²²⁷

Mais non seulement faut-il la nourrir et la cultiver cette âme, il faudrait également l'explorer et essayer de comprendre son fonctionnement. En parlant de la littérature allemande Mme de Staël avoue avoir senti comme si elle venait d'entrer dans un nouvel univers, tellement que toutes les notions restées confuses jusque-là devenaient subitement claires et explicites. Les Allemands ont une façon de traiter les sujets abstraits ou sérieux qui éveille la curiosité, comme quand

[...] ils nous apprennent sur notre propre cœur. Le caractère distinctif de la littérature allemande est de rapporter tout à l'existence intérieure ; et comme c'est là le mystère des mystères, une curiosité sans bornes s'y attache.²²⁸

Car comme on l'a déjà mentionné ci-dessus, avec la naissance de la sensibilité et la focalisation sur l'individu et ses capacités propres, un nouvel univers se dessine, avec l'âme individuelle et le « moi » en son centre :

Il me semble néanmoins que le moment d'une doctrine stable est arrivé : la métaphysique doit subir une révolution semblable à celle qu'a faite Copernic dans le système du monde ; elle doit replacer notre âme au centre et la rendre en tout semblable au soleil autour duquel les objets extérieurs tracent leur cercle et dont ils empruntent la lumière.²²⁹

Comme l'a dit Chateaubriand ; la division en facultés ou en sphères spécialisées relève de l'artifice, et ne pourra pas rendre compte de la *totalité*, qui sera toujours autre et plus que la somme de ses parts. Toutes les pensées et tous les sentiments de l'homme sont transmis et rayonnent par l'intermédiaire de l'*âme* :

L'âme est un foyer qui rayonne dans tous les sens ; c'est dans ce foyer que consiste l'existence ; toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce *moi*, centre et mobile de nos sentiments et de nos idées. Sans doute incomplet du langage nous oblige à nous servir d'expressions erronées, il faut répéter, suivant l'usage : tel individu a de la raison, ou de l'imagination, ou de la sensibilité, etc. ; mais si l'on voulait s'entendre par un mot, on devrait dire seulement : Il a de l'âme, il a beaucoup d'âme. C'est ce souffle divin qui fait tout l'homme.²³⁰

²²⁶ *Ibid.*, p. 239.

²²⁷ *Id.*

²²⁸ *Ibid.*, p. 68.

²²⁹ *Ibid.*, p. 95.

²³⁰ *Ibid.*, p. 96.

Voilà qui résume bien la position de Mme de Staël sur le sujet, qui n'est pas trop éloignée de celle de Chateaubriand, finalement. Ils semblent se rejoindre dans les grandes lignes : la raison est un attribut de l'âme, l'âme constitue le centre vital de l'homme et l'âme est d'origine divine. Les deux sont d'accord sur l'importance de comprendre et d'*explorer* cette âme – Mme de Staël peut-être davantage, ou du moins *accessoirement* – animée par la curiosité intellectuelle, tandis que Chateaubriand, quant à lui, semble davantage mû par le besoin de démontrer l'importance de *comprendre le langage* de l'âme, car c'est celui-ci qui constitue le lien rendant la communion entre l'homme et Dieu possible.

Corinne de Mme de Staël et *René* de Chateaubriand sont les premiers romans français à focaliser sur le fonctionnement de l'âme et à explorer ces facettes. L'histoire de *René*, rédigé à la première personne, est l'histoire du *moi*, de l'âme et ses mouvements – un roman qui prend des accents autobiographiques. Il n'y est pas question d'action ou d'aventures, mais plutôt d'une tentative de relater les « sentiments secrets de son âme »²³¹. L'auteur raconte les troubles et les agitations d'une âme sensible dans une société où l'homme ne se reconnaît pas. Il y dépeint cet état singulier de « vague à l'âme », défini comme le sentiment d'amertume et de désenchantement face à une société vécue comme absurde et aliénante ; le mal du siècle. Il décrit les conséquences dramatiques des passions ainsi agitées et étouffées par le manque d'objectif ou de sens.

« Il est étonnant que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à peindre cette singulière position de l'âme »²³², dit Chateaubriand dans le préface de *René*. Même si le but de son œuvre était de combattre ledit vice de son temps et par la suite indiquer le remède sous forme de la voie de Dieu, son roman, tout comme *Corinne* de Mme de Staël, a donné le ton à un nouveau genre, celui du *roman de l'âme*. Notons au passage que c'est précisément cette notion du « moi » et le goût pour l'introspection évoqués par les préromantiques, qui allait constituer le fondement des études de psychologie et de psychanalyse ; tous les thèmes qu'on y trouve ont été mis sur le tapis pendant la période préromantique. Certes, ces notions ont été élaborées depuis, mais les germes ont été plantés, et ce, en grande partie, grâce aux œuvres de Mme de Staël et de Chateaubriand.

Comme je l'ai brièvement résumé ci-dessus, il me semble qu'au sujet de l'âme – son essence, son origine, son rôle – il n'y a pas grand-chose qui sépare les pensées de Mme de Staël et de

²³¹*René*, p. 23.

²³²*Ibid.*, p. 9.

Chateaubriand ; ils sont en accord sur l'essentiel. Quant à l'éventuelle curiosité intellectuelle qui se laisse deviner chez Mme de Staël mais qui semble absente chez Chateaubriand, il y a lieu de supposer qu'elle pourrait être attribuée à sa confession protestante, plus encline aux investigations rationalistes que le catholicisme.

CONCLUSION

Les principaux instigateurs de ce renouveau littéraire, de la *révolution littéraire*, ce sont eux – Mme de Staël et Chateaubriand. Etouffée par les règles du classicisme, et – comme tous les arts – laissée de côté dans les tumultes de la Révolution française, la littérature devient pour ces deux pionniers le moyen par lequel ils peuvent faire partager leurs sentiments et leurs opinions. Grâce à ces deux auteurs, la littérature se transforme et devient autre chose ; elle devient *vivante*. C'est la naissance du *roman de l'âme* : Les sentiments personnels et les secrets du cœur remplacent les règles, l'abstrait et les descriptions impersonnelles.

C'est Chateaubriand qui le premier définit, explore et parle de la désillusion et du mal être propre à cette époque, qu'il nomme le « vague des passions ». La nature cachée de l'homme – toutes les nuances et les facultés de son âme et de son cœur – sera dévoilée, amplifiée et racontée à la première personne. C'est une première, un chemin jamais emprunté qui allait changer la littérature de façon permanente. Pour la première fois le roman parle du « moi », cette entité insaisissable qui constituera bientôt la préoccupation par excellence ainsi que le point de départ incontournable dans la compréhension de la destinée de l'homme ; plantant par là les germes de la future psychanalyse. A travers les œuvres de Mme de Staël et de Chateaubriand les lecteurs sont invités à lever le regard, voir plus loin et chercher d'autres horizons. Leurs voyages et leurs descriptions de pays divers feront naître la curiosité et l'attraction pour les cultures étrangères ; phénomène qui deviendra un véritable mouvement littéraire désormais connu comme l'*exotisme*.

Il est vrai que certains d'entre ces séjours n'étaient pas le fruit d'une soif de connaissance ou d'aventure. Leurs idées et leur opposition au régime de Napoléon leur ont valu des séjours *forcés*, hors les frontières de la France. Chateaubriand est allé vivre quelques années à Londres et l'exil de Mme de Staël, quand elle était chassée comme activiste et propagandiste, l'a conduite à voyager à travers toute l'Europe. Les pays ainsi découverts, pratiquement inconnus pour la plupart des Français de cette époque, représentent une source d'inspiration et d'évolution idéologique inouïe pour nos deux écrivains. Inutile de dire que la vie d'exilé n'était pas qu'une partie de plaisir. Toutefois le côté éprouvant et douloureux de cette situation n'a pas été infructueux ; il s'est après tout avéré bénéfique et enrichissant autant pour leur évolution personnelle que pour la créativité artistique : La patrie ayant subitement perdu son statut de berceau sécurisant, l'impression d'être « seul contre tous », la tentative de reconstruire une identité en terre inconnue ainsi que les efforts d'adaptation continuels ont certainement contribué à accentuer la sensibilité et à intensifier le sentiment de « moi ». Nous

savons que l'innovation littéraire de cette époque s'est faite, en grande partie, parmi les émigrés et les exilés de la France Napoléonienne. Le goût pour le passé en tant que source d'une littérature nationale, l'abandon du classicisme et la mise en relief de la sensibilité sont tous, justement, des ingrédients qu'on retrouve dans cette littérature nouvelle.

La cause de la femme fait également partie des nouveautés de cette époque, et c'est Mme de Staël qui la soulève. Même si ce n'est pas un thème du préromantisme proprement dit, il faut le mentionner, car il fait partie du fondement même des œuvres majeures de Mme de Staël. A travers ses écrits mais également en donnant l'exemple par sa façon de vivre, elle œuvre pour le droit à l'amour, à la liberté, et au bonheur des femmes. En tant que femme de son époque, enthousiaste et généreuse, embrassant et examinant toutes les nouveautés, elle se bat pour une société de liberté et d'équité, sans préjugés.

Chateaubriand est de nature plus sceptique. Il reste fidèle à ses convictions, et ne dévie pas du fond théorique de son apologie du christianisme. Mais faisant un effort d'adaptation aux temps qui courent il ne reste pas bêtement campé sur les affirmations dogmatiques de la religion mais emploie la méthode rationaliste d'exploration. C'est par cette attitude qu'on peut dire qu'il a *renové le christianisme* et réveillé l'intérêt et l'attrance pour la religion chez le peuple. Sa réponse au *mal du siècle* est le retour vers les valeurs du catholicisme ; la seule vérité.

Mme de Staël est davantage partagée mais sans jamais renier l'importance du christianisme : elle voit la religion comme essentielle pour le développement des sentiments moraux, car le sentiment de ce qui est bien ou mal vient à notre âme de la source divine. Toutefois il ne faut pas écarter la *raison*, elle doit toujours jouer son rôle de modérateur.

Tous les deux veulent s'éloigner du régime totalitaire et dogmatique de la religion, Chateaubriand en renouvelant le christianisme (à force d'en parler, d'en discuter, d'analyser et de prouver) et Mme de Staël en incluant la raison et l'esprit d'examen, une approche certainement due à sa confession protestante. Il n'est jamais question d'*exclure* la religion, au contraire ; à l'instar de Chateaubriand elle pense qu'il faut tout mettre en œuvre pour la *réinstaurer* dans le nouveau cadre historique. Cela ressemble plutôt à une sorte de « mise à jour » ; à la place de la superstition on met la raison et la réflexion individuelle.

Si différence il y a, il me semble que c'est tout au plus une question de *degrés*. Vu globalement il n'y a pas de divergences ou opposition radicales entre Mme de Staël et

Chateaubriand, à *une* exception près : celle de la notion du progrès et de la *perfectibilité*, notion empruntée aux philosophes des Lumières. Chateaubriand se montre intransigeant et irascible quand, dans une lettre ouverte, il s'attaque à ce « système malheureux » prôné par Mme de Staël. D'après lui il n'a pas lieu d'être, vu l'impossibilité de parfaire la Création. Pour lui il s'agit d'opérer un retour vers *cette perfection initiale*, état duquel l'homme s'est éloigné par le péché originel. Mme de Staël au contraire semble persuadée que par une sorte d'évolution automatique ou mécaniste, exposé à la masse d'idées et d'expériences en augmentation continuelle, l'homme va *forcement* progresser et se perfectionner. Selon Chateaubriand l'histoire nous donne la preuve du contraire.

Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est grâce à cette lettre virulente que débute leur amitié. Ces deux êtres exceptionnels, ces deux âmes sœurs se sont reconnues, et leurs relations, tendres et amicales, ont duré tout le restant de leurs vies. Dans une lettre à Chateaubriand, à l'occasion du décès d'une amie commune, Mme de Staël écrit :

Mon cher Francis, donnez-moi une place dans votre vie. Je vous admire, je vous aime, j'aimais celle que vous regrettez. [...] Est-ce que vous ne sentez pas que mon esprit et mon âme entendent la vôtre, et ne sentez-vous pas en quoi nous nous ressemblons, à travers nos différences ?²³³

Car il est clair que, malgré les quelques différences, ils se rejoignent dans l'essentiel ; leur engagement, leur idéalisme ardente et leur désir de faire partager leurs idées au bénéfice de l'homme et son avenir. D'accord quant au rôle crucial de la religion, Mme de Staël, enthousiaste et optimiste, manifestera plus de confiance en l'homme et ses capacités, tandis que Chateaubriand, plutôt sceptique et désenchanté, mettra tout son espoir dans l'effet salvateur du catholicisme.

Grâce à l'heureuse combinaison d'un *zeitgeist* particulier et de deux écrivains dotés d'un esprit et d'une sensibilité hors pair, la littérature s'est transformée pour devenir un moyen de communication et de compréhension de la nature humaine. Il est communément admis que l'époque préromantique est une époque de transition, trouvant sa maturité ou son expression *accomplie* dans le romantisme. Je ne suis pas de cet avis, je me rangerais plutôt du côté de Van Tieghem, qui préfère considérer cette époque comme une époque *pleine*, avec des expressions et des tendances propres à cette période particulière.²³⁴ Il est vrai qu'on *retrouve* ces tendances dans le romantisme, mais pas uniquement comme une sorte de prolongation de

²³³Mme de Staël, *Choix de lettres*, Paris, Klincksieck, , 1970, p. 237.

²³⁴Paul Van Tieghem, *op.cit*, tome 1, p. VII. (Préface)

celles de l'époque précédente, on les regarde également sous un *autre jour*. Jointe à l'idée de la sensibilité comme essentielle pour se connaître soi-même et pour atteindre le divin ou l'absolu, on devine les contours d'une *autre* approche, où la sensibilité, dans toutes ses déclinaisons, fera l'objet d'une exploration et d'une mise en valeur *per se*. C'est sur la base de ces considérations qu'il me semble justifié de qualifier Mme de Staël et Chateaubriand d'« avant-garde du romantisme », car ils ont indubitablement été les *instigateurs d'une nouvelle tendance*, et les variations de cette tendance, perceptibles dans l'époque suivante, reflètent tout simplement une *autre réalité*.

Quoi qu'il en soit, Mme de Staël et Chateaubriand – ces deux grands personnages, ces deux géants de la littérature – ont joué un rôle décisif pour la littérature et la pensée humaine, en leur ouvrant de nouveaux horizons. Sans leurs œuvres on peut difficilement s'imaginer à quoi ressemblerait le romantisme.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres citées et consultées

ADAM, Aniko, *La poétique du vague dans les œuvres de Chateaubriand: Vers une esthétique comparée*, Paris, Editions L'Harmattan, 2008.

BARBERIS, Pierre, « Chateaubriand et le pré-romantisme », Quimper, Annales de Bretagne, vol. 75, 1968.

BAUDELAIRE, Charles, *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1857.

BERTHIER, Philippe, *Stendhal et Chateaubriand : essai sur les ambiguïtés d'une antipathie*, Genève, Librairies Droz, 1987.

BLANCHOT, Maurice, *Sur Lautrémont*, Bruxelles, Editions Complexe, 1987.

CHATEAUBRIAND, *Atala*, Paris, Le Livre de Poche, Les Classiques de Poche, 2007.

CHATEAUBRIAND, *Essai sur les Révolutions, Etudes historiques*, Paris, Chez Lefèvre, Libraire-éditeur, 1836.

CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, Paris, GF-Flammarion, 1996.

CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Gallimard, Folio classique, 2005.

CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes de M. le vicomte de Chateaubriand*, Paris, Ladvoat, 1828.

CHATEAUBRIAND, *Lettre sur la perfectibilité. Lettre au C. Fontanes, sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël*, Paris, Mercure de France, 1800.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

CHATEAUBRIAND, *René*, Paris, Editions Hatier, Classiques et Cie, 2012.

CONSTANT, Benjamin, *Œuvres complètes, Œuvres XXXIII, Mélanges de littérature et de politique*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2012.

DHOMBRES, Nicole et Jean, *Naissance d'un nouveau pouvoir : science et savants en France (1793—1824)*, Paris, Editions Payot, 1989.

DIDEROT, Denis, *Œuvres de Denis Diderot*, Paris, Chez J.L.J. Brière, 1821.

FAGUET, Emile, *Études littéraires sur le XIXe siècle*, Paris, Editions Contemporaines Boivin et Cie, 1949.

FAGUET, Emile, *Mme de Staël*, Paris, Revue des Deux Mondes, 3e période, tome 83, 1887.

HJORTBERG, Monica, *Enthousiasme et mélancolie, couple antonymique dans quelques ouvrages de Mme de Staël*, Oslo, Romansk Forum, 2002.

LUPPE, Robert de, *Les idées littéraires de Mme de Staël et l'héritage des lumières (1795-1800)*, Paris, Librairie Philosophique, J. Vrin, 1969.

PASCAL, Blaise, *Pensées*, Paris, L. de Bure, 1823.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Frères, Libraires-Éditeurs, 1866.

STAËL, Germaine de, *Choix de lettres*, Paris, Klincksieck, 1970.

STAËL, Germaine de, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Editions Gallimard, Folio Classique, 1985.

STAËL, Germaine de, *De l'Allemagne*, Paris, GF-Flammarion, 1968.

STAËL, Germaine de, *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, Charpentier, 1860.

STAËL, Germaine de, *Delphine*, Paris, Charpentier, 1839.

TIEGHEM, Paul van, *Le Prérromantisme, Etudes d'histoire littéraire européenne*, Paris, Editions Sfelt, 1923.

Dictionnaires consultés :

JACOBSEN, Tove, *Fransk-norsk/norsk-fransk ordbok*, Oslo, Vega Forlag AS, 2008.

LE FUR, Dominique, *Dictionnaire des synonymes et nuances*, Paris, Le Robert poche, Collection les usuels, 2005.

Images de couverture :

Mme de Staël, Jean-Baptiste Isabey, Paris, Musée du Louvre, 1797. *Chateaubriand*, Anne-Louis Girodet, Saint-Malo, Musée de l'Histoire de la Ville et du Pays Malouin, 1809.

